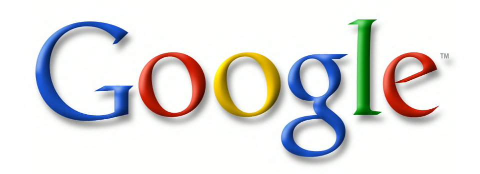
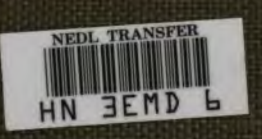



NEDL TRANSFER
HN 3EMD 6

Nos 18-19. 1 fr.

BIBLIOTHÈQUE SOCIALISTE

FOURIER

LE SOCIALISME SOCIÉTAIRE

EXTRAITS DES ŒUVRES COMPLÈTES

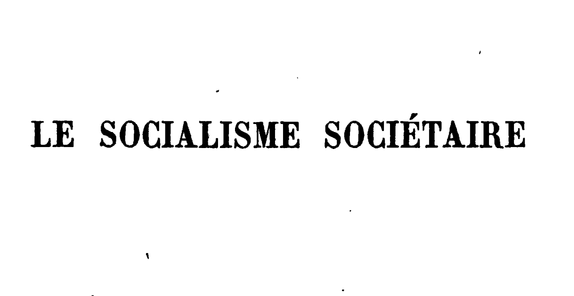
PUBLIÉS PAR

HUBERT BOURGIN



PARIS
SOCIÉTÉ NOUVELLE DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITION
(LIBRAIRIE GEORGES BELLAIS)
17, RUE CUJAS

1903



LE SOCIALISME SOCIÉTAIRE

BIBLIOTHÈQUE SOCIALISTE. Nos 18-19.

Charles FOURIER

LE SOCIALISME SOCIÉTAIRE

EXTRAITS DES ŒUVRES COMPLÈTES

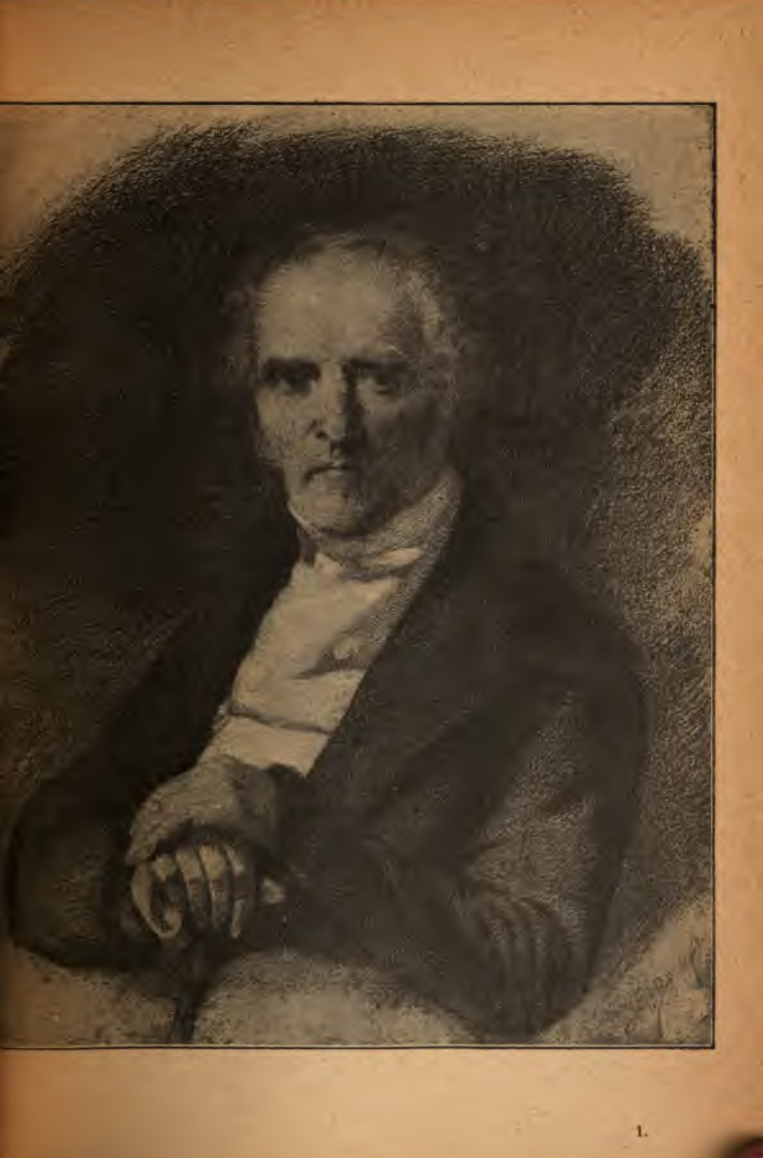
PUBLIÉS PAR

HUBERT BOURGIN



PARIS
SOCIÉTÉ NOUVELLE DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITION
(LIBRAIRIE GEORGES BELLAIS)
17, RUE CUJAS

1903



NOTE PRÉLIMINAIRE

SUR FOURIER ET SON ŒUVRE

Charles Fourier naquit à Besançon le 7 avril 1772. Ses parents étaient des bourgeois francomtois ; son père était un négociant aisé. Il fut élevé bourgeoisement au collège de sa ville natale ; il voulait être ingénieur militaire, mais, comme son père, il fut commerçant, d'abord commis, puis voyageur ; il changea souvent de patrons, souvent aussi d'occupations : il fut même petit fonctionnaire pendant les Cent-Jours. Sa vie fut la vie nomade, et pourtant monotone et bornée, d'un célibataire sans foyer, et incapable d'en avoir. Il dut à ses parents, puis à ses amis d'échapper à la misère, et de ne pas mourir indigent (1837).

Aux conditions mêmes dans lesquelles il se trouvait placé, Fourier dut de recueillir une abondante expérience sociale. Il voyagea beaucoup, et, d'autre part, fit de longs et fréquents séjours à Lyon, qui était devenu, à la fin du XVIIIe siècle, une grande ville d'industrie et de négoce, et aussi de crises, de conflits et de troubles sociaux ; il vécut aussi en Franche-Comté et en Suisse, où se développaient les premières associations agricoles de production. Il était observateur et méditatif ; sans sortir de lui-même, il put prendre contact avec une large part de la réalité sociale, et il y saisit les éléments des vastes contructions que son imagination éleva jusqu'au delà des bornes de la raison.

Fourier tira de lui-même presque tout le fonds d'observations et de connaissances qui servit à l'élaboration de son système. Du jour où il quitta le collège de Be-

sançon, il cessa d'étudier, et sa doctrine se constitua tout entière dans son esprit pendant le temps où, commis et voyageur de commerce, il n'avait ni le loisir ni le moyen de lire ; quand elle fut achevée, il n'avait plus rien à chercher dans les livres. Il lut, cependant, et beaucoup, mais au hasard et sans méthode, des livres de cabinets de lecture et des journaux. Ses acquisitions doctrinales furent peu nombreuses, peu importantes, fort disparates et confuses; les principales lui vinrent d'écrivains de second ordre et surtout de publicistes lyonnais, socialistes et réformistes [1].

L'œuvre de Fourier, avec ses étonnantes qualités, n'eut aucun succès tant qu'il fut seul pour faire la propagande de ses idées. Des disciples lui vinrent un à un, et, en 1832, l'école sociétaire, l'école fouriériste se constitua en faisant paraître un journal, *la Réforme industrielle ou le Phalanstère*. Elle dura, sans cesser de s'accroître, jusqu'à la réaction de 1849 et 1850 ; quelques fouriéristes survécurent à l'empire ; il en reste aujourd'hui encore un petit nombre, filialement attachés au souvenir et à la pensée de leur maître [2].

1. La question de ces acquisitions sera étudiée en détail dans le livre que je prépare sur Fourier.

2. La doctrine de Fourier et l'action exercée par elle seront étudiées dans un volume ultérieur de la *Bibliothèque socialiste*.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres de Fourier

1. Articles publiés dans *le Bulletin de Lyon,* de 1803 à 1804.

2. *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales, Prospectus et annonce de la découverte*, Leipzig [Lyon], 1808, in-8.

3. *Traité de l'association domestique, agricole,* Paris et Londres, 1822, 2 vol. in-8.

4. *Sommaire de la théorie d'association domestique, agricole, ou attraction industrielle,* Paris et Londres, [1823], in-8.

5. *Le nouveau monde industriel, ou Invention du procédé d'industrie attrayante et naturelle distribuée en séries passionnées,* Paris, 1829, in-8.

6. *Le nouveau monde industriel, Livret d'annonce,* Paris, 1830, in-8.

7. *Pièges et charlatanisme des deux sectes Saint-Simon et Owen, qui promettent l'association et le progrès*, Paris, 1831, in-8.

8. Articles publiés dans *la Réforme industrielle ou le Phalanstère,* de 1832 à 1834.

9. *La fausse industrie, morcelée, mensongère, et l'antidote, l'industrie naturelle, combinée, attrayante, véridique, donnant quadruple produit,* Paris, 1835-1836, 2 vol. in-8.

10. Articles publiés dans *la Phalange,* 2e série, t. 1, de 1836 à 1837.

11. *Œuvres complètes*, Paris, 1841-1845, 6 vol. in-8, comprenant : *Théorie des quatre mouvements* (t. 1), *Théorie de l'unité universelle* — c'est le *Traité de l'association* sous le titre primitif auquel avait pensé Fourier (t. 2, 3, 4, 5), *Le nouveau monde* (t. 6).

18. *Manuscrits*, publiés dans *la Phalange*, *Revue de la science sociale*, de 1845 à 1849.

19. *Publication des manuscrits* (faisant suite aux précédents), Paris, 1851-1858, 4 vol. in-8.

Ouvrages à consulter

A. Auteurs fouriéristes :

1. Victor Considerant, *Destinée sociale*, Paris, 1834-1844, 3 vol. in-8.

2. Charles Pellarin, *Vie de Fourier*, 5ᵉ éd., Paris, 1871, in-12.

B. Auteurs non fouriéristes :

1. Hermann Greulich, *Karl Fourier, Ein Vielverkannter*, Zürich, 1881, in-8.

2. A. Bebel, *Charles Fourier, Sein Leben und seine Theorien*, Stuttgart, 1890, in-16.

3. Charles Gide, *Introduction* aux *Œuvres choisies* de Fourier, Paris (Petite bibliothèque économique), s. d., in-16. — Cette *Introduction* est la meilleure étude qui ait été publiée sur Fourier ; le choix de morceaux qu'elle précède est bien fait, mais ces morceaux sont trop fragmentés, et la disposition des chapitres où ils sont répartis n'est pas suffisamment méthodique.

HUBERT BOURGIN.

Les *Extraits* qui suivent ont été choisis de manière à présenter, dans des morceaux d'une longueur suffisante, le développement des idées de Fourier ; ils ont été disposés selon un plan systématique qui reproduit l'ordre logique de ces idées.

La *Théorie des quatre mouvements*, le *Traité de l'association* ou *Théorie de l'unité universelle* et *Le nouveau monde* ont été cités d'après les *Œuvres complètes*.

LE SOCIALISME SOCIÉTAIRE

I

LA CRITIQUE

1. LES IDÉES

A. Les problèmes et les solutions de la politique

Les modernes, à force de compiler les rêveries des anciens, ont épousé leurs préjugés, et notamment le plus ridicule, celui de fonder le bien sur les soins du gouvernement. Jamais les civilisations anciennes ou modernes n'ont imaginé une mesure qui ne reposât sur les gouvernements. Ignorent-ils pourtant que l'administration civilisée, en quelque sens qu'on l'organise, préfère son propre bien à celui du peuple ? A quoi ont abouti ces théories qui prétendaient modérer les gouvernements ? Qu'ont servi les responsabilités de ministres, les contre-poids d'autorité et autres paroles vides de sens ?

2.

L'essai de ces visions scientifiques n'a servi qu'à nous convaincre que la nature du mécanisme civilisé force à rétablir bientôt les abus que l'on essaye de bannir. La Civilisation étant une plaie sociale pour le globe, les vices lui sont nécessaires comme le virus est essentiel à la conservation d'un ulcère. Vos réformes, confiées au soin des gouvernements, ne font qu'enraciner les abus. Après bien des déchirements, vous tombez sous leur joug, et vous ne gagnez à cette lutte que la conviction d'un asservissement insurmontable.

Par quelle fatalité les sciences modernes, qui ont atteint à une perfection gigantesque dans la physique et dans les arts, sont-elles restées pygmées dans la science bien subalterne de la Politique ? Le génie civilisé, dans ses âges les plus brillants, n'inventa jamais rien pour le bonheur des peuples : dans Athènes comme dans Paris, le mendiant placé aux portes des palais attesta toujours la nullité de votre sagesse politique et la réprobation de la nature contre vos théories sociales. Vous n'avez pas même su conduire la Civilisation à moitié des réformes dont elle était susceptible. Vous pouviez, sinon extirper, du moins pallier les vices qui la dégradent ; vous pouviez lui donner un vernis de splendeur et d'unité devant lequel sa situation actuelle semblerait un état de ruine. Mais vous ne savez que regarder en arrière dans la Politique ; vous vous louez du mal évité, avant d'avoir trouvé le bien. Semblables au bambin qui se croit fort à l'âge de quatre ans parce qu'il

a terrassé celui qui n'en a que trois, vous vous croyez sages, pour avoir banni de vos sociétés quelques horreurs qui ravalent l'état barbare encore au-dessous du vôtre. Mais où en êtes-vous dans la route du bien, quand la mendicité et le brigandage, la vénalité et les concussions règnent perpétuellement dans votre dégoûtante Civilisation ?

Quel service la Politique aura-t-elle rendu au genre humain ? Elle avait deux vices sociaux à combattre : 1° la pauvreté qui afflige les individus ; 2° les révolutions qui menacent et renversent les empires.

1° *La pauvreté.* — Que votre pacte social est admirable pour assurer les jouissances aux riches et l'impunité à leurs crimes ! Qu'il est impuissant pour fournir aux pauvres la subsistance, le travail et la protection contre ses spoliateurs ! Quelles mesures a prises la Politique pour garantir à l'indigent ses droits naturels ? Et par ces mots *droits naturels* [1], je n'entends pas les chimères connues sous le nom de *liberté*, *égalité*. Le pauvre n'aspire pas si haut ; il ne veut pas être l'égal des riches, il se contenterait bien de vivre à la table de leurs valets. Le peuple est encore plus raisonnable que vous ne voulez : il consent à la soumission, à l'inégalité, aux servitudes, pourvu que vous avisiez au moyen de le secourir quand les vicissitudes ou les perfidies sociales l'auront privé de son industrie, réduit à la famine, à l'opprobre et au désespoir. C'est alors qu'il se trouve abandonné

1. Sur les *droits naturels*, cf. p. 88-91.

de la Politique. Qu'a-t-elle fait pour lui assurer dans les revers, non pas des secours, mais seulement l'exercice de son travail habituel d'où dépend sa subsistance ? Partout le peuple et même la classe polie fourmillent d'infortunés qui demandent vainement de l'occupation, tandis que leurs semblables vivent sans inquiétude dans la fainéantise et l'abondance. Pourquoi la Politique persifle-t-elle ces malheureux en leur donnant des droits à la souveraineté, quand ils ne demandent que des droits à la servitude, que le droit de travailler pour le plaisir des oisifs ?

Les indigents, direz-vous, ont eu des torts dans leur jeunesse. Quel tort ont eu des millions d'enfants qui souffrent la faim et le froid ? Quant aux pères, la plupart sont tombés dans le malheur par excès de probité et de confiance, car les gens confiants sont les seuls qui se ruinent en Civilisation. D'autres sont tombés dans la pauvreté par suite des révolutions que les philosophes ont provoquées. Mais quand les indigents seraient coupables d'imprévoyance, la Politique est-elle justifiée de les délaisser et de ne pas leur fournir le travail qui leur est familier ? Voyez-vous que la nature interdise la chasse au sauvage, parce qu'il a épuisé ses provisions après quelques jours d'indolence ? Voyez-vous que la religion repousse le pécheur parce qu'il est resté dans l'impénitence ? Non, la nature et la religion oublient tous les torts de l'homme du moment où il revient sous leur bannière : la Politique seule est sourde aux malheureux qui l'implorent.

2° *Les révolutions.* — Si la Politique n'a pas pu pourvoir au salut des individus froissés par le pacte social, a-t-elle mieux assuré le salut des empires ? Accusons-la maintenant sur les révolutions dont les peuples sont victimes. C'est ici que s'accumulent les symptômes de votre infirmité sociale. Parlons de la fragilité de vos œuvres et du persiflage de la nature, qui fait écrouler vos merveilles au milieu de leur éclat.

(*Publication des manuscrits*, t. 1, p. 220-223).

B. Les problèmes et les solutions de la science

§ 1. *Les sciences incertaines*

Insuffisance des sciences incertaines sur tous les problèmes que présente le mécanisme civilisé [1]

Fut-il jamais de siècle où les savants méritassent mieux la devise : *Que sais-je ?* Ils sont tous tombés dans une plaisante erreur ; ils ont oublié dans chaque science le problème fondamental, celui qui est le pivot de la science entière ; par exemple :

S'ils traitent d'*Économie industrielle*, ils oublient de s'occuper de l'*Association*, qui est la base de toute économie.

S'ils traitent de *Politique*, ils oublient de rien statuer sur la *quotité de population*, dont la juste mesure est la base du bien-être du peuple.

1. Les sous-titres qui ne sont pas séparés du texte par une interligne sont de Fourier.

S'ils traitent d'*Administration*, ils oublient de spéculer sur les moyens d'opérer l'*Unité administrative du globe,* sans laquelle il ne peut exister ni ordre fixe, ni garantie du sort des empires.

S'ils traitent d'*Industrie pratique*, ils oublient de chercher des mesures répressives de la *fourberie*, l'*accaparement* et l'*agiotage*, qui sont une spoliation des producteurs et consommateurs et une entrave directe à la circulation.

S'ils traitent de *Morale*, ils oublient de reconnaître et réclamer les *Droits du sexe faible*, dont l'oppression détruit la justice dans sa base.

S'ils traitent des *Droits de l'homme*, ils oublient de poser en principe le *Droit au travail*, qui, à la vérité, n'est pas admissible en Civilisation, mais sans lequel tous les autres sont inutiles.

S'ils traitent de *Métaphysique*, ils oublient d'étudier le système des *rapports de Dieu avec l'Homme*, de chercher les moyens de révélation que Dieu peut employer à notre égard [1].

Les philosophes ont donc la bizarre propriété d'oublier les problèmes fondamentaux de chaque science ; c'est une *étourderie méthodique*, puisqu'elle porte régulièrement sur les questions primordiales. Je pourrais indiquer la cause de cette maladresse ; mais qu'ils essaient de la deviner s'ils sont aussi habiles qu'ils le prétendent dans l'usage des méthodes analytiques.

(*Théorie des quatre mouvements*, p. 287-289).

1. Cf. p. 81-84.

Égarements de la raison par les sciences incertaines

Il n'est que trop vrai ! Depuis vingt-cinq siècles qu'existent les sciences politiques et morales, elles n'ont rien fait pour le bonheur de l'humanité ; elles n'ont servi qu'à augmenter la malice humaine, en raison du perfectionnement des sciences réformatrices ; elles n'ont abouti qu'à perpétuer l'indigence et les perfidies, qu'à reproduire les mêmes fléaux sous diverses formes. Après tant d'essais infructueux pour améliorer l'ordre social, il ne reste aux Philosophes que la confusion et le désespoir. Le problème du bonheur public est un écueil insurmontable pour eux, et le seul aspect des indigents qui remplissent les Cités ne démontre-t-il pas que les torrents de lumières philosophiques ne sont que des torrents de ténèbres ?

Cependant, une inquiétude universelle atteste que le genre humain n'est point encore arrivé au but où la Nature veut le conduire, et cette inquiétude semble nous présager quelque grand événement qui changera notre sort. Les nations, harassées par le malheur, s'attachent avidement à toute rêverie politique ou religieuse qui leur fait entrevoir une lueur de bien-être ; elles ressemblent à un malade désespéré qui compte sur une miraculeuse guérison. Il semble que la Nature souffle à l'oreille du genre humain qu'il est réservé à un bonheur dont il ignore les routes, et qu'une découverte merveilleuse viendra tout à coup dissiper les ténèbres de la Civilisation.

La Raison, quelque étalage qu'elle fasse de ses progrès, n'a rien fait pour le bonheur tant qu'elle n'a pas procuré à l'Homme cette fortune sociale qui est l'objet de tous les vœux ; et j'entends par *fortune sociale* une opulence graduée qui mette à l'abri du besoin les hommes les moins riches, et qui leur assure au moins pour minimum le sort que nous nommons *médiocrité bourgeoise.* S'il est incontestable que les richesses sont pour l'Homme social la première source de bonheur après la santé, cette Raison, qui n'a pas su nous procurer la richesse ou aisance graduée, n'a donc fait dans ses pompeuses théories que des verbiages inutiles qui n'atteignent aucun but ; et la découverte que j'annonce ne serait, comme les théories politiques et morales, qu'un nouvel opprobre pour la Raison, si elle ne devait nous donner que de la science, et toujours de la science, sans nous donner les richesses qui nous sont nécessaires avant la science.

(*Théorie des quatre mouvements*, p. 21, 23-24).

Loin de ces doctrines d'apathie morale et d'immobilisme social, nos romantiques avaient une tâche brillante à remplir, celle de pénétrer le secret des destinées heureuses, ravir à la nature le plan de tous ses mystères, et emporter d'assaut ce trésor que les classiques devaient attaquer en siège régulier.

Inhabiles à ce rôle audacieux, nos soi-disant romantiques n'ont été que des soldats de parade, prostituant leur imagination à des bibus.

Parfois ils ont eu de belles inspirations, comme J.-J. Rousseau lorsqu'il dit des civilisés : « *Ce ne sont pas là des hommes ; il y a quelque bouleversement dont nous ne savons pas pénétrer la cause.* » C'est bien jugé : mais au lieu de se borner là-dessus au rôle passif, il eût fallu agir, chercher un autre état social que cette civilisation, si indigne de Dieu et de l'homme.

On n'en a rien fait : Rousseau, comme tous les romantiques, n'a été qu'un immobiliste ; il n'a eu en vue que de claquemurer le genre humain dans la civilisation, dans les sottes illusions d'un pacte social fondé sur les baïonnettes et la famine. Ce sont les deux colonnes de l'état civilisé : si son peuple n'était pas affamé, il ne travaillerait pas ; et s'il n'était pas contenu par les sbires et gibets, il renverserait à l'instant l'échafaudage social.

Cet état de choses, honteux pour l'humanité, aurait dû stimuler des esprits vraiment romantiques ; mais un secours qui a manqué aux nôtres, c'est l'esprit religieux, la confiance en la Providence. Nos romanciers politiques, dépourvus d'espérance en Dieu, n'ont pas eu le génie de pressentir ses desseins, entrevoir ses plans magnanimes d'harmonie sociétaire et en brusquer la découverte.

J'ai défini le tort des romantiques. Engagés dans les fictions ou dans les sophismes de liberté, ils se sont crus dispensés d'inventions utiles ; ils n'ont pas même envisagé leur tâche, qui était d'aller au bon par la route du beau. Les uns et les autres sont restés si en arrière du

but qu'on ne sait pas encore définir le bon ni le beau, ni même le bonheur de ce monde, encore moins celui de l'autre monde.

Socrate et Platon, dont un littérateur vient de rajeunir les opinions sur l'autre monde, veulent nous réduire là-haut à des jouissances *pures, abstraites et dégagées de la matière*, nous ramener à l'état de *Simplisme ou âme sans corps*. Ce n'est point là notre compte.

Quant au séjour de ce bas monde, en y voyant, après 3,000 ans de lumières, le triomphe des perfidies et des fureurs sociales, comment les esprits romantiques peuvent-ils admettre que cet ordre infâme puisse convenir aux vues de la Divinité et à la nature de l'homme ? Plus pénétrants et plus religieux, ils auraient dit :

« Tant d'horreurs ne sauraient être les fins d'une sage providence : Dieu aurait préféré ne pas créer le monde, s'il n'en eût auguré que ce chaos de forfaits. Nous sommes donc réservés à quelque sort différent, dont nous ignorons les routes : essayons de nouvelles méthodes scientifiques ; explorons les sciences négligées ; cherchons, selon le conseil de la parole divine : *quærite et invenietis.* »

Combien d'appas à cette étude, si l'on considère que l'humanité entière, dans ses traditions, atteste l'existence d'un bonheur passé et perdu, bonheur dont mille documents sacrés ou profanes invitaient à chercher la trace. Qu'était-ce que la société primitive ou *Éden ?* C'était le régime des séries passionnelles [1], qui fut *prati-*

1. Cf. p. 83-84, 98-102.

cable par circonstance et découvert par instinct, aux premiers âges du monde. Ainsi, dit Rousseau, *tout était bien, sortant des mains de l'auteur des choses ; tout dégénéra entre les mains de l'homme.* Le génie devait retrouver les voies de ce bonheur primitif et l'appliquer à la grande industrie.

Voilà, écrivains romantiques, la tâche qui vous était assignée : elle est enfin remplie. Mais, sûr d'être harcelé par la malignité, j'ai dû, en publiant un traité de l'Attraction passionnée, en déguiser jusqu'au nom, l'affubler des couleurs mercantiles du siècle, parler à la cupidité et non à l'âme, en produisant l'Attraction sous le nom d'*Association domestique* [1]. Tout autre ton aurait pu inspirer de la défiance à un fondateur, à des actionnaires. D'après cette considération, j'ai cru devoir allier sans cesse aux calculs sévères le plus romantique de tous les sujets.

Cet acte de prudence fournit une arme de plus à la philosophie ; elle argue de mes calculs justificatifs pour accuser ma théorie d'obscurité et détourner de la lire. Les rusés personnages, ils hasarderont bien une accusation d'obscurité qui ne les compromet en rien, qu'ils ne justifient en aucune manière ; mais ils ne s'engageront pas dans une accusation d'erreur, qui les obligerait à réfuter quelque point de doctrine. Certes, ils n'y brilleraient pas : il faudrait réfuter auparavant la théorie newtonienne dont la mienne est contre-partie et application.

1. Cf. p. 7, la *Bibliographie*.

Savants honorables, abjurez, dans cette conjoncture décisive, l'esprit cauteleux, et opinez franchement sur le fond de la nouvelle science. Eût-elle, quant aux accessoires, un millier de taches, elle n'en serait pas moins voie de Dieu et gage de salut des hommes, puisqu'elle présente un traité de l'Attraction, qui est interprète divin sur les harmonies sociales, comme la révélation est oracle divin sur les choses religieuses.

La découverte n'eût-elle que le mérite de circonstance, l'avantage de fermer les plaies révolutionnaires en assurant le remboursement subit des 23 milliards de dettes françaises et 20 milliards de dettes anglaises, on serait déjà coupable d'envisager avec indifférence un tel bienfait de la Providence, envoyé aux deux nations dans le moment le plus opportun. Ne fût-ce que pour ce seul avantage, elles devraient déjà lutter d'empressement pour l'épreuve et se mettre en mesure de ne pas manquer au printemps prochain.

Ce n'est pas au vil intérêt, c'est à l'honneur de la science que j'en appelle. Une découverte qui ouvre les voies d'unité universelle et d'initiation à tous les mystères de la nature ne doit-elle pas rallier les hommes à conceptions grandioses ? Tels doivent être les romantiques et les vrais amis des lumières. Ceux d'entre eux qui hésiteraient à l'idée du bonheur universel ne seraient que des âmes vulgaires, des apostats du génie social.

Vous qui avez commis cette faute, coryphées

du monde savant, souvenez-vous que le premier orateur ou personnage marquant qui prendra parti pour l'Association entraînera le monde entier. Je ne puis que vous répéter à ce sujet ce qui a été dit : Rome enfanta l'Augustin religieux, que Paris enfante l'Augustin social.

Une science neuve a besoin de l'appui d'un nom en crédit : le vulgaire défiant et tant de fois trompé n'accueille la vérité qu'autant qu'elle paraît sous les auspices d'un favori de l'opinion. C'est un appel aux grands écrivains de tous les pays, et surtout aux romantiques célèbres, aux Byron, aux Walter Scott. Quel rôle pour un ami du beau, que celui de convertir subitement le monde entier au vœu de la nature, à l'harmonie universelle, et de penser qu'un si brillant succès ne tient qu'à une petite épreuve de deux mois, dont les matériaux sont déjà prêts en Angleterre ! Si tant de gloire ne séduit pas un écrivain, il faudra dire qu'il n'existe aucun romantique en civilisation. *Exoriare aliquis.*

(*Théorie de l'unité universelle*, t. 1, p. 181-187).

§ 2. *L'économie politique*

L'Économie politique est la plus neuve de toutes les sciences, et c'est pourtant celle qui va prendre aujourd'hui le pas sur toutes les autres. Elle a été fort timide jusqu'à ce jour ; elle a tremblé devant le Commerce, qu'elle doit abattre. Ainsi le lionceau, qui ne sent pas encore sa force, fléchit longtemps devant celui qu'il pourrait dévorer. Bientôt, lorsque l'En-

trepôt fédéral aura aboli jusqu'au nom de Commerce [1], on sera confus de cette timidité qui tient la politique sociale prosternée aux genoux des marchands.

L'Économie politique a débuté par de grandes erreurs ; c'est une fatalité commune aux sciences que de payer pendant quelques siècles tribut à l'erreur. L'aînée de toutes, l'astronomie, s'égara pendant plusieurs mille ans dans des visions systématiques jusqu'au jour où Copernic lui ouvrit les routes de la vérité. Comment la cadette, l'Économie politique, s'étonnerait-elle d'avoir payé son tribut commun ? Mais l'erreur n'est point blâmable, l'obstination seule est un crime. Ceux qui ont prétendu à l'infaillibilié, comme les anciens papes, sont devenus un objet de risée. Est-ce au XVIII[e] siècle que des philosophes renouvelleraient pareille prétention ? Des inventions heureuses viennent d'âge en âge renouveler la face de quelques sciences. Le hasard, qui se joue des lumières humaines, livre les plus belles découvertes à des ignorants, quelquefois même à des enfants, témoin ces deux bambins de Middelbourg qui, en jouant avec des verres, inventèrent la lunette et le télescope et devinrent les guides de l'astronomie. Même bizarrerie a lieu aujourd'hui. C'est un bon simple qui vient remontrer et éclairer la science, indiquer aux économistes l'issue du dédale où ils sont égarés. Quel sujet de joie pour eux ! Le plus beau jour pour une science

1. Cf. p. 185-189.

et pour ceux qui la cultivent, c'est le jour où une découverte inattendue leur ouvre les voies de la célébrité, c'est-à-dire de la vérité, sans laquelle toutes les renommées ne sont que fumée passagère. Que sont devenues les réputations de Ptolémée et autres astronomes? Ils ont passé, et Copernic est resté. Que sont devenues les visions des anciens sur le mouvement? Tous les systèmes, depuis Aristote jusqu'à Descartes, sont trépassés; il n'est resté que Newton et l'attraction.

Eh! quelle science n'a pas des siècles d'erreur à déplorer? Combien les botanistes ont-ils perdu de mille ans avant d'en venir aux vérités les plus simples, comme le système sexuel de Linnée[1]? Ainsi les corps de savants les plus respectables ne sont que d'illustres victimes dévouées au néant et à l'oubli des races futures, jusqu'à ce que la Vérité daigne leur prêter appui et les initier à ses mystères.

Sous ce rapport, les Économistes auront joui d'une singulière prérogative; ils n'auront passé qu'un siècle dans le dédale où tant d'autres sciences ont perdu plusieurs mille ans (et moi, qui les en tire, quels droits n'ai-je pas à leur reconnaissance?).

Je vais signaler les erreurs des auteurs défunts, dont les systèmes auront préludé à la véritable science, et à qui je suis en quelque façon redevable, car c'est l'immensité de leurs erreurs qui m'a fait soupçonner l'égarement

1. Orthographe de Fourier.

général et m'a enhardi à des recherches dont je ne prévoyais pas le succès.

Les erreurs des Économistes peuvent se classer en deux branches : erreurs cabalistiques et erreurs dogmatiques.

1° *Erreurs cabalistiques*. — Je passerai très brièvement sur celles-ci. J'en parle plutôt pour les indiquer que pour les critiquer, car elles tiennent aux faiblesses humaines qui sont de tous les temps. Je chercherai donc plutôt à justifier l'égarement qu'à le condamner.

Lorsque l'Économie politique prit naissance chez les modernes, le commerce était déjà puissant et révéré; les Hollandais avaient déjà amoncelé des tonnes d'or; ils possédaient le secret d'acheter et vénaliser les cours avant qu'on eût ouï parler des Économistes ; bref, le Commerce était un géant et l'Économie politique n'était qu'un pygmée. Quand elle entra en lice avec lui, déjà les ports fourmillaient d'armateurs opulents, déjà les capitales étaient remplies de ces banquiers à grands falbalas, qui sont dans l'intimité des ministres et traitent le corps diplomatique. On ne pouvait plus, comme dans l'antiquité, faire du commerce un objet de risée; les coffres-forts sont ce qu'il y a de plus respectable en Civilisation, surtout dans notre siècle.

Dès lors l'Économie politique fut réduite à débuter d'autant plus humblement avec le Commerce qu'il n'y avait chez ses auteurs ni appui de la fortune, ni doctrine établie. Elle avait tout à créer; l'antiquité n'avait laissé sur

le Commerce que des ricanements qui ne sont pas des dogmes. Il fallut donc s'isoler de la belle antiquité, et les pauvres Économistes, abandonnés à eux-mêmes, durent adopter des dogmes modestes et timides comme il convient à quelques savants inconnus qui, pour leur entrée dans le monde, ont à lutter contre les Crésus du siècle.

L'issue d'un tel combat ne pouvait être douteuse. L'Économie ne fit qu'une ombre de résistance. L'honneur en est dû à Quesnai, chef de la secte française. Il essaya de faire entendre la vérité, il mit en avant des dogmes qui tendaient à subordonner le Commerce aux intérêts de l'Agriculture. Mais la cabale anglaise, qui était vendue au Commerce, l'emporta à l'aide de quelques intrigues religieuses. La philosophie, qui commençait à entrer en guerre avec le sacerdoce, avait besoin de fortifier son parti; elle jugea prudent de s'allier avec les coffres-forts et de caresser le Commerce, qui commençait à jouer un grand rôle. En conséquence, les Économistes s'attelèrent à l'envi au char du Commerce. Ils le proclamèrent infaillible comme les anciens papes. Ils déclarèrent que le négociant, dans ses opérations, ne pouvait jamais s'écarter des voies du bien public, et devait, en conséquence, jouir d'une absolue liberté. Tous les dogmes furent accommodés à ce paradoxe. La renommée n'eut plus assez de voix pour prôner les trafiquants. On vit les Raynal, les Voltaire et tout ce qu'il y avait de plus marquant dans la philosophie s'agenouiller

devant le veau d'or, qu'ils méprisaient en secret: car quand Voltaire dédiait sa *Zaïre* à un marchand de Londres, qu'il accablait de fades compliments, il n'était pas plus sincère qu'en dédiant son *Mahomet* au pape Benoist. Voltaire était lui-même consommé dans les ruses mercantiles ; il excellait à tromper les libraires. Il savait donc bien quelle estime est due au bel art du trafic; il savait bien que le négociant est ami de l'obscurantisme, qu'il affiche en tous pays le mépris des sciences et des arts, qu'il se moque même de l'encens que lui donnent quelques littérateurs, et bafoue leurs compliments comme fadaises qui ne servent point à remplir sa caisse ; mais le besoin de grossir le parti philosophique fit admettre indifféremment toutes recrues, et les marchands furent élevés aux nues parce qu'ils formaient une classe déjà puissante, mais encore neutre, toute prête à se livrer au premier qui saurait s'emparer d'elle. L'illusion se joignit à l'esprit de parti pour opérer cette mésalliance. Toutes les apparences étaient en faveur du Commerce, l'énormité et la rapidité des fortunes mercantiles, un air de haute spéculation. Quelques-uns croient de bonne foi que c'est une science.

Il faut avouer, à la décharge des philosophes, que le Commerce à cette époque n'était point pervers comme on le voit aujourd'hui. Les négociants, alors peu nombreux et trouvant des bénéfices très faciles, n'avaient aucun usage de ces innombrables subtilités, de ces audacieuses friponneries qui avilissent aujourd'hui leur

profession. Cela est si vrai que les anciens négociants témoignent chaque jour leur stupéfaction sur les ruses actuelles, et s'accordent à dire que le Commerce aujourd'hui est un guet-apens, une Forêt-Noire en comparaison de la bonhomie qui y régnait avant la Révolution. Ajoutons que le monopole anglais n'était pas encore dominant ; la France soutenait plus ou moins la lutte et faisait avec ses alliés un monopole très considérable. Voilà pourquoi les philosophes français ne s'alarmèrent point d'un abus qui tournait au profit de leur nation. Tout concourait à excuser cette mésalliance de la philosophie. En se liguant avec le Commerce, elle imita ces demoiselles nobles qui, par raison, épousent un roturier que l'on croit honnête ; et vraiment il était impossible, à cette époque, de prévoir l'immensité de vices et de fléaux que le Commerce et le monopole allaient répandre sur le XIXe siècle.

Enfin l'esprit mercantile a développé sa profonde malfaisance. Le masque est tombé, le monopole et la fourberie sont restés, et la philosophie ne peut plus se faire illusion sur les infamies du serpent à qui elle s'est ralliée. Qu'elle rompe subitement avec lui, qu'elle rentre dans le sentier de la Vérité, qui ne saurait sympathiser avec l'esprit mercantile. Une découverte vient bannir le Commerce du sein de la Civilisation. S'il a été pardonnable de le soutenir tant qu'on a douté de sa perversité, il serait odieux de chercher à l'excuser aujourd'hui que la Vérité vient le démasquer et le vouer à l'opprobre.

2° *Erreurs dogmatiques.* — Elles méritent un plus ample examen. Entraînés par les intrigues dont j'ai parlé et par l'appât de former une nouvelle secte, les Economistes traitèrent la politique Commerciale en courtisans et non en philosophes, et de là est venu leur inexcusable dogme qui admet la liberté des opérations commerciales, le dogme *laissez faire les marchands*, laissez libre cours à toutes leurs intrigues d'agiotage, d'accaparement, d'usure, et à toutes les menées par lesquelles ils se poussent respectivement dans les folles entreprises et les banqueroutes. Le Commerce n'est qu'un forban industriel qui, sans mission avouée, s'est emparé de la gestion du produit social, et tyrannise, rançonne les producteurs et les consommateurs entre lesquels il se trouve placé. Il emploie à cela quelques capitaux, sans doute, mais le forban aussi emploie ses capitaux, son navire, ses soldats et sa science pour détrousser les navigateurs. La politique commerciale ne nous a appris jusqu'à ce jour qu'à capituler avec les forbans mercantiles comme certaines puissances avec les Algériens, en leur envoyant chaque année des présents. On les *laisse faire*, on les amadoue, parce qu'on ne veut pas les détruire ; mais c'est faire preuve de nullité politique, et les marchands, les Algériens, les Bédouins et autres forbans ne demandent pas autre chose, sinon qu'on les laisse faire.

Une singularité remarquable, c'est que le dogme absurde dont il s'agit ait réuni tous les

partis, même la secte française, dont les principes étaient opposés à cette licence mercantiles; car si le Commerce, selon Quesnai, ne joue qu'un rôle parasite, si l'Agriculture est l'unique source de la fortune sociale, il s'ensuivrait qu'on devrait limiter les bénéfices et les extorsions du Commerce, et l'astreindre à des garanties envers l'Agriculture dont il est le commis. Telle est la règle du système que j'exposerai, et c'est le but où seraient parvenus Quesnai et ses disciples s'ils eussent été conséquents avec eux-mêmes. Je ne sais quelle intrigue les amollit et les paralysa ; ils se bornèrent à faire du bel esprit sur leur propre système sans chercher aucun moyen d'exécution. En partant d'un bon principe, qui est la suprématie de l'Agriculture, ils en vinrent à conclure plaisamment que le Commerce doit jouir d'une entière liberté, C'est comme si l'on disait: les officiers sont les supérieurs, mais il faut que les soldats soient libres de faire tout ce qu'il leur plaira, sans prendre aucun ordre des officiers. Voilà à quoi revient le système de la secte française. Il y a peut-être plus de raison dans la cabale anglaise, car, en déclarant à tort le Commerce productif, elle justifie plus ou moins l'erreur, puisqu'elle le place de niveau avec l'Agriculture et lui accorde sous ce rapport une pleine liberté. Il est plus excusable de soutenir ingénieusement un sophisme que d'abandonner lâchement la vérité, comme a fait le parti français.

(*Publication des manuscrits*, t. 3, p. 81-88).

2. LES FAITS

A. La civilisation

§ 1. *Les maux de la civilisation*

Les immobilistes sont une secte aussi ridicule que les rétrogradateurs. Le mouvement social répugne à l'état stationnaire : il tend au progrès ; il a, comme l'eau et l'air, besoin de circuler ; il se corrompt par la stagnation ; aussi ne connaît-on rien de plus vicieux que les Chinois, nation la plus immobiliste du globe. Chez eux, l'intérêt légal est 35 0/0 ; l'usure et la fourberie mercantile y sont honorées ; ils jouent aux dés, leurs enfants traînent leurs dieux dans la boue : ce sont des héros de morale, selon Raynal.

Notre destin est d'avancer ; chaque période sociale doit s'avancer vers la supérieure : le vœu de la nature est que la barbarie tende à la civilisation et y arrive par degrés ; que la civilisation tende au garantisme[1], que le garantisme tende à l'association simple, et ainsi des autres périodes. Il en est de même des phases[2] : il faut que la première tende à la deuxième, celle-ci à la troisième, celle-ci à la quatrième. Si une société languit trop longtemps dans une période

1. Cf. p. 55-56, 179 sqq., 196-198.

2. Les *phases* sont les subdivisions des périodes sociales.

ou dans une phase, la corruption s'y engendre, comme dans une eau qui croupit.

Nous ne sommes que depuis un siècle en troisième phase de civilisation, mais dans ce court espace de temps, la phase a marché très rapidement, à raison du progrès colossal de l'industrie ; de sorte qu'aujourd'hui la troisième phase excède sa limite naturelle. Nous avons trop de matériaux pour un échelon si peu avancé ; et ces matériaux n'ayant pas leur emploi naturel, il y a surcharge et malaise dans le mécanisme social. De là résulte une fermentation qui le corrompt ; elle y développe un grand nombre de caractères malfaisants, symptômes de lassitude, effets de la disproportion qui règne entre nos moyens industriels et l'échelon subalterne auquel ils sont appliqués. Nous avons trop d'industries pour une civilisation si peu avancée, retenue en troisième phase ; elle est pressée du besoin de s'élever au moins en quatrième ; de là naissent les caractères d'exubérance et de détérioration dont je vaïs énumérer les plus saillants. En réplique aux jactances de perfectionnement, je vais signaler des effets de dégénération évidente, et pourtant très récents.

1. *Centralisation politique.* Les capitales, transformées en gouffres qui absorbent toutes les ressources, attirent tous les riches à l'agiotage, et font dédaigner de plus en plus l'agriculture.

2. *Progrès de la fiscalité*, des systèmes d'extorsion, banqueroute indirecte, anticipations, art de dévorer l'avenir. Necker, en 1788, ne sa-

vait où prendre 50 millions de déficit annuel ; aujourd'hui on sait ajouter non pas 50, mais 500 millions au budget de 1788.

3. *Consolidation du monopole maritime*[1]. Il était rivalisé et contenu en 1788, il est maintenant dominateur exclusif, sans qu'il reste aux Européens aucune chance de rétablissement des marines rivales.

4. *Atteintes à la propriété.* Elles dégénèrent en habitude, par les prétextes de révolution qui deviennent règle pour les partis suivants : la France a confisqué, l'Espagne et le Portugal imitent ; et cette méthode prévaudra, parce qu'il n'y a aujourd'hui de progrès assuré qu'au désordre. Celui-ci est un caractère d'engrenage en barbarie.

5. *Chute des corps intermédiaires*, états provinciaux, parlements et corporations, qui opposaient des barrières au pouvoir. C'est grâce à leur chute qu'on a su trouver un renfort annuel de 500 millions, là où Necker n'en pouvait pas puiser 50.

6. *Spoliation des communes,* vilainement compensée par les octrois qui fatiguent l'industrie, désaffectionnent le peuple des villes, et provoquent toutes les fraudes mercantiles, tout le commerce d'empoisonnement légal.

7. *Dépravation judiciaire*, déni indirect de justice au pauvre, accroissement des procès par la subdivision des propriétés et la complication des lois de plus en plus impuissantes. Elles sont muettes devant un fournisseur pillant de son

1. Il s'agit du monopole de fait de l'Angleterre.

aveu 76 millions ; elles sont inflexibles pour le pauvre Elissando qui a volé un chou : il est condamné à mort.

8. *Instabilité des institutions* frappées par cette raison d'impuissance, même dans le cas de sagesse, et contrariées par le manque absolu de méthodes justes en toutes branches d'administration L'on ne sait pas même faire une division territoriale régulière, basée sur les convenances générales, on n'a aucune règle sur cette opération.

9. *Imminence de schisme.* Les gallicans, étayés des opinions de Saint-Louis et de Bossuet, ne tarderaient guère à en venir au schisme contre des prétentions outrées ; de là les guerres civiles.

10. *Guerre intestine,* discordes fomentées par l'ignorance de la Politique sociale qui ne sait inventer aucune voie de conciliation.

11. *Hérédité du mal,* coutume d'adopter les vices introduits par le parti vaincu, tels que les loteries, les jeux publics et autres moyens odieux de la fiscalité.

12. *Dévergondage de la politique,* bassesse des puissances chrétiennes avec les musulmans et les pirates, concert passif pour le paiement de tribut aux pirates et le soutien de la traite des nègres.

13. *Progrès de l'esprit mercantile.* Agiotage érigé en puissance qui se rit des lois, envahit tout le fruit de l'industrie, entre en partage d'autorité avec les gouvernements, et répand partout la frénésie du jeu.

14. *Faveur au commerce en raison de sa péjoration.* Marseille construit des vaisseaux pour capturer les chrétiens et en peupler les bagnes d'Afrique ; Nantes a des fabriques d'instruments de supplice pour la torture des nègres dont il fait la traite en dépit des lois ; d'autres villes naturalisent la coutume anglaise des bagnes, où le peuple travaille seize heures, au rabais d'une minute de chômage : plus le commerce grandit en malfaisance, plus il est favorisé.

15. *Scandales industriels.* Progrès de la falsification tolérée, fréquence des crises d'abondance dépressive, abandon des récoltes sur pied pour le bénéfice de vente des futailles, entraves à la charité par l'exigence des percepteurs de droits réunis qui grèvent les donateurs.

16. *Traite des blancs favorisée.* On en laisse contracter l'habitude, même aux puissances qui ne l'avaient pas, comme le pacha d'Égypte, et on n'y oppose que des fadaises diplomatiques.

17. *Mœurs du siècle de Tibère.* Espionnages gradués jusqu'au soldat, délations secrètes, progrès visibles de l'hypocrisie, de la bassesse, et des vices inhérents à l'esprit de parti.

18. *Jacobinisme communiqué.* Les partis qui l'ont combattu en ont adopté toute la tactique ; l'art de fabriquer des conspirations, de raffiner en calomnie est devenu général, et a enlevé au caractère des modernes le peu de noblesse qui lui restait.

19. *Noblesse vandale.* Elle inclinait en 1788 aux idées d'amélioration judicieuse ; aujour-

d'hui elle retombe dans la barbarie, ne songeant qu'à détruire l'industrie qui lui porte ombrage dans les élections.

20. *Naumachies littéraires.* Les savants et lettrés arborent cette bannière de vandalisme, se déchirant entre eux pour l'amusement du public à qui ils ont inoculé le goût de la détraction calomnieuse, et ne s'unissant que pour étouffer les lumières, les découvertes utiles. Nos libertés électorales ont produit un trio de vertus neuves, une noblesse vandale, une bourgeoisie calomnieuse et des savants pétris de zoïlisme.

21. *Tactique destructive*, ou accélératrice, qui double les ravages de guerre, fait renaître les coutumes barbares : Vendées, guerillas, landsturmes, armements des femmes et des enfants.

22. *Tendance au tartarisme* par les conscriptions et mobilisations déjà établies en Prusse, tentées plus grandement en Russie sous Aracktchejew ; méthode qui une fois introduite en quelques empires obligera tous les autres à adopter, par mesure de sûreté, cette organisation tartare.

23. *Initiation des barbares à la tactique.* C'est un moyen sûr de renforcer la piraterie des barbaresques et d'établir bientôt celle des Turcs, qui feront payer aux Dardanelles un tribut à toutes les puissances faibles.

24. *Quadruple peste :* nous ne connaissons que l'ancienne d'Orient, il faut y joindre la fièvre jaune encore pire, le typhus, qui fait de grands ravages, et le *choléra morbus* déjà par-

venu du Bengale à Alep. C'est un nouveau quadrille de perfectibilités croissantes.

(*Le nouveau monde*, p. 418-421).

§ 2. *La misère et l'inégalité*

Disgrâces des Industrieux

Mal pressant. 1. Charges d'impôts : poursuites des agents fiscaux qui viennent arracher au pauvre les deniers amassés avec tant de peine pour le soutien de sa malheureuse famille.

2. Nécessité d'exposer, dans des travaux outrés, insalubres, sa santé d'où dépend la subsistance de ses enfants et la sienne.

Mal direct. 3. Contre-coup de misère, souffrance communiquée, ou faculté de ressentir les maux de sa famille, dont les privations ajoutent aux siennes.

4. Nouveaux malheurs qui viennent redoubler sa peine, quand il croyait avoir épuisé les rigueurs de la fortune.

5. Flétrissure injuste ; opprobre et diffamation qui s'attachent à l'homme pauvre, en raison de son dénument, et l'exposent d'autant plus au mépris qu'il est plus pressé de besoin.

Mal indirect. 6. Aspect des favoris de la fortune, que le hasard, l'intrigue ou le crime élèvent chaque jour au bien-être, comme pour désespérer l'honnête industrieux que la probité engouffre de plus en plus dans l'indigence.

7. Déchéance relative par la progression du luxe, qui, créant chaque jour aux riches de nouveaux moyens de jouissance, accroît en

même rapport les souffrances de la multitude privée du nécessaire, et stimulée par l'étalage de cet accroissement de luxe que ne voit pas le sauvage.

8. Frustration des voies de salut que la loi lui accorde, comme réclamations juridiques et autres, qu'il ne peut tenter, par défaut de fortune, par impossibilité d'avances.

Mal accessoire. 9. Piège social, ou danger d'être à chaque pas trompé par ses concitoyens, de ne rencontrer dans le monde social qu'un essaim de fripons ou d'ennemis déguisés.

10. Pauvreté anticipée au présent, ou crainte de manquer du travail, dont l'exercice est libre au sauvage et à l'animal.

11. Dérision scientifique, ou secours illusoire des charlatans littéraires qui, en promettant au peuple un adoucissement de maux, l'accablent de nouvelles calamités.

12. Trébuchet moral, ou persécution que lui attire l'exercice de la vertu qui, portant ombrage à des rivaux pervers, les excite à la calomnie, toujours accueillie en civilisation.

Pivots Y[1]. Répugnance industrielle et privation de la prérogative des animaux, castors, abeilles, etc., qui, éprouvant attraction pour le travail, trouvent leur bonheur dans cette industrie qui fait le supplice du civilisé[2].

χ. Trahison de la nature, ou martyre d'at-

1. Termes et signes usuels dans les classifications de Fourier ; de même, ceux qui sont employés aux alinéas suivants. Ils marquent ce qui est important, essentiel.

2. Sur l'*attraction*, cf. p. 83-84.

traction ; aiguillon de nombreux désirs que le civilisé ne peut satisfaire, et qui le conduisent à sa perte, tandis que la nature ne donne à l'animal que les passions propres à le diriger, et lui donne en même temps plein droit de les satisfaire.

Transitions ♃. Retour fâcheux sur le passé, souvenir de nombreuses misères déjà endurées et encore à craindre.

K. Souffrance anticipée au futur, ou faculté d'entrevoir pour sa vieillesse, dans un avenir lointain, un accroissement de misères sans aucun moyen d'y échapper.

(*Théorie de l'unité universelle,* t. 3, p. 191-193).

Autres disgrâces de l'Industrieux

♃. Il est accablé par le malheur idéal, par l'aspect de quelques-uns de sa caste, qui, favorisés d'un héritage imprévu, d'un gain de loterie, etc., ont échappé au mal-être ; ces exceptions de fortune viennent périodiquement aigrir les privations de la masse dépourvue du nécessaire.

1. Il supporte seul les corvées dont le riche est exempt, et, par contre, il est seul privé des droits naturels, chasse, pêche, etc., dont le riche est en possession.

2. Il est sujet aux mutations d'emploi, transporté à des fonctions dont il n'a aucune habitude et qui sont pour lui un redoublement d'ennui.

3. Il contracte en pleine santé des maladies par excès obligés, par vacation forcée à des travaux dangereux.

4. Dénué de tout dans le cas de maladie, il n'a pour asile que le triste hôpital, que la compagnie des moribonds, où souvent encore on refuse de l'admettre.

5. Il voit son fils, l'appui de son industrie, enlevé par les milices dont le riche est exempt de droit ou de fait.

6. Il voit sa femme et sa fille, si elles sont belles, engagées inévitablement dans la prostitution, par les pièges du riche voisin pourvu de la clef d'or.

7. Il est privé de la protection des tribunaux: point de justice pour le pauvre ; il n'a pas même de quoi consulter et réclamer ; et, quand il le tenterait, il échouera contre un riche adversaire qui le traînera d'instance en instance.

8. Enfin, le plus souvent, le fruit de ses peines est pour un maître et non pour lui, qui n'a aucune participation au produit de son labeur.

Voilà, au lieu de charme composé, un orage de disgrâces et de persécutions pour le peuple industrieux ; effet nécessaire du mouvement subversif ou civilisé, qui produit en tout sens l'opposé des biens sociétaires.

(*Théorie de l'unité universelle,* t. 3, p. 555-556).

B. Le régime économique et social

§ 1. *L'industrie*

Quant à la Civilisation d'où nous allons sortir, je démontrerai qu'elle n'est qu'un fléau passager

dont la plupart des globes sont affligés pendant leurs premiers âges ; qu'elle est pour le genre humain une maladie temporaire, comme est la dentition pour l'enfance ; qu'elle s'est prolongée *deux mille trois cents ans de trop*, par l'inadvertance ou l'orgueil des philosophes, qui dédaignèrent toute étude sur l'Association et l'Attraction; enfin que les sociétés sauvage, patriarcale, barbare et civilisée[1] ne sont que des sentiers de ronces, des échelons pour s'élever à un meilleur Ordre social, à l'Ordre des Séries progressives qui est la Destinée industrielle de l'homme et hors duquel tous les efforts des meilleurs princes ne peuvent aucunement remédier aux malheurs des peuples.

C'est donc en vain, philosophes, que vous auriez amoncelé des bibliothèques pour chercher le bonheur, tant qu'on n'aurait pas extirpé la souche de tous les malheurs sociaux, je veux dire *l'incohérence industrielle* qui est l'antipode des vues de Dieu. Vous vous plaignez que la nature vous refuse la connaissance de ses lois ; eh ! si vous n'avez pu jusqu'à ce jour les découvrir, que tardez-vous à reconnaître l'insuffisance de vos méthodes et à en chercher de nouvelles ? Ou la nature ne veut pas le bonheur des hommes, ou vos méthodes sont réprouvées de la nature, puisqu'elles n'ont pu lui arracher ce secret que vous poursuivez.

(*Théorie des quatre mouvements*, p. 24-25).

1. Cf. p. 189, 196-197.

§ 2. *Les improductifs*

Les parasites domestiques

1° Les trois quarts des *femmes* de la ville et moitié de celles de la campagne, par absorption aux travaux du ménage et à la complication domestique. Aussi leur journée n'est-elle estimée, en économisme, que le quint de celle de l'homme.

2° Les trois quarts des *enfants*, pleinement inutiles dans les villes et peu utiles dans les campagnes, vu leur maladresse et leur malfaisance.

3° Les trois quarts des *domestiques* de ménage, non cultivateurs, dont le travail n'est qu'effet de complication, surtout en cuisine, et la moitié des valets d'écurie, valets de luxe et travaux de luxe qui, n'étant nécessaires que par suite du morcellement industriel, deviennent superflus en Association.

Ces trois classes composant le ménage forment une division à part dans la série des parasites. Elles cesseront d'y figurer dans l'état sociétaire où la répartition judicieuse, l'emploi opportun des sexes et des services réduiront au quart ou au quint le nombre de bras qu'emploie aujourd'hui l'immense complication des ménages morcelés ou familles incohérentes.

Les parasites sociaux

4° Les *armées* de terre et de mer, qui distraient du travail la plus robuste jeunesse et la plus forte somme d'impôts, disposent ladite jeu-

nesse à la dépravation, en la forçant à sacrifier à une fonction parasite les années qu'elle devrait employer à se former au travail dont elle perd le goût dans l'état militaire.

L'attirail d'hommes et de machines qu'on appelle armée est employé à ne rien produire, en attendant qu'on l'emploie à détruire. Cette deuxième fonction sera relatée plus loin. Nous n'envisageons ici l'armée que sous le rapport de stagnation.

5° Les légions de *régie*. On voit la seule douane absorber en France 24.000 hommes : ajoutons-y les droits réunis et autres armées de commis, gardes-champêtres, garde-chasses, espions, etc., enfin toutes administrations complicatives, comme celles de finance et autres qui seront inutiles dans un ordre où chaque phalange paiera tous les impôts à jour fixe et sur simple avis du ministre.

6° La franche moitié des *manufacturiers* réputés utiles, mais qui sont improductifs *relativement*, par la mauvaise qualité des objets fabriqués ; objets qui, dans l'hypothèse d'excellence générale, réduiraient l'usé et la fabrication à moitié de la déperdition actuelle, et souvent aux trois quarts dans les travaux entrepris pour le gouvernement, que chacun s'accorde à duper.

7° Les neuf dixièmes des *marchands* et agents commerciaux, puisque le commerce véridique ou méthode sociétaire effectue ce genre de service avec le dixième des agents qu'y emploie la complication actuelle.

8° Les deux tiers des agents du *transport* de terre et de mer, qui sont mal à propos compris dans la classe du commerce, et qui, au vice de transport compliqué, joignent celui de transport aventureux, notamment sur mer, où leur impéritie et leur imprudence décuplent les naufrages.

Plaçons dans cette catégorie la *contrebande*, qui souvent aboutit à décupler la somme des mouvements et agents qu'emploierait le transport direct. On a vu des étoffes, pour aller de Douvres à Calais, passer par Hambourg, Francfort, Bâle et Paris; faire 500 lieues pour 7, le tout pour l'équilibre du commerce et de la perfectibilité.

Les parasites accessoires

9° Les *chômeurs* légaux, accidentels et secrets, les gens inertes, soit par manque d'ouvrage, soit par récréation. Ils la refuseraient dans le cas de travail attrayant; ils la poussent au contraire au double des concessions légales, chômant *saint lundi*, le plus ruineux de tous les saints, car il est festoyé 52 journées par an dans les villes de fabrique.

Ajoutons les fêtes de corporation, de révolution, de carnaval, de patronage, de mariage, et tant d'autres qu'on ne voudra plus chômer dans un ordre où les réunions industrielles seront plus agréables que les festins et bals des civilisés.

Dans le chômage, il faut porter en compte la station accidentelle. Si le maître s'éloigne, les ouvriers s'arrêtent; s'ils voient passer un homme ou un chat, les voilà tous en émoi,

maitres et valets, s'appuyant sur la bêche et regardant pour se délasser : 40 fois, 50 fois par jour, ils perdent ainsi cinq minutes. Leur semaine ressort à peine à quatre journées pleines. Que de chômage sans l'attraction industrielle !

10° Les *sophistes*, et d'abord les controversistes (légistes) ; ceux qui les lisent et s'entremettent à leur instigation en affaires de parti, en cabales improductives. Il faut ajouter au travail de controverse qui embrouille chaque sujet les commotions politiques et distractions industrielles dont il est la source.

Le tableau des controversistes et sophistes s'étendrait bien plus loin qu'on ne pense, à ne parler que de la jurisprudence qui semble un sophisme excusable ; supposons que l'ordre sociétaire n'engendre pas le vingtième des contestations actuelles, et que, pour terminer ce peu de différends, il ait des moyens aussi expéditifs que les nôtres sont complicatifs ; il en résulte que les dix-neuf vingtièmes du barreau sont parasites, ainsi que les plaideurs, les témoins, les voyages, etc., etc. Combien d'autres parasites en sophisme, à commencer par les économistes, qui déclament contre le corps des parasites dont ils portent la bannière !

11° Les *oisifs*, gens dits *comme il faut*, passant leur vie à ne rien faire. Joignons-y leurs valets et toute la classe qui les sert. On est improductif en servant des improductifs, comme les solliciteurs dont on a compté jusqu'à 60.000 dans la seule ville de Paris. Colloquons ici tout le monde électoral.

Les prisonniers sont une classe d'oisiveté forcée ; les malades encore mieux. On ne verra pas, chez les harmoniens natifs, le dixième des malades qu'on voit en civilisation. Ainsi, quoique la maladie soit un vice inévitable, il est susceptible de correction et de réduction énormes. Sur dix malades, il y en a neuf enlevés mal à propos au travail, par effet du régime civilisé; neuf qui, dans l'état sociétaire, seraient bien portants, n'en déplaise aux médecins.

12° Les *scissionnaires*, gens en rébellion ouverte contre l'industrie, les lois, les mœurs et usages. Tels sont les loteries et les maisons de jeux, vrais poisons sociaux, les chevaliers d'industrie, les femmes publiques, les gens sans aveu, les mendiants, les filous, les brigands et autres scissionnaires, dont le nombre tend moins que jamais à décroître, et dont la répression oblige à entretenir une gendarmerie et des fonctionnaires également improductifs.

⋊ *Classes pivotales*

Y *directe*. Les agents de *destruction positive*, ceux qui organisent la famine et la peste, ou concourent à la guerre. L'ordre civilisé accorde sa haute protection aux agents de famine et de peste ; il chérit les agioteurs et les Turcs; il encourage toute espèce d'invention qui peut étendre les ravage de la guerre, fusées *Congrève*, canons *Lamberti*, etc.

(*Nota*. Les militaires, dans ce tableau, figurent en double ligne ; ici, comme faisant la guerre, opérant la destruction, et au n° 4, comme bornés à la stagnation, au rôle impro-

ductif. Ce n'est pas double citation, mais différence de rôle, double caractère qui exige deux articles distincts.)

λ *inverse*. Les agents de *création négative*. J'ai déjà prouvé qu'ils sont excessivement nombreux ; que la plupart des travaux, tels que murs de clôture, sont relativement improductifs ; d'autres sont illusoires, par malentendu et maladresse : comme édifices qui s'écroulent, ponts et chemins qu'il faut déplacer et refaire. D'autres sont un ravage indirect : cent ouvriers paraissent faire un travail utile en abattant une forêt ; ils préparent la ruine du pays, et lui sont plus funestes que les ravages de guerre, qui se réparent. D'autres sont fléaux de contrecoup, prônés par l'économisme, comme l'invention d'une mode, qui réduira à la mendicité vingt mille ouvriers, dont la stagnation sera une source de désordres.

(*Théorie de l'unité universelle*, t. 3, p. 174-179).

§ 3. *L'agriculture*

L'ordre massif est le seul qui ait quelque rapport avec les méthodes grossières des civilisés ; ils réunissent toutes les fleurs d'un côté, tous les fruits de l'autre ; ici toutes les prairies, là toutes les céréales ; enfin ils forment partout des masses dépourvues de lien ; leur culture est comme leur système social, en état d'incohérence universelle et d'excès méthodique.

D'autre part, chacun d'eux sur son terrain

fait abus de la méthode engrenée; car chacun voulant recueillir, sur le sol qu'il possède, les objets nécessaires à sa consommation, accumule vingt sortes de cultures sur tel terrain qui n'en devrait pas comporter trois. Un paysan cultivera pêle-mêle blé et vin, choux et raves, chanvre et pommes de terre, sur tel sol où le blé seul aurait convenu; puis le village entier mettra en blé exclusivement quelque terrain éloigné qu'on ne peut pas surveiller contre le vol, et qu'il aurait convenu de mélanger de diverses plantations.

Une boussole principale des civilisés dans leurs distributions de cultures, leurs assolements, leurs époques de récolte, c'est le risque de vol. Dites à un agronome: Vous semez là du blé; j'y mettrais un verger; le terrain me semble convenable. — Oui, répondra-t-il, mais je serais volé; c'est un local que je ne peux pas surveiller. Reprochez-lui de vendanger trop tôt, de récolter ses vergers avant maturité, ne pas faire trois cueillettes successives; il vous dira: Vous avez raison; mais je serais volé, je n'aurais rien et je suis forcé de cueillir mes fruits encore verts, et tous à la fois.

(*Théorie de l'unité universelle*, t. 3, p. 481-482).

§ 4. *Le commerce*

Qu'est-ce que le Commerce ? C'est le mensonge avec tout son attirail, banqueroute, agiotage, usure et fourberie de toute espèce. La philosophie moderne passe l'éponge sur

tous ces scandales ; indiquons les causes d'une telle impudeur, appliquons à la conduite de ces savants les méthodes analytiques qu'ils veulent appliquer partout.

En se décidant à prôner le Commerce, ils n'ont considéré que le poids de l'or, l'énormité et la rapidité des fortunes mercantiles, l'indépendance attachée à cet état qui est le plus libre et le plus favorable aux développements de l'ambition, l'air de haute spéculation répandu sur de viles manœuvres que le dernier lourdaud peut concevoir et diriger au bout d'un mois (si on les lui enseigne, car on n'enseigne rien dans le commerce) ; enfin le faste des agioteurs et accapareurs qui rivalisent avec les grands de l'État.

Tout cet éclat a ébloui les savants, réduits à tant de veilles et d'intrigues avant de gagner quelques écus, avant d'obtenir quelque avilissante protection. Ils ont été étourdis, désorientés à l'aspect des Plutus commerciaux ; ils ont hésité entre la flagornerie et la critique. Enfin le poids de l'or a emporté la balance ; ils sont devenus définitivement les très humbles valets des marchands et les admirateurs de la science mercantile qu'ils avaient tant persiflée.

Eh ! comment ne pas admirer ces agioteurs, ces hommes qui,

..... Sachant pour tout secret
Cinq et quatre font neuf, ôtez deux, reste sept,
(Boileau)

parviennent, avec une telle science, à acquérir un palais dans la ville où ils étaient arrivés en

sabots ? On les voit dans les capitales mener un train de vie splendide à côté des savants que dévore la misère ; un philosophe admis dans le salon d'un agioteur s'y trouve à table entre le courtisan et l'ambassadeur. Quel parti prendre en pareil cas, sinon de vanter les Saints du jour ?

Car, en Civilisation, l'on ne fait pas son chemin avec des vérités, et voilà comment les philosophes, tout en nourrissant une haine secrète contre le Commerce, ont pourtant fléchi devant le veau d'or, et n'osent écrire une page sans faire retentir les louanges du Commerce immense et de l'immense Commerce.

Ils avaient tout à gagner en l'attaquant ; ils pouvaient recouvrer la considération et réparer leurs échecs en dénonçant les brigandages du Commerce qu'ils méprisent en secret, autant que le Commerce les méprise.

L'analyse de ces brigandages démontrera que le corps des négociants (il faut se garder de les confondre avec les manufacturiers) n'est dans l'Ordre social qu'une troupe de pirates coalisés, qu'une nuée de vautours qui dévorent l'industrie agricole et manufacturière, et asservissent en tout sens le corps social.

Soit dit sans les critiquer individuellement, ils ignorent eux-mêmes la malfaisance de leur profession ; et quand ils la connaîtraient, peut-on blâmer aucun spoliateur en Civilisation, puisque cette Société est le jeu des dupes et des fripons ?

(*Théorie des quatre mouvements*, p. 339-341).

Deux volumes ne suffiraient pas à l'analyse des caractères du commerce, même en négligeant les détails de pratique, tels que les fourberies de chaque métier, dont Bacon voulait qu'on dressât des tableaux circonstanciés. On aurait bien à faire aujourd'hui de composer ce tableau : il formerait un ouvrage plus énorme que l'Encyclopédie, tant le perfectionnement du commerce a raffiné et multiplié les fourberies. Je ne propose ici que le tableau des caractères, que l'analyse des ressorts principaux ; j'essaie d'en citer seulement une douzaine des plus saillants, pour signaler la perfidie de la science qui garde le silence, et sanctionne un régime d'où naissent de telles infamies.

Agiotage.	Salaire décroissant.
Accaparement.	Disettes factices.
Banqueroute.	Lésion sanitaire.
Usure.	Estimation arbitraire.
Parasitisme.	Fausseté légalisée.
Insolidarité.	Monnaie individuelle.

Sur ces douze, quelques-uns peuvent paraître peu intelligibles jusqu'à l'explication ; mais il en est au moins six qui seront très bien compris, et dont chacun pourra dire : comment se fait-il que la science dite *économisme*, qui traite du commerce, n'ait pas donné des chapitres d'analyse sur ces caractères, et sur tant d'autres ?

Remarquons les caractères engrenés qui naissent l'un de l'autre ; tels sont :

La distraction de capitaux, l'abondance dépressive. On voit les capitaux affluer chez la

classe improductive : les banquiers et marchands se plaignent fréquemment de ne savoir que faire de leurs fonds ; ils en ont à 3 0/0 quand le cultivateur ne peut pas en avoir à 6 0/0 ; il est réduit à traiter avec des gens d'affaires qui, prêtant à 5 0/0 nominalement, perçoivent réellement 16 et 17 0/0 par les charges accessoires et indirectes. Tout l'argent est concentré dans le commerce, vampire qui pompe le sang du corps industriel, et réduit la classe productive à se livrer à l'usurier. Par suite les années d'abondance deviennent un fléau pour l'agriculture : une disette commence à obérer le laboureur, comme on l'a vu en 1816 ; l'abondance de 1817 vient consommer sa ruine, en le forçant à vendre les grains subitement, et au dessous de la valeur réelle, pour satisfaire ses créanciers. Ainsi le mécanisme qui distrait tous les capitaux pour les concentrer dans le commerce réduit par contre-coup l'agriculture à gémir de l'abondance de denrées dont elle n'a ni vente, ni consommation, parce que, la consommation étant inverse, la classe qui produit ne participe pas à cette consommation. Aussi les propriétaires et cultivateurs sont-ils réduits à désirer les fléaux, grêles et gelées ; on a vu en 1828 l'épouvante dans tous les pays vignobles, en juin, où ils craignaient une bonne récolte, et une *abondance dépressive*.

Ne suffirait-il pas de ces monstruosités politiques, pour prouver que le système actuel du commerce est un *monde à rebours*, comme tout le mécanisme civilisé ? Mais tant qu'on ne vou-

dra pas analyser les caractères, comment parviendra-t-on à se diriger dans ce labyrinthe ? Nous avons à profusion des faiseurs de systèmes commerciaux dont le talent est d'encenser tous les vices de l'hydre mercantile : on sera fort étonné, quand on verra la franche analyse du système commercial mensonger, d'avoir été si longtemps dupes d'un désordre que l'instinct nous dénonce en secret, car le commerce est haï de toutes les autres classes.

Il suffirait de l'extrême fausseté où il est parvenu pour dessiller les yeux ; la fourberie, l'altération de toutes les matières est à tel point, qu'on doit désirer le monopole général comme *préservatif* contre le commerce. Une régie serait bien moins fausse, elle donnerait au moins des denrées naturelles à qui y mettrait le prix, tandis qu'il est impossible aujourd'hui d'obtenir du commerce rien de naturel : on ne trouverait pas dans Paris un pain de sucre qui ne fût mélangé de betterave, pas une tasse de lait pur, pas un verre d'eau-de-vie pure, chez tous les crêmiers et cafetiers de Paris. Le désordre, la vexation sont au comble, et le commerce ne pouvait pas tarder longtemps à subir une punition éclatante, qu'auraient amenée la pénurie fiscale et la vindicte publique. Bientôt l'anarchie de fourberie aurait été remplacée par le *monopole préservatif* ; c'est un pis-aller auquel tendait secrètement Bonaparte, et auquel on eût été forcé d'en venir, à défaut d'invention du vrai correctif. Du reste, tous les peuples, fatigués des extorsions commerciales, auraient

applaudi avec transport au châtiment des sangsues qu'on appelle marchands.

(*Le nouveau monde*, p. 394-396).

Crimes du Commerce

Je n'entreprendrai pas une définition des 32 crimes du Commerce. Je préluderai à l'analyse de 3 seulement, pour faire entrevoir que l'analyse du mécanisme commercial est une branche d'étude absolument neuve et omise dans tous ses détails par les économistes.

1° *L'estimation arbitraire*. — Lorsqu'une denrée est mise en vente par le producteur ou détenteur quelconque, on n'a nulle garantie sur la juste estimation de valeur qu'il lui attribue. Tout cultivateur vous dira en vendant le blé et le vin de son cru qu'ils sont de bonne qualité ; et cependant il existe du mauvais blé et du mauvais vin, qui périciliteront, feront mauvais emploi et ne rempliront pas les vues du consommateur qui les achète. Si la vérité existait dans les relations commerciales, tout objet mis en vente serait soumis à une appréciation antérieure qui indiquerait très en détail ses qualités bonnes ou mauvaises, et qui éclairerait pleinement l'acheteur sur le genre de service qu'il en peut espérer, et sur la classe, le degré de qualité et la valeur que tient cette denrée parmi celles de même espèce. Tous ces renseignements, si importants à obtenir, sont laissés à la discrétion d'un vendeur, qui ne manque jamais d'exagérer les mérites et atténuer ou farder les vices de sa denrée. Il s'abuse

lui-même sur la valeur de ce qu'il possède, comme un père sur les qualités de ses enfants. De là naît l'incommode coutume de marchander, c'est-à-dire d'hésiter, contester, déprécier, et enfin débuter dans un marché par une multitude de démarches parasites qui naissent de la défiance, et qui seraient épargnées par la garantie de vérité dans l'indication des degrés, emplois et valeurs. Ainsi le premier problème à résoudre pour introduire la vérité dans le Commerce est celui d'une estimation intermédiaire et d'équité garantie. Ce n'est pas un problème facile à résoudre, et l'opération qui y pourvoit n'est pas celle qu'on peut exécuter la première, quoique le problème soit le premier en ordre. Observons seulement que ni le vendeur ni l'acheteur ne doivent évaluer la denrée dont ils traitent : ils sont tous deux juges dans leur propre cause et suspects de partialité ou tout au moins d'illusion. La méthode civilisée, qui remet l'évaluation aux débats du vendeur et de l'acheteur, fait intervenir précisément ces deux éléments de fausseté et ne peut produire que la fausseté.

2° *Le salaire décroissant*, la coutume de réduire autant que possible le salaire de l'ouvrier et de fonder sur son extrême misère le succès des manufactures, qui prospèrent en raison de l'appauvrissement de l'ouvrier. Quoi de plus pauvre que les artisans des fameuses manufactures, tant en Europe que dans l'Inde et en Chine ! Singulier effet du mécanisme civilisé : pour que l'industrie prospère, il faut que l'ou-

vrier qui l'exerce arrive à une extrême misère.

Le salaire décroissant naît de l'évaluation arbitraire qui établit la coutume de marchander, fixer sans intermédiaires le prix du travail comme celui du produit, d'où il résulte que chaque manufacturier tend à fixer au plus bas le salaire de l'ouvrier qu'il dirige. Dans les sociétés heureuses, le mécanisme, tout opposé au nôtre, tend à élever le prix du travail et diminuer les fatigues de l'ouvrier, et comme cet effet a lieu sur tous les points, la concurrence entre deux fabriques a pour premier résultat d'améliorer le sort de leurs artisans en raison de l'activité de leurs rivalités, effet très incompréhensible dans l'ordre actuel.

Un résultat bizarre du salaire décroissant est que tous ceux qui font des inventions économiques sont des ennemis de l'humanité !

3° *La monnaie individuelle*, ou les lettres de change à ordre. C'est sans doute une des plus belles inventions des modernes, ainsi que la tenue des comptes en ordre composé ou parties doubles ; mais le Commerce, toujours habile à vicier tout, a tiré des lettres de change à ordre la coutume la plus monstrueuse, la monnaie individuelle. Conformément au principe de licence absolue : *laissez faire les marchands*, tout intrigant jouit du droit d'inonder le public de ses lettres de change et de les payer à l'échéance par une banqueroute ou consolidation, qui ne donne aux porteurs que le tiers de la valeur qu'ils ont fournie.

Dès la 6e période (Garantisme) où l'on exige

des garanties réciproques sur la fidélité en toutes relations sociales, nul ne peut émettre des lettres de change à ordre si elles ne sont hypothéquées et enregistrées. Alors elles deviennent une monnaie préférable au numéraire sous trois rapports: de l'égarement, du vol et du poids. La lettre de change hypothéquée et enregistrée n'a aucun de ces inconvénients. Elle n'est d'aucun poids; elle ne peut pas être volée à cause de l'endossement et de l'identité à constater; elle ne risque rien de l'incendie ni de l'égarement, puisqu'elle est enregistrée et transcriptible. Mais dans l'ordre actuel, où tout intrigant peut émettre des lettres de change sans garantie, cette belle invention devient un abus monstrueux au suprême degré.

(*Publication des manuscrits*, t. 3, p. 37-44).

Spoliation du Corps Social par le Parasitisme commercial

Dans un siècle où l'on a poussé l'économie jusqu'aux détails les plus minutieux, comme de remplacer le café par du jus de chicorée, le sucre par du jus de rave, et autres épargnes qui ne servent qu'à favoriser la supercherie des marchands, qu'à impatienter les voyageurs qui ne peuvent se procurer de bonnes choses à aucun prix ; dans un siècle si lésineux, dis-je, comment ne s'est-on pas aperçu que la principale économie doit être l'*économie des bras*, des agents superflus qu'on pourrait épargner, et que nous prodiguons à des fonctions impro ductives, comme celles du Commerce ?

J'ai observé que nos usages emploient fréquemment cent personnes à un travail qui en exigerait à peine deux ou trois si l'Association existait, et que, dès la 7e Période[1], il suffirait de vingt hommes pour approvisionner *le marché* d'une ville où se rendent aujourd'hui mille paysans. Nous sommes, en fait de mécanisme industriel, aussi neufs que des peuples qui ignoreraient l'usage des moulins, et qui emploieraient cinquante ouvriers à triturer le grain que broie aujourd'hui une seule meule. La superfluité d'agents est partout effrayante et s'élève communément au quadruple du nécessaire dans tous les emplois commerciaux.

Depuis que la Philosophie prêche l'amour du trafic, on voit pulluler les marchands jusque dans les villages. Les chefs de famille renoncent à la culture pour s'adonner au brocantage ambulant ; n'eussent-ils à vendre qu'un veau, ils iront perdre des journées à muser dans les marchés, halles et cabarets. C'est surtout dans les pays vignobles qu'on voit régner cet abus ; partout la *Libre Concurrence* élève à l'infini le nombre des marchands et agents commerciaux. Dans les grandes cités, comme Paris, on compte jusqu'à trois mille épiciers, quand il en faudrait à peine trois cents pour suffire au service habituel. La profusion d'agents est la même dans les bourgades ; telle petite ville, qui reçoit aujourd'hui dans le cours d'une année cent voyageurs de commerce et cent colporteurs, n'en voyait peut-être pas dix en 1788, où l'on ne

1. Cf. p. 197.

manquait pourtant ni de subsistances, ni de vêtements à des prix très modérés, quoique les marchands ne s'élevassent pas au tiers du nombre actuel.

Cette multiplicité des rivaux les jette à l'envi dans les mesures les plus folles et les plus ruineuses pour le Corps Social ; car tout agent superflu, comme étaient les moines, est un spoliateur de la Société, dans laquelle il consomme sans rien produire. N'est-il pas reconnu que les moines d'Espagne, dont on élève le nombre à cinq cent mille, produiraient la subsistance de deux millions de personnes s'ils retournaient à la culture ? Il en est de même des commerçants superflus, dont le nombre est incalculable ; et quand vous connaîtrez la méthode commerciale de 6e Période, la *Concurrence Sociétaire*[1], vous serez convaincus que le Commerce pourrait s'exercer avec le quart des agents qu'il emploie aujourd'hui, et qu'il y a dans la seule France un million d'habitants enlevés à la culture et aux fabriques par l'affluence d'agents que crée la Libre Concurrence. C'est donc pour la seule France une perte annuelle de la subsistance de quatre millions d'habitants, par suite d'une erreur des Économistes.

(*Théorie des quatre mouvements*, p. 373-375).

Spoliation du Corps Social par l'Accaparement

L'Accaparement est le plus odieux des crimes commerciaux, en ce qu'il attaque toujours la partie souffrante de l'industrie. S'il survient

1. Cf. p. 185-189, 197.

une pénurie de subsistances ou denrées quelconques, les accapareurs sont aux aguets pour aggraver le mal, s'emparer des approvisionnements existants, arrher ceux qui sont attendus, les distraire de la circulation, en doubler, tripler le prix par des menées qui exagèrent la rareté et répandent des craintes qu'on reconnaît trop tard pour illusoires. Ils font dans le corps industriel l'effet d'une bande de bourreaux qui irait sur le champ de bataille déchirer et agrandir les plaies des blessés. Ils ont pourtant trouvé des prôneurs parmi cette classe de savants qu'on appelle *économistes*, et rien n'est plus respecté aujourd'hui que l'accaparement et l'agiotage qu'on appelle en style du jour *la spéculation et la banque*, parce qu'il est indécent de nommer les choses par leur nom.

Un résultat fort bizarre de l'Ordre civilisé, c'est que, si l'on réprime directement des classes évidemment malfaisantes, comme celles des accapareurs, le mal devient plus grand, les denrées deviennent plus rares, et l'on s'en est assez convaincu sous le règne de la Terreur. C'est ce qui a fait conclure aux philosophes qu'il faut *laisser faire les marchands*. Plaisant remède contre un mal que de l'entretenir parce qu'on ne connaît aucun antidote ! Il fallait en chercher, et jusqu'à ce qu'on en eût découvert, on devait condamner leurs tripotages au lieu de les vanter ; on devait provoquer la recherche d'un procédé capable de les réprimer (la Concurrence sociétaire).

(*Théorie des quatre mouvements*, p. 354-356).

La féodalité commerciale

J'ajouterai une preuve de l'ignorance générale sur le mécanisme Civilisé ; je la tire des calamités imprévues qui nous frappent à chaque génération. La plus récente a été celle des clubs ou jacobinières affiliées, dont on n'avait aucune idée en 1789, malgré les savantes analyses qu'on avait faites de la Civilisation. Il est d'autres calamités qui naîtraient successivement, et que les philosophes ne savent aucunement prévoir : telle est *la Féodalité commerciale,* qui n'aurait pas été moins odieuse que le règne des clubs. Elle aurait été le résultat de l'influence que l'esprit commercial prend de jour en jour sur le système social ; son empiètement aurait produit une innovation bien terrible, et que les Civilisés sont loin de prévoir. Qu'on ne s'épouvante pas de ce pronostic ; loin d'exciter la terreur, il ne doit exciter que la joie, puisque l'on va acquérir par la Théorie du Mouvement social des moyens de prévoir et conjurer tous les orages politiques.

(*Théorie des quatre mouvements*, p. 91-92).

Les extrêmes se touchent, et plus l'anarchie commerciale a pris d'accroissement, plus nous tendons au privilège universel, qui est l'excès opposé. C'est le sort de la Civilisation d'être toujours ballottée entre les partis extrêmes, sans se fixer au sage milieu.

Plusieurs circonstances tendaient à faire corporer les négociants, à les organiser en compagnies fédérales, en monopoleurs affiliés, qui,

d'accord avec les grands propriétaires, auraient réduit tous les petits en vassalité commerciale, et seraient devenus, par des intrigues combinées, maîtres de toute production. Le petit propriétaire aurait été forcé *indirectement* à disposer de ses récoltes selon la convenance des monopoleurs ; il serait devenu commis exploitant pour la coalition mercantile ; enfin l'on aurait vu renaître la Féodalité en ordre inverse et fondée sur des ligues mercantiles, au lieu de ligues nobiliaires.

Tout conspirait à préparer ce dénouement: l'esprit d'Agiotage s'est emparé des grands; l'ancienne Noblesse, ruinée et dépossédée, cherche des distractions dans les intrigues du négoce ; les descendants des anciens chevaliers excellent à la connaissance du Barême et aux tripotages de la Bourse, comme leurs aïeux excellaient dans les tournois. L'opinion est prosternée devant ces hommes qu'on appelle *gens d'affaires*, qui dans les capitales partagent l'autorité avec les Ministres, et inventent chaque jour des moyens de s'approprier en fermage quelque branche d'industrie. Sous leur influence, le Gouvernement, sans le vouloir, tend à s'emparer du commerce qu'on envahit pièce à pièce, et qu'on brûle d'envahir en entier par un fermage universel ; car toutes les belles promesses de garantir la liberté du commerce ressemblent assez aux serments de nos fameux républicains, qui, en jurant haine mortelle à la Royauté, n'aspiraient à autre chose qu'à monter sur le trône.

Nous marchions donc à grands pas vers la *Féodalité commerciale* et la 4e *phase de Civilisation*. Les savants, habitués à révérer tout ce qui vient au nom du commerce et pour le bien du commerce, auraient vu sans inquiétude naître ce nouvel ordre, et auraient consacré leur plume banale à en faire l'apologie. Le début aurait été tout de roses, comme fut celui des clubs, et le résultat aurait été l'*inquisition industrielle*, l'asservissement de tous les citoyens aux intrigues du monopole affilié.

(*Théorie des quatre mouvements*, p. 395-397).

C. Le régime moral

§ 1. *La condition de la femme*

Je ne prétends pas faire la critique de l'éducation civilisée, ni insinuer qu'on doive inspirer aux femmes un esprit de liberté. Certes, il faut que chaque période sociale façonne la jeunesse à révérer les ridicules dominants ; et s'il faut dans l'Ordre barbare abrutir les femmes, leur persuader qu'elles n'ont point d'âme pour les disposer à se laisser vendre au marché et enfermer dans un sérail, il faut de même dans l'Ordre civilisé hébéter les femmes dès leur enfance pour les rendre convenables aux dogmes philosophiques, à la servitude du mariage, et à l'avilissement de tomber sous la puissance d'un époux dont le caractère sera peut-être l'opposé du leur. Or, comme je blâmerais un Barbare qui

élèverait ses filles pour les usages de la Civilisation où elles ne vivront jamais, je blâmerais de même un Civilisé qui élèverait ses filles dans un esprit de liberté et de raison propre aux 6e et 7e Périodes[1], où nous ne sommes pas parvenus.

Si j'accuse l'éducation actuelle et l'esprit servile qu'elle inspire aux femmes, je parle comparativement à d'autres sociétés où il deviendra inutile de dénaturer leur caractère à force de préjugés. Je leur indique le rôle distingué où elles pourront atteindre d'après l'exemple de celles qui ont surmonté l'influence de l'éducation et résisté au système oppressif que nécessite le lien conjugal. En signalant ces femmes qui ont su prendre leur essor, depuis les viragos, comme Marie-Thérèse, jusqu'à celles de nuances radoucies, comme les Ninon et les Sévigné, je suis fondé à dire que la femme, en état de liberté, surpassera l'homme dans toutes fonctions d'esprit ou de corps qui ne sont pas l'attribut de la force physique.

Déjà l'homme semble le pressentir, il s'indigne et s'alarme lorsque les femmes démentent le préjugé qui les accuse d'infériorité. La jalousie masculine a surtout éclaté contre les femmes auteurs ; la philosophie les a écartées des honneurs académiques et renvoyées ignominieusement au ménage.

Cet affront n'était-il pas dû aux femmes savantes ? L'esclave qui veut singer son maître ne mérite de lui qu'un regard de dédain.

1. Cf. p. 197.

Qu'avaient-elles à faire de la banale gloire de composer un livre, d'ajouter quelques volumes à des millions de volumes inutiles ? Les femmes avaient à produire, non pas des écrivains, mais des libérateurs, des Spartacus politiques, des génies qui concertassent les moyens de tirer leur sexe d'avilissement.

C'est sur les femmes que pèse la Civilisation ; c'était aux femmes à l'attaquer. Quelle est aujourd'hui leur existence ? Elles ne vivent que de privations, même dans l'industrie, où l'homme a tout envahi jusqu'aux minutieuses occupations de la couture et de la plume, tandis qu'on voit des femmes s'escrimer aux pénibles travaux de la campagne. N'est-il pas scandaleux de voir des athlètes de trente ans accroupis devant un bureau, et voiturant avec des bras velus une tasse de café, comme s'il manquait de femmes et d'enfants pour vaquer aux vétilleuses fonctions des bureaux et du ménage ?

(*Théorie des quatre mouvements*, p. 220-221).

Connivence des Philosophes et des Français pour avilir le Sexe féminin

Aucune nation n'a plus diffamé, sur la scène, les femmes qui ont le goût de l'étude. Est-ce connaître la nature ? Les femmes ne seraient-elles pas destinées à être, dans la littérature et les arts, ce qu'elles ont été sur les trônes, où on a toujours vu, depuis Sémiramis jusqu'à Catherine, *sept grandes reines pour une médiocre*, tandis qu'on voit constamment *sept rois médiocres pour un grand roi*?

Il en sera de même dans la littérature et les arts : le sexe féminin y envahira les palmes, quand l'éducation harmonienne l'aura rendu à sa nature, étouffée par un système social qui absorbe les femmes dans les fonctions compliquées de nos ménages morcelés.

Je ne conteste pas que, dans l'état actuel, il ne soit nécessaire d'amortir chez les femmes le penchant à la gloire, l'inclination aux grandes choses, la convoitise des dignités. Une femme civilisée n'étant destinée qu'à soigner le pot-au-feu et ressarcir les culottes d'un époux, il est bien forcé que l'éducation lui rapetisse l'esprit et la dispose au subalterne emploi d'écumer le pot et ressarcir les vieilles culottes. Ainsi pour disposer l'esclave à l'abrutissement, on lui interdit les études qui lui feraient apprécier son abjecte condition ; en outre, on lui défend les vertus selon Aristote, qui ne voit pas qu'aucune vertu puisse convenir à un esclave. Il est une foule de vertus que la philosophie ne juge pas convenable au sexe.

Un mari opposera les besoins de son ménage, la nécessité de fixer l'épouse aux soins domestiques, tandis que l'époux vaque aux affaires extérieures.

De tels arguments ne sont pas applicables à l'état sociétaire, où le ménage simplifié par la combinaison générale des travaux, n'emploie guère qu'un 8e des femmes qu'il absorbe aujourd'hui. On pourra donc cesser d'avilir ce sexe par une éducation servile ; on pourra inspirer aux jeunes filles le désir d'une gloire qui

'a voie de fortune et d'illustration à la fois, ' elles participeront aux magnifiques récom-ıses que l'Harmonie décerne aux sciences et ҡ arts ; et les pères mêmes, qui connaissent prix de l'argent, exciteront leur fille à courir .te carrière de bénéfices à millions, qu'on ne uverait pas dans l'art *d'écumer le pot et res-·cir les vieilles culottes.*

Le sexe masculin envahit parmi nous tous les vaux des femmes, et leur enlève jusqu'à la ıture. Cette monstruosité cessera quand le ·re essor d'Attraction aura ramené chaque xe à ses emplois naturels. On verra tomber plat tous ces préjugés sur l'incapacité des nmes, et dans les écoles minimes d'Harmo-ɜ on verra les filles en plus grande affluence e les garçons.

S'il était vrai, d'après l'autorité de Mahomet J.-J. Rousseau, que la femme ne fût destinée 'aux plaisirs de l'homme ou au service du t-au-feu, la loi de constraste émulatif, base du stème d'équilibre passionnel, serait donc ;connue en relations domestiques et en édu-tion ? Sur quoi s'établirait la rivalité, si les rçons ne se voyaient pas, à égalité d'âge, sur-ssés par les filles dans diverses carrières, aux-arts et autres ? On n'obtiendrait pas du xe masculin la politesse, la déférence pour les nmes. Il sera nécessaire qu'elle règne déjà ez une moitié de l'enfance, afin de lui donner change sur les motifs de cette courtoisie 'elle verra générale chez les adolescents.

Sans ce constraste de mérite entre les filles

et garçons en bas-âge, il n'existerait pas de contre-poids à la rudesse naturelle du sexe mâle, au penchant des petits garçons à mépriser l'autre sexe. Les filles seraient pleinement découragées, et les garçons sans émulation, si l'on ne ménageait pas à chaque sexe en bas-âge des carrières d'illustration spéciale et des titres au respect de l'autre.

Cette concurrence est la véritable destination du sexe féminin.

Loin de soupçonner que les femmes fussent réservées à briller dès le jeune âge dans l'industrie, les arts, les sciences et les vertus sociales, on ne sait que les disposer à subir le joug marital d'un inconnu qui les marchandera. J'admets que l'ordre civilisé ait besoin de cette abjecte politique; il n'est pas moins certain que les philosophes et les Français s'y prêtent d'intention, et y coopèrent plus malicieusement que d'autres par les sophismes qu'ils prodiguent pour détourner les femmes du chemin de la gloire, les en exclure de vive force.

Dans l'enfance on en fait des esclaves moraux; dans l'adolescence on les pousse à l'intrigue, au sot orgueil, en ne cessant de leur vanter le pouvoir passager de leurs charmes : on les excite à l'astuce, au talent d'asservir l'homme; on vante leur frivolité, en disant avec Diderot que, pour leur écrire, il faut « *tremper sa plume dans l'arc-en-ciel, et saupoudrer avec la poussière des ailes du papillon* ».

Quel est le fruit de ces fadeurs d'arc-en-ciel et de papillon ?

Les deux sexes en sont dupes ; car si on ne découvre pas la destinée sociale des femmes, on manque par contre-coup celle des hommes. Si l'issue de civilisation est fermée à l'un des sexes, elle l'est également à l'autre.

En rendant justice au sexe faible, je ne songe nullement à quêter son suffrage. On ne gagne rien à prôner un esclave : il ne considère que ceux qui le maîtrisent ; et tel est le caractère des femmes civilisées, indifférentes sur leur asservissement, n'estimant que l'art de tromper le sexe qui les opprime, et les confine aux travaux du ménage.

Les Turcs enseignent aux femmes qu'elles n'ont *point d'âme* et ne sont pas dignes d'entrer en paradis. Les Français leur persuadent qu'elles n'ont *point de génie*, et ne sont pas faites pour prétendre aux fonctions éminentes, aux palmes scientifiques.

C'est la même doctrine, sauf la différence des formes, grossières en Orient, polies en Occident, et s'affublant chez nous de galanterie pour masquer l'égoïsme du sexe fort, son monopole de génie et de pouvoir, pour le bien duquel il faut rapetisser les femmes, leur persuader que la nature veut les reléguer aux fonctions subalternes du ménage, fonctions auxquelles suffira l'enfance dans l'état sociétaire.

Les Sévigné et les Staël n'étaient pas des *écumeuses de pot*, non plus que les Élisabeth et les Catherine. Voilà les femmes en qui on peut entrevoir la destination du sexe faible, et

la concurrence du génie qu'il exercera avec plein succès, dès qu'il sera rendu à sa nature, qui est, non pas de *servir*, mais de *rivaliser* l'homme ; non pas de ressarcir les vieilles culottes des philosophes, mais de confondre en Harmonie sociétaire leur fatras de 400.000 bouquins, prêchant le morcellement industriel et l'avilissement des femmes.

Pour prix de ce ramas de fadaises politiques, le sexe qu'ils ne jugent bon qu'à *écumer le pot* jugera, dans l'Harmonie, qu'on doit *leur verser, comme à Dom Japhet, le pot sur la tête,* pour avoir manqué 3.000 ans l'étude de l'homme, dégradé et perverti la femme, entravé et faussé l'enfant, et finalement bouleversé le monde social par des visions de liberté qui n'aboutissent qu'à opprimer le sexe féminin tout entier, et l'immense majorité du masculin.

(*Théorie de l'unité universelle,* t. 4, p. 186-190).

Avilissement des Femmes en Civilisation

Peut-on voir une ombre de justice dans le sort qui leur est dévolu ! La jeune fille n'est-elle pas une marchandise exposée en vente à qui veut en négocier l'acquisition et la propriété exclusive ? Le consentement qu'elle donne au lien conjugal n'est-il pas dérisoire et forcé par la tyrannie des préjugés qui l'obsèdent dès son enfance ? On veut lui persuader qu'elle porte des chaînes tissues de fleurs ; mais peut-elle se faire illusion sur son avilissement, même dans les régions boursouflées de philosophie, telles que l'Angleterre, où les

hommes jouissent du droit de conduire leur femme au marché, la corde au cou, et la livrer comme une bête de somme à qui veut en payer le prix ? Sur ce point, notre esprit public est-il plus avancé que dans ces siècles grossiers où certain concile de Mâcon, vrai concile de Vandales, mit en délibération si les femmes avaient une âme ? et l'affirmative ne passa qu'à une majorité de trois voix ! La législation anglaise, tant vantée par les moralistes, accorde aux hommes divers droits non moins déshonorants pour le sexe ; tel est le droit qu'a l'époux de se faire adjuger un dédommagement pécuniaire aux dépens de l'amant reconnu de son épouse. Les formes sont moins grossières en France, mais l'esclavage est au fait toujours le même. L'on y voit, comme partout, de jeunes filles languir, tomber malades et mourir, faute d'une union que la nature commande impérieusement, et que le préjugé leur défend, sous peine de flétrissure, avant qu'elles aient été légalement vendues. Ces événements, quoique rares, sont encore assez fréquents pour attester l'esclavage du sexe faible, le mépris des volontés de la nature, et l'absence de toute justice à l'égard des femmes.

Parmi les indices qui promettaient d'heureux résultats de l'extension des privilèges féminins, il faut citer l'expérience de tous les pays. On a vu que les nations les meilleures furent toujours celles qui accordèrent aux femmes le plus de liberté ; on l'a vu chez les Barbares et Sauvages comme chez les Civilisés. Les Japonais,

qui sont les plus industrieux, les plus braves et les plus honorables d'entre les Barbares, sont aussi les moins jaloux et les plus indulgents pour les femmes.

(*Théorie des quatre mouvements*, p. 192-193).

En thèse générale : *Les progrès sociaux et changements de Période s'opèrent en raison du progrès des femmes vers la liberté, et les décadences d'Ordre social s'opèrent en raison du décroissement de la liberté des femmes.*

D'autres événements influent sur ces vicissitudes politiques ; mais il n'est aucune cause qui produise aussi rapidement le progrès ou le déclin social que le changement du sort des femmes. J'ai déjà dit que la seule adoption des sérails fermés nous rendrait en peu de temps Barbares, et la seule ouverture des sérails ferait passer les Barbares à la Civilisation. En résumé, *l'extension des privilèges des femmes est le principe général de tous progrès sociaux.*

(*Théorie des quatre mouvements*, p. 195-196).

Le sort de la Virginité civilisée

Quel encouragement trouve une fille décente à conserver sa virginité au-delà de 20 ans ? *Si elle est pauvre*, chacun la badine sur ce qu'elle consume sa belle jeunesse à attendre un acheteur, et qu'avec sa candeur elle n'enjôlera point les épouseurs, tous bons arithméticiens, sachant que les vertus ne sont pas des provisions pour le ménage. Elle ne pourra donc séduire qu'un sexagénaire, qui, en com-

pensation de son grand âge, excusera le défaut de dot. Brillant espoir pour une fille jeune et sage ! elle ne trouvera pas même un homme de moyen âge ; sa beauté deviendra un sujet d'alarme pour tout prétendant exigeant sur la fidélité. Ainsi, aux yeux des partis de 40 à 50 ans, la beauté et la vertu ne compenseront point le crime d'être *sans dot.*

Jouit-elle d'une honnête fortune ? elle sera pendant longtemps l'objet d'un sordide négoce entre les courtiers et entremetteurs de mariages, puis enfin livrée à quelque homme pétri de vices, qui aura le poids de l'or en sa faveur.

Si elle chôme dix ans sans époux, elle est en butte au persiflage public. Dès qu'elle atteint 25 ans, on commence à gloser sur sa virginité comme denrée suspecte, et, pour prix d'une jeunesse passée dans les privations, elle recueille, à mesure qu'elle avance en âge, une moisson de quolibets dont toute vieille fille est criblée ; injustice bien digne de la civilisation ! elle avilit le sacrifice qu'elle a exigé : ingrate comme les républicains, elle paie le dévouement des jeunes filles par des outrages et des vexations. Faut-il s'étonner, après cela, qu'on ne trouve chez toute demoiselle, tant soit peu libre, que le masque de chasteté, que le simulacre d'une obéissance dont toute vierge serait punie dans sa vieillesse par l'opinion même qui exige le sacrifice de sa belle jeunesse au préjugé ?

(*Théorie de l'unité universelle*, t. 4, p. 241-243).

Eh ! quand on garantirait à la fille décente un mariage pour prix de sa chasteté, sera-ce une récompense réelle ? Il y a plus de mauvais maris que de bons, et l'on risque fort de rencontrer un mari brutal, quinteux, joueur, débauché ; c'est volontiers le sort d'une honnête fille, qui a rarement assez de finesse pour discerner les hypocrisies de ses prétendants, leur délicatesse fardée, dont une femme un peu manégée ne sera point la dupe.

Il n'est donc pour une fille chaste et sans fortune d'autre perspective que de gagner avec peine et à force de travail une chétive nourriture, s'ensevelir dans ses belles années, se priver des délassements qui lui sont offerts, se consumer en austérités de toute espèce pour l'honneur du préjugé. Si l'on considère cette fâcheuse condition des véritables vierges, il faut avouer que la jeune fille pauvre et vivant avec peine de son travail, ne pouvant pas suffire à nourrir une mère infirme, est bien excusable quand elle écoute celui qui fait briller l'or à ses yeux.

(*Théorie de l'unité universelle*, t. 4, p. 244).

§ 2. *L'amour et le mariage*

Le mariage semble inventé pour récompenser les pervers ; plus un homme est astucieux et séducteur, plus il lui est facile d'arriver par le mariage à l'opulence et à l'estime publique. Il en est de même des femmes. Mettez en jeu les ressorts les plus infâmes pour obtenir un

riche parti : dès que vous êtes parvenu à épouser, vous devenez un petit saint, un tendre époux, un modèle de vertu. Acquérir tout à coup une immense fortune pour la peine d'exploiter une jeune demoiselle, c'est un résultat si plaisant que l'opinion pardonne à tout luron qui sait faire ce coup de partie. Il est déclaré de toutes voix bon mari, bon fils, bon père, bon frère, bon gendre, bon parent, bon ami, bon voisin, bon citoyen, bon républicain. Tel est aujourd'hui le style des apologistes ; ils ne sauraient louer un quidam sans le déclarer bon des pieds à la tête, en gros et en détail. L'opinion en agit de même à l'égard d'un chevalier d'industrie qui parvient à épouser une somme d'argent. Un riche mariage est comparable au baptême par la promptitude avec laquelle il efface toute souillure antérieure. Les père et mère n'ont donc rien de mieux à faire en Civilisation que de stimuler leurs enfants à tenter, pour obtenir un riche parti, toutes les voies, bonnes ou mauvaises, puisque le mariage, vrai baptême civil, efface tout péché aux yeux de l'opinion. Elle n'a pas la même indulgence pour les autres parvenus ; elle leur rappelle longtemps les turpitudes qui les ont conduits à la fortune.

Mais pour un qui arrive au bonheur par un riche mariage, combien d'autres ne trouvent dans ce lien que le tourment de leur vie ! Ceux-là peuvent reconnaître que l'asservissement des femmes n'est nullement à l'avantage des hommes. Quelle duperie au sexe masculin de

s'être astreint à porter une chaîne qui est pour lui un objet d'effroi, et combien l'homme est puni, par les ennuis d'un tel lien, d'avoir réduit la femme en servitude!

(*Théorie des quatre mouvements*, p. 164-165).

Ce vice [1] est très fréquent dans les amours civilisés, surtout dans ceux de mariage, dont la plupart, au bout de quelques mois et peut-être dès le second jour, ne sont souvent que brutalité pure, accouplement d'occasion, provoqué par la chaîne domestique, sans aucune illusion ni d'esprit, ni de cœur: effet très ordinaire chez la masse du peuple, où les époux affadis, bourrus, et se querellant pendant le jour, se réconcilient forcément au chevet, parce qu'ils n'ont pas de quoi acheter deux lits, et que le contact, le brut aiguillon des sens triomphe un instant de la satiété conjugale. Si c'est là de l'amour, c'est du plus matériel et du plus trivial.

Tel est pourtant le piège sur lequel spécule la philosophie, pour transformer la plus gracieuse des passions en source de duperies politiques, exciter la pullulation de la populace, et stimuler de pauvres gens au travail par l'aspect de leur progéniture en haillons. Quel noble rôle donné à l'amour, en échange de la liberté qu'on lui ravit! On fait de lui, chez les civilisés, un fournisseur de viande à canon, et chez les Barbares, un persécuteur de la moitié faible du genre humain : voilà, sous les noms

1. La lubricité.

de sérail et mariage, les honorables fonctions qu'assignent à l'amour nos prétendus amants de la liberté !

(*Théorie de l'unité universelle,* t. 4, p. 462).

Si c'est un affront que d'être second possesseur en mariage, pourquoi les hommes sont-ils si friands d'épouser une veuve riche et se charger de l'éducation des enfants d'autrui, enfants qui peuvent parvenir de différents pères si la veuve a été galante ? On passe sur toutes ces considérations, tandis qu'on se croirait compromis d'épouser une fille qui n'a été que galante, sans avoir eu d'enfants. D'après cela, nos idées sur l'honneur et la vertu des femmes ne sont que des préjugés qui varient au gré de la législation. Il suffirait d'une loi pour rallier l'opinion à la nature, et mettre au rang des plaisirs décents ces galanteries qu'il est ridicule de déclarer vice chez les femmes quand on les déclare gentillesse chez les hommes. Dès lors les hommes ne peuvent atteindre à la gentillesse qu'autant que les femmes veulent bien se livrer au vice ; plaisante contradiction, qui, au reste, n'est pas plus plaisante que nos coutumes et nos opinions civilisées !

[Note]. — L'adultère est déclaré crime, et pourtant un homme jouit dans la bonne société d'une considération proportionnée au nombre de ses adultères connus et affichés. On admire, on prône un Richelieu, un Alcibiade, qui ont suborné une infinité de femmes mariées ; mais quel cas fait-on d'un homme qui, voulant obéir

aux lois et à la religion, conserve sa virginité pour l'apporter en cadeau de noces à sa femme? Un tel homme est persiflé par tout le monde. En fait d'adultère, comme de duel, la loi est neutralisée par l'opinion qui n'est favorable qu'aux supercheries amoureuses et même au dévergondage. En effet, on note d'infamie une pauvre fille qui se laisse faire un enfant sans la permission de la municipalité; on la déclare coupable, lors même qu'elle a été fidèle à son amant. Mais comparez la conduite de cette jeune fille avec celle des honnêtes femmes! Or, qu'est-ce qu'une honnête femme en France? C'est une dame qui a communément trois hommes à la fois, savoir: le mari, l'amant en pied, et quelque ancien titulaire qui revient de temps à autre user de ses droits, à titre d'ami de la maison, le tout sans compter les passades. En menant ce train de vie, elle obtient de plein droit un brevet d'honnête femme. Soit dit sans blâmer les dames qui se divertissent: elles n'auront jamais tant d'amants que leurs maris ont de maîtresses avant et après le mariage.

L'opinion, si ridicule par ses injustices, l'est encore plus par ses contradictions: témoin les filles enceintes; on leur fait un crime de la grossesse et un crime de l'avortement volontaire; cependant, si elles tiennent à l'honneur, elles doivent aviser aux moyens de conserver l'honneur en effaçant les traces de leur faiblesse. Ce ne sont donc point les filles qui sont blâmables de se faire avorter dans le commencement de la grossesse, où le fœtus n'est pas

vivant, c'est l'opinion qui est ridicule de déclarer l'honneur perdu pour l'action très innocente de faire un enfant. Les coutumes, en Suède, sont sur ce point bien plus sensées que dans le reste de l'Europe ; elles ne déshonorent point une fille enceinte, et de plus, elles défendent aux maîtres de renvoyer, pour cause de grossesse, une fille domestique à qui l'on n'aurait pas d'autre délit à reprocher. Coutume très sage dans un pays qui a besoin de population.

(*Théorie des quatre mouvements*, p. 209-210).

§ 3. *L'éducation*

Des terreurs religieuses inspirées à l'enfance

L'éducation civilisée est remplie de préceptes saugrenus pour lesquels on devrait donner des étrivières aux pédants et non aux enfants. Je m'en rapporte à tout homme sensé : quelle impertinence d'aller, dans un catéchisme, entretenir les enfants d'adultère, de fornication, de sodomie ? Les plus curieux des enfants ne manquent pas de prendre des informations sur ces mystiques énigmes, et malheureusement ils rencontrent des gens qui ont la sottise de leur en donnner de trop exactes.

En outre, on menace les enfants de brûler éternellement, s'ils déguisent quelque péché. On leur fait croire que le plus juste pèche sept fois par jour ; on les désoriente à forte de terreurs. J'étais, à l'âge de sept ans, bien terrifié par la crainte de ces chaudières bouillantes. On me promenait de sermon en sermon, de neu-

vaine en neuvaine ; tant enfin qu'épouvanté par les menaces des prédicateurs et les rêves de chaudières bouillantes qui m'assiégeaient toutes les nuits, je résolus de me confesser d'une foule de péchés auxquels je ne comprenais rien et que je craignais d'avoir commis sans le savoir. Je pensai qu'il valait bien mieux en confesser quelques-uns de trop que d'en omettre aucun. Là-dessus, je classai en litanie tous ces péchés incompréhensibles pour moi, comme la fornication, et je m'en allai les débiter à l'abbé Cornier, vicaire de l'église des Annonciades. Je récitai d'abord les menus péchés de compte courant, comme d'avoir manqué à ma prière ; ensuite j'abordai la liste énigmatique pour moi, et m'accusai d'avoir fait de la luxure (j'avais sept ans). — « Vous ne savez ce que vous dites, me répond le vicaire. » Je m'arrête un peu interdit. — « Allons, achevez, voyons. » Je continue et je m'accuse d'avoir fait de la simonie. « Ah ! de la simonie ! Allez, vous dites des bêtises. » Moi, fort embarrassé, je tâche de jeter la faute sur autrui, et je réponds : « On m'a dit chez nous de me confesser de ça. » Nouvelle semonce du pieux vicaire. — « Vous êtes un petit menteur, on ne vous a pas dit ça ! » Je terminai là ma savante confession, et le vicaire, ce me semble, eut grand tort de se fâcher ; il n'y avait que de quoi rire. Un enfant de sept ans qui s'accuse de simonie ! S'il m'eût laissé aller jusqu'au bout, je lui aurais débité toutes sortes de crimes : fornication, adultère, sodomie et tout ce que j'avais trouvé

d'incompréhensible dans le catéchisme. J'étais résolu à m'accuser de tout plutôt que d'omettre quelque péché qui pût me faire plonger dans la géhenne.

Observons les conséquences de l'éducation civilisée, qui veut traiter l'enfant en [être][1] composé, l'entretenir de péchés qu'il ne peut ni ne doit connaître. Tel est le fruit des lectures de la Bible, qui ne nous parle que de fornications, d'adultères du roi David avec Bethsabée. Là-dessus l'enfant s'informe et trouve des imprudents, des goguenards qui lui donnent les renseignements. Il eût beaucoup mieux valu se borner à n'entretenir l'enfant que des péchés de sa compétence. Telle est la méthode de l'harmonie, qui, par cette raison, se restreint à l'éducation simple ou dégagée de l'analogie universelle, de cette analogie que nos métaphysiciens sans la connaître prétendent enseigner à tout le monde.

(*Publication des manuscrits*, t. 2, p. 78-80).

1. Il y a ici une lacune d'un mot dans le texte de Fourier.

II

LES PRINCIPES

1. DIEU ET L'ATTRACTION

Continuons sur cette erreur qui veut attribuer les facultés législatives à la faible raison humaine. Quels auraient été les motifs de Dieu pour renoncer à remplir cette fonction qu'il lui était si facile d'exercer, en nous donnant un code *étayé d'attraction* ? Quel motif aurait-il eu de nous le refuser ? Il y a sur cette lacune sextuple opinion.

1° *Ou il n'a pas su* nous donner un code social d'attraction, justice, vérité, unité : dans ce cas il est injuste en nous créant ce besoin sans avoir les moyens de nous satisfaire, comme les animaux pour qui il compose des codes sociaux attrayants et régulateurs du système industriel.

2° *Ou il n'a pas voulu* nous donner ce code, et dans ce cas il est persécuteur avec préméditation, nous créant à plaisir des besoins qu'il

nous est impossible de contenter, puisqu'aucun de nos codes ne peut extirper les sept fléaux lymbiques.

3° *Ou il su et n'a pas voulu* : dans ce cas il est l'émule du Diable, sachant faire le bien et préférant le règne du mal.

4° *Ou il a voulu et n'a pas su* : dans ce cas il est incapable de nous régir, connaissant et voulant le bien qu'il ne saura pas faire, et que nous pourrons encore moins opérer.

5° *Ou il n'a ni su ni voulu* : dans ce cas il est au-dessous du Diable, qui est scélérat, mais non pas bête.

6° *Ou il a su et voulu* : dans ce cas le code existe, et il a dû nous le révéler, car à quoi servirait ce code, s'il devait rester caché aux hommes à qui il est destiné ?

Lorsqu'une théorie découverte après 2.500 ans d'inadvertance nous transmet cette révélation, nous initie à la connaissance du code social divin et du mode de relations qu'il assigne à notre industrie, qu'avons-nous à faire, sinon de rougir de nos fausses lumières, et d'essayer sur une bourgade ce code, qui ne sera repoussé que des sophistes confus de voir dans cette découverte l'arrêt de mort de leurs sciences désastreuses ?

(*Théorie de l'unité universelle*, t. 2, p. 252-253).

Je vais donner un sommaire qui est l'abrégé de toutes les instructions préliminaires ; elles sont réunies en substance dans les quatre thèses suivantes :

1° *Nécessité d'un mécanisme industriel réglé par Dieu.* Dans ses créations il n'opère pas au hasard, ni sans aucun plan; tout y est géométriquement distribué. Il a donc dû, avant de créer les passions humaines, son plus important ouvrage, en déterminer et prévoir les effets, leur assigner un but et un mécanisme digne de sa sagesse.

Ce mécanisme est nécessairement allié à l'industrie, puisque Dieu nous a soumis les règnes.

2° *Propriété d'attraction inhérente au mécanisme divin.* S'il n'était pas *attrayant*, Dieu tomberait : 1° dans la *duplicité* de système, en fondant notre industrie sur la contrainte, tandis qu'il fonde sur l'attraction celle des animaux libres, castors, abeilles, guêpes, fourmis, etc.; 2° dans la *contradiction*, en ce qu'il nous mettrait à plaisir en rébellion avec lui-même, par le défaut d'appât dans les travaux qu'il exige de nous.

3° *Nécessité du calcul de l'attraction passionnée*, reconnue depuis Newton pour interprète et agent de Dieu en impulsions d'harmonie ; c'est donc elle qu'il faut consulter pour découvrir les vues de Dieu sur le mécanisme industriel.

4° *Concours de l'attraction industrielle avec la vérité ;* car on ne peut pas supposer que Dieu admette le mensonge pour ressort dominant ; or, quand la vérité s'alliera avec l'attraction industrielle, nos passions, appelées aujourd'hui nos ennemis, deviendront nos amis en nous

conduisant à la richesse par la pratique de la vérité.

(*Théorie de l'unité universelle*, t. 1. Supplément à l'avant-propos, p. 105-106).

2. LES PASSIONS

Si l'on compare l'immensité de nos désirs avec le peu de moyens que nous avons de les satisfaire, il semble que Dieu ait agi inconsidérément en nous donnant des passions si avides de jouissances, des passions qui semblent créées pour nous harceler en excitant mille convoitises dont nous ne pouvons pas satisfaire la dixième partie pendant la durée de l'Ordre civilisé.

C'est d'après ces considérations que les moralistes prétendent corriger l'œuvre de Dieu, modérer, réprimer les passions qu'ils ne savent pas contenter et qu'ils ne connaissent même pas, car sur douze passions qui composent les ressorts principaux de l'âme, ils n'en connaissent que neuf ; encore ont-ils des notions très imparfaites sur les quatre principales.

Ces neuf passions déjà connues sont *les cinq appétits des sens* qui exercent plus ou moins d'empire sur chaque individu, et *les quatre appétits simples de l'âme*, savoir :

Le groupe d'Amitié,
Le groupe d'Amour,
Le groupe de Paternité ou Famille,
Le groupe d'Ambition ou Corporation.

Les moralistes veulent donner à ces neuf passions une marche contraire au vœu de la nature. Combien n'ont-ils pas déclamé pendant deux mille ans, pour modérer et changer les cinq appétits sensuels, pour nous persuader que le diamant est une vile pierre, l'or un vil métal, que le sucre et les aromates sont de viles productions dignes de mépris, que les chaumières, que la simple et grossière nature sont préférables au palais des rois ? C'est ainsi que les moralistes voulaient éteindre les passions sensuelles, et ils n'épargnaient pas davantage les passions de l'âme. Combien ont-ils vociféré contre l'Ambition ? A les entendre, il ne faut désirer que des places médiocres et peu lucratives ; si un emploi donne un revenu de cent mille livres, il n'en faut accepter que dix mille pour complaire à la morale. Ils sont bien plus ridicules dans leurs opinions sur l'Amour ; ils veulent y faire régner la constance et la fidélité, si incompatibles avec le vœu de la nature et si fatigantes aux deux sexes que nul être ne s'y soumet quand il jouit d'une pleine liberté.

Tous ces caprices philosophiques, appelés *des devoirs*, n'ont aucun rapport avec la nature ; le devoir vient des hommes, l'Attraction vient de Dieu ; or, si l'on veut connaître les vues de Dieu, il faut étudier l'Attraction, la nature seule sans aucune acception du devoir, qui varie dans chaque siècle et dans chaque région, tandis que la nature des passions a été et restera invariable chez tous les peuples.

(*Théorie des quatre mouvements*, p. 105-107).

Il n'est rien de si mal connu que les passions. Pour les classer exactement, il faudrait employer l'échelle de tige et rameaux primaires, secondaires, tertiaires, etc. ; cette analyse donnerait :

En *tige*, une seule passion, l'*unitéisme*, tendance à l'unité ;

En rameaux primaires, 3 passions, tendance au *luxe*, aux *groupes*, aux *séries* ;

En rameaux secondaires, 12 passions, 5 *sensitives*, 4 *affectives*, 3 *distributives*.

Les 4 passions *affectives*, tendant à former les quatre groupes d'amitié, d'amour, d'ambition et de famille ou consanguinité, sont assez connues ; mais on n'en a fait ni analyses, ni parallèles, ni échelles.

Les 3 autres, nommées *distributives*, sont tout à fait méconnues, et n'ont que le titre de *vices*, quoique infiniment précieuses ; car elles ont, à elles trois, la propriété de former et diriger les séries de groupes, le ressort d'harmonie sociétaire. Comme ces séries ne se forment pas dans l'ordre civilisé, les 3 passions distributives n'y ont aucun emploi, y sont très nuisibles et n'y causent que le désordre. Définissons-les :

La *cabaliste* ou esprit de parti est une fougue spéculative ; c'est la passion de l'intrigue, très ardente chez les courtisans, les ambitieux, les commerçants, le monde galant, etc. L'esprit cabalistique mêle toujours les calculs à la passion : tout est calcul chez l'intrigant, le moindre geste, un clin d'œil ; il fait tout avec réflexion et

célérité. Cette ardeur est donc une fougue réfléchie.

La *composite* ou fougue aveugle est l'opposé de la précédente : c'est un enthousiasme qui exclut la raison ; c'est l'entraînement des sens et de l'âme, état d'ivresse, d'aveuglement moral, genre de bonheur qui naît de l'assemblage de deux plaisirs, un des sens, un de l'âme. Son domaine est spécialement l'amour ; elle s'exerce de même sur les autres passions, mais avec moins d'intensité.

L'*alternante* ou *papillonne* est le besoin de variété périodique, situations contrastées, changements de scène, incidents piquants, nouveautés propres à créer l'illusion, à stimuler à la fois les sens et l'âme. Ce besoin se fait sentir modérément d'heure en heure, et vivement de 2 en 2 heures. S'il n'est pas satisfait, l'homme tombe dans la tiédeur et l'ennui. C'est la passion qui, en mécanique sociale, tient le plus haut rang parmi les douze ; elle est agent de transition universelle. C'est sur le plein essor de cette passion que repose un genre de bonheur attribué aux sybarites parisiens, *l'art de vivre si bien et si vite*, la variété et l'enchaînement des plaisirs, *la rapidité du mouvement.*

Ces trois passions ne tendent qu'à un seul but, former les séries de groupes, les graduer, les contraster, les rivaliser, les engrener. J'expliquerai plus loin comment chacune des trois y intervient, et comment ces trois *vices prétendus* deviennent, lorsqu'on les applique à des séries, les voies de *triple produit*, *charme in-*

dustriel, *relations véridiques*, enfin voies d'*harmonie* sociale spontanée, et unité d'action.

(*Théorie de l'unité universelle*, t. 1, p. 143-146).

3. LES DROITS NATURELS

Il est certain que le Sauvage est plus avancé que nous en essor de liberté, car il s'élève à la *composée divergente*, ou jouissance des sept droits pour les hommes seulement. Il est donc bien au-dessus de nous, qui privons de cet avantage l'immense majorité dans l'un et l'autre sexe.

L'ordre civilisé qui nous dépouille tous ou presque tous de ces sept avantages nous devrait une indemnité équivalente; et d'abord un *minimum* ou nécessaire en aliments, vêtements et logements proportionné aux trois classes, la haute, la moyenne et la basse. Il faudrait par conséquent trois sortes de *minimum* pour les pauvres des trois classes; encore serait-ce ne rien faire pour la liberté individuelle; car un homme est nourri, vêtu, logé dans les dépôts de mendicité, où il est prisonnier et très malheureux. Il reste d'autres conditions à remplir pour arriver à la liberté ; et d'abord garantir à tout individu *l'exercice* ou *l'équivalent* des sept droits dont elle se compose, lui assurer l'essor actif des passions. Pour indemniser un civilisé de la perte des sept droits, nos publicistes lui garantissent quelques rêveries et

gasconnades, comme l'orgueil du beau nom d'homme libre, et le bonheur de vivre sous la charte. Ces niaiseries, qui ne méritent pas même le titre d'illusions, ne sauraient satisfaire un salarié qui voudrait avant tout manger à son appétit, vivre joyeux, insouciant, chasseur, pêcheur, cabaleur et voleur comme le Sauvage.

L'état sociétaire garantit au peuple ces sept droits en plénitude, ou en équivalent *consenti;* par exemple, il donne au peuple, pour l'indemniser du droit de vol, tant de bien-être que le plébéien ne veut plus risquer de se déshonorer en volant ce qu'il peut avoir, ou en perdant dans l'opinion plus qu'il ne gagnerait par un larcin, qu'on ne saurait tenir secret dans ce nouvel ordre où tous les enfants sont élevés à des sentiments d'honneur, et jouissent amplement de toutes les commodités de la vie: ils ne peuvent donc pas songer à voler ce qu'ils ont en abondance.

La Civilisation, en privant l'homme de ses sept droits naturels, ne lui donne jamais d'équivalents consentis. Demandez à un malheureux ouvrier sans travail et sans pain, pressé par le créancier et le garnisaire, s'il n'aimerait pas mieux jouir du droit de chasse et de pêche, avoir comme le Sauvage des arbres et des troupeaux? Il ne manquera pas d'opter pour le rôle du Sauvage. Que lui donne-t-on en équivalent? Le bonheur de vivre sous la charte. L'indigent ne peut pas se contenter de lire la charte en place de dîner; c'est insulter à sa misère que de lui offrir pareille compensation. Il s'estime-

rait heureux de jouir, comme le Sauvage, des sept droits et de la liberté; il ne la trouve donc pas dans l'ordre civilisé.

En thèse générale: *dans les sociétés industrieuses, la liberté est illusoire ou désastreuse, quand on l'y introduit en emploi simple.*

(*Théorie de l'unité universelle*, t. 2, p. 169-170).

Le droit au travail

L'Écriture nous dit que Dieu condamna le premier homme et sa postérité à travailler à la sueur de leur front, mais il nous ne condamna pas à être privés du travail d'où dépend notre subsistance. Nous pouvons donc, en fait de droits de l'homme, inviter la Philosophie et la Civilisation à ne pas nous frustrer de la ressource que Dieu nous a laissée comme pis-aller et châtiment, et à nous garantir au moins le droit au genre de travail auquel nous avons été élevés.

Le travail est un droit cumulatif, résultant des quatre droits cardinaux, *chasse, pêche, cueillette et pâture*. Le travail est donc droit hyper-cardinal, comprenant les quatre branches de travaux auxquels nous avons droit naturel.

Nous n'aurons l'équivalent des quatre droits cardinaux que dans un ordre social où le pauvre pourra dire à ses compatriotes, à sa phalange natale: « Je suis né sur cette terre; je réclame l'admission à tous les travaux qui s'y exercent, la garantie de jouir du fruit de mon labeur; je réclame l'avance des instruments nécessaires à exercer ce travail et de la subsis-

tance en compensation du droit de vol que m'a donné la simple nature. » Tout Harmonien, quelque ruiné qu'il puisse être, aura toujours le droit d'aller tenir ce langage à son pays natal, et sa demande y trouvera plein accueil.

Ce ne sera qu'à ce prix que l'humanité jouira vraiment de ses droits ; mais dans l'état actuel, n'est-ce pas insulter le pauvre que de lui assurer des droits à la souveraineté, quand il ne demande que le droit de travailler pour les plaisirs des oisifs ?

Nous avons donc passé des siècles à ergoter sur les droits de l'homme, sans songer à reconnaître le plus essentiel, celui du travail, sans lequel les autres ne sont rien. Quelle honte pour des peuples qui se croient habiles en politique sociale ! Ne doit-on pas insister sur une erreur si ignominieuse, pour disposer l'esprit humain à étudier le mécanisme sociétaire qui va rendre à l'homme tous ses droits naturels, dont la Civilisation ne peut ni garantir, ni même admettre le principal, le droit au travail ?

(*Théorie de l'unité universelle*, t. 2, p. 178-180).

III

LE SYSTÈME

1. LE RÉGIME SOCIAL

A. L'association

Il faut discuter d'abord lequel est vœu et nature de l'homme, ou de l'Association, ou du morcellement industriel. Sur cette question, l'expérience nous démontre : 1° que l'homme redouble d'émulation et passe même subitement de l'apathie à l'activité, lorsqu'il devient associé : on en voit chaque jour la preuve dans le commerce ; 2° que ses goûts séditieux se changent en amour de l'ordre s'il devient propriétaire ; effet facile à observer chez un agitateur : une fois installé dans un hôtel et pourvu d'un million, il ne veut plus d'insurrection, plus de droits imprescriptibles. Il en est de même du salarié devenu fermier ou chef d'atelier ; il désire le bon ordre.

Il suit de ces indices que, pour amener tous les hommes, toute la masse du peuple à l'ému-

lation industrielle et à l'amour de l'ordre, il faut inventer un régime où chacun, même le plébéien le plus pauvre, soit *associé* et *propriétaire*. Voilà ce que nous dit la nature industrielle, si nous voulons *l'observer et non pas l'imaginer*.

(*Théorie de l'unité universelle*, t. 1, p. 199).

B. La copropriété sociétaire

Dans l'industrie combinée, le pauvre, ne possédât-il qu'un écu, un demi-écu, peut prendre part à l'une des actions populaires, divisées en parcelles fort petites. Il porte ses moindres épargnes à la régence, et va s'inscrire pour un dix-millième d'action. Il devient propriétaire, en infiniment petit, du canton entier, pouvant dire *nos palais*, *nos magasins*, *nos trésors*, et participant à l'ensemble des bénéfices.

(*Théorie de l'unité universelle*, t. 1, p. 199).

Chaque Phalange rembourse, dès qu'on l'exige, les actions au prix du dernier inventaire, avec agio pour la portion d'année qui se trouve écoulée : ainsi un homme, possédât-il cent millions, peut réaliser d'un instant à l'autre sa fortune, sans lésion d'une obole, ni droit de mutation, ni frais de vente. Il reçoit en outre la portion d'intérêt ou dividende courant de l'année, comme il la recevrait sur un effet à ordre dont on négocie l'intérêt jour par jour.

Si une Phalange manquait de fonds pour rembourser subitement un propriétaire de nombreuses actions, le congrès de sa province paie-

rait pour elle et garderait les actions, qui font une valeur bien plus réelle qu'aujourd'hui les domaines et le numéraire ; car le numéraire en civilisation peut être volé, et ne produit rien par lui-même si on ne le place pas. Une action territoriale, en Harmonie, produit beaucoup sans placement ni risque ; elle ne peut se perdre ni par vol, ni par égarement, ni par incendie, la propriété étant constatée sur triple registre placé dans deux corps de logis de la Phalange et dans un des congrès voisins. Les transmissions n'étant valables que par adhésion du titulaire enregistrée, il ne court aucun risque de larcin, égarement, incendie, pas même de tremblement de terre ; car un tremblement n'engloutirait jamais les registres placés en divers lieux, ni la transcription qui est au congrès provincial.

Le capital est donc complètement mobile dans ce nouvel ordre, quoique placé à gros intérêt sur propriétés territoriales qu'aucune chance de révolution ou fraude ne peut compromettre, et qu'on peut réaliser à l'instant sans frais. De là vient que les rôles de *propriétaire* et *capitaliste* deviennent synonymes en Harmonie.

Cette mobilité du capital est le point sur lequel échouent en plein les économistes civilisés. Pour se conserver aujourd'hui un capital mobile, on court des risques si nombreux, que les Anglais placent en dépôt chez un banquier, sans aucun intérêt, et pourtant avec péril de banqueroute, pour le seul avantage de rem-

boursement exigible à volonté. On peut encore, sur les places de commerce et de banque, se conserver un capital mobile, en prenant jour par jour des informations sur la solvabilité des débiteurs ; mais pour peu que les informations se ralentissent, on est bientôt compromis dans les faillites, où se trouvent pincés les plus cauteleux.

Une Phalange ne peut, dans aucun cas, faire banqueroute, emporter son territoire, son palais, ses ateliers, ses troupeaux. La contrée est assureur solidaire contre les ravages des éléments, qui seront bien réduits après cinq ou six ans d'Harmonie, d'où naîtra une active restauration climatérique. Les incendies seront de même réduits à très peu de chose, par suite des excellentes dispositions de ce nouvel ordre domestique.

Un pupille ne risque jamais de perdre son capital ni d'être lésé sur la gestion et les revenus ; la régie est la même pour lui que pour tous les actionnaires ; s'il a reçu en héritage des actions sur diverses Phalanges, elles sont inscrites sur les registres de ces Phalanges, elles y portent le même intérêt pour lui que pour d'autres, et ne peuvent lui être enlevées sous aucun prétexte, jusqu'à sa majorité où il en disposera.

Une Phalange peut perdre sur une branche d'exploitation, comme une nouvelle fabrique ; mais avant de procéder à l'ouvrage, elle notifie à chaque actionnaire toute entreprise hasardeuse, manufacture, fouille de mine ou autre

tentative qui sort du cercle des opérations habituelles et connues. L'actionnaire est libre de réaliser ses actions, ou de s'isoler de l'entreprise qui n'obtient pas sa confiance. Il peut donc, tout en conservant ses actions, se borner aux chances ordinaires ; dans ce cas, il gagnerait dividende plein, lors même que la Phalange gagnerait moins par insuccès d'une nouveauté.

Mais une Phalange en masse, dirigée par son Aréopage d'experts, ses Patriarches, ses Cantons vicinaux, et autres gens exercés, n'est pas sujette à l'imprudence comme un particulier ; et pour peu qu'une tentative industrielle soit aventureuse, comme la fouille d'une mine, on a soin d'en diviser le risque entre un grand nombre de Phalanges, consulter longtemps, faire assurer, etc. Quant aux risques de fourberie, il n'en peut exister aucun en Harmonie.

(*Traité de l'unité universelle*, t. 3, p. 451-453).

C. L'inégalité

Le concert d'extrêmes inégalités

C'est une propriété à mentionner en réponse aux chimères philosophiques. Il suffirait d'une ombre d'égalité, d'un rapprochement des fortunes, pour anéantir l'effet de la bienveillance. Si aucun des sociétaires ne possédait une grande fortune, aucun ne voudrait abandonner son excédent aux enfants et aspirants pauvres. Chacun, pressé par le besoin de gain, se trouverait lésé d'être classé au 3e ou 4e lot. Il y aurait de toutes

parts conflit de cupidité, qui étoufferait les germes de générosité.

Mais si le groupe contient des sociétaires à grande fortune, ils seront assez satisfaits de la portion considérable qui leur échoira en dividende actionnaire ou lot des capitaux ; ils deviendront généreux et libéraux sur le lot à percevoir en dividende industriel.

Un riche harmonien se trouve assez payé d'un travail *attrayant*, quand il est entouré de sectaires dévoués et fidèles appuis de sa passion. Il regrette que la bienséance l'oblige à accepter un minimum de lot en industrie.

Il est donc bien important qu'une Phalange soit composée de gens très inégaux en fortune comme en autres facultés. La Phalange où les inégalités seront le mieux graduées atteindra le mieux à la perfection d'Harmonie, en répartion et autres relations.

Il suit de là que le rapprochement de fortunes tant prôné par les sophistes est la disposition la plus contraire à la nature de l'homme. L'inégalité extrême, la richesse colossale chez les uns et nulle chez les autres, est un des puissants ressorts d'Harmonie, sauf la garantie du minimum, base de toute concorde en régime sociétaire.

(Théorie de l'unité universelle, t. 4, p. 510-511).

D. Les groupes sociaux

Les accords de caractères et autres naissent de double source, *des identités et des contrastes*.

L'état sociétaire emploiera toujours ces deux ressorts concurremment et en alternat.

Les groupes réguliers ou harmoniques, ceux qui ont la dominante conforme à la tonique, doivent remplir les trois conditions suivantes :

1re Association spontanée sans lien obligé et sans autre engagement que celui des bienséances ;

2e Passion ardente et aveugle pour une fonction d'industrie ou de plaisir commune à tous les sectaires ;

3e Dévouement sans bornes aux intérêts du groupe ; disposition à des sacrifices pour le soutien de la passion commune.

Ce dévouement doit régner même dans le groupe de famille ; seul des quatre, il a le vice d'immutabilité en lien matériel. Il faudra, en Harmonie, que ce lien forcé par le sang soit ramené par affection à la *spontanéité* ; qu'il soit passionné chez les consanguins comme chez les adoptifs.

(*Théorie de l'unité universelle*, t. 3, p. 350-351).

2. Le régime économique

A. La production

§ 1. *L'organisation du travail*

Le régime sociétaire

C'est l'art d'associer des masses de 100, 200, 300

familles de fortune inégale, exerçant combinément les deux genres d'industrie agricole-manufacturière, et représentant tout capital, terres, numéraire ou autre, en actions négociables rétribuées d'un dividende proportionnel.

Le lien sociétaire ne peut s'établir que par emploi du procédé nommé *séries contrastées*, associant *passions et industrie*, *intérêts collectifs et individuels*, et créant l'*Attraction industrielle,* amorce au travail productif, métamorphose des travaux en plaisirs.

Notre système agricole d'exploitation morcelée, subdivisée par familles, inspire au villageois un esprit de rébellion à toute mesure tendant au bien. Aussi voit-on *le mal faire dix pas en avant, tandis que le bien en fait à peine un* Le déchaussement des montagnes, le tarissement des sources, la dégradation des forêts et des climatures, tous ces fléaux vont croissant : le perfectionnement ne règne que dans les écrits académiques.

L'impéritie du cultivateur est telle que le paysan des environs de Paris ne sait ni cultiver, ni recueillir la pomme de terre, objet de tant de traités. Sur quatre paniers de ce légume achetés dans les marchés de Paris, il en est trois d'immangeables, par amertume, aigreur, qualité visqueuse, même à l'instant de la récolte.

Chacun sent le besoin d'un régime qui rende le villageois docile aux leçons des agronomes, et qui établisse l'unité d'action. L'on parlait, il y a deux ans, de *fermes expérimentales* : c'eût été encore un avortement politique. Il faut

opérer sur les passions et l'industrie à la fois, trouver un moyen de faire coïncider, en tous détails et à chaque instant, l'intérêt personnel du villageois avec l'intérêt collectif. Cet effet est réservé au mécanisme sociétaire distribué en *Séries contrastées.*

(Théorie de l'unité universelle, t. 1, p. *vii-viij*).

Les séries et les groupes

Donnons d'abord une page aux notions élémentaires sur le ressort d'Association, sur la *série de groupes* ou *série passionnelle.* C'est une ligue de divers groupes dont chacun exerce quelque *espèce* dans une passion de *genre.* Vingt groupes cultivant vingt sortes de roses forment une série de *rosistes* quant au genre, et de *blanc rosistes*, *jaune rosistes, mousse rosistes*, etc., quant aux espèces. Tel est l'unique levier qu'on emploie en Association. Faut-il donc des esprits transcendants pour comprendre cette distribution établie par Dieu dans toute la nature, où on ne voit que groupes et séries de groupes, méthode observée par tous les naturalistes dans leurs traités ?

Une série opérant isolément n'aurait aucune propriété en accords de passions : elle ne s'élèverait qu'aux accords de mécanique matérielle, division du travail, perfection des détails, etc., comme on le voit dans nos grands ateliers où l'on distingue les fonctions en y appliquant divers groupes spéciaux : c'est voie de *succès matériel.*

Pour atteindre au *succès passionnel* ou mécanique des passions, il faut mettre en jeu une masse de séries, au moins 50 à 60, et au plus 500 ; puis abréger tellement leurs séances, que chaque sociétaire puisse figurer dans un grand nombre de séries, en fréquenter 50 et 100 s'il se peut, *engrener* de l'une à l'autre ; c'est la condition *sine qua non.*

Pour la remplir, il faut spéculer sur le nombre. Si tel travail coûte 50 heures à un jardinier. mettez-y 50 hommes ; ils n'auront d'ouvrage que pour une heure, et chacun d'eux pourra, dans le cours de 50 heures, vaquer à 50 fonctions au lieu d'une. Sur cet engrenage ou variété de fonctions repose tout le mécanisme des séries passionnelles et de leurs brillantes propriétés en accords de passions. Qu'y a-t-il d'effrayant dans cette doctrine ? C'est celle du plaisir.

(*Théorie de l'unité universelle*, t. 1, p. 142-143).

Les fonctions non compactes en échelle pourront s'élever à une cinquantaine de genres et une douzaine de séries dans la phalange d'essai ; elle ne voudra pas être dupe des ouvriers de la ville, ni les appeler chaque fois qu'il y aura un clou à poser ; ce serait s'encombrer mal à propos de civilisés. Pour s'en garantir, elle aura engagé des instructeurs en tous genres de travaux domestiques, fournissant quatre à cinq catégories, comme travail sur bois, sur cuir, sur métaux, sur étoffes, etc. On pourra composer, de ces divers genres, les séries suivantes :

A. En bois : charpentiers, menuisiers.

B. *Idem* : tonneliers, vanniers.

C. En cuir : cordonniers, gantiers, culottiers.

D. En mixte : selliers, bourreliers, layetiers.

E. En fer : serruriers, éperonniers, maréchaux.

F. En mixte : carrossiers, charrons, taillandiers.

G. En ornements : modistes, brodeuses, passementières.

H. En étoffes : tailleurs, tailleuses, ravaudeuses, repriseuses, corsetières.

J. En métaux : chaudronniers, poêliers, ferblantiers, lampistes, fondeurs, pompiers.

L. En mixte : couteliers, tabletiers, arquebusiers.

M. *Idem* : horlogers, joailliers, orfèvres.

N. En toile : lingères, tisseuses.

Il reste divers emplois qu'on pourrait difficilement classer en séries, vu le peu de lien qu'ils ont entre eux ; tels sont : 1. chapelier ; 2. tapissier ; 3. plumassier ; 4. pailliste ; 5. perruquier ; 6. dégraisseur ; 7. cartonnier ; 8. pelletier ; 9. imprimeur ; 10. parasolier ; 11. emballeur ; 12. vitrier ; 13. opticien.

(*Le nouveau monde*, p. 148-149).

Les conditions du travail

Ainsi la condition à remplir pour s'élever à l'industrie attrayante est d'abord de former des séries de groupes surbordonnées au jeu de ces trois passions :

Rivalisées par la *Cabaliste,* ou fougue réfléchie, qui engendre les discordes entre groupes contigus, pourvu que l'échelle des groupes soit compacte, formée de goûts et de fonctions très rapprochées en variétés ;

Exaltées par la *Composite*, ou fougue aveugle, qui naît du charme des sens et de l'âme, quand ces deux sortes de charmes sont réunis et soutenus ;

Engrenées par la *Papillonne,* qui est le soutien des deux autres, et maintient leur activité par les courtes séances, par les options de nouveau plaisir qu'elle présente périodiquement, avant qu'on n'arrive à la satiété ni même à la tiédeur.

J'insiste sur l'importance de la Papillonne, qui est la plus proscrite ; sur la nécessité des séances courtes et variées, principe qui condamne toute l'industrie civilisée. Observons les effets de cette méthode en matériel et en passionnel.

En *matériel,* elle produit l'équilibre sanitaire ; la santé est nécessairement lésée, si l'homme se livre douze heures à un travail uniforme, tissage, couture, écriture ou autre, qui n'exerce pas successivement toutes les parties du corps et de l'esprit. Dans ce cas, il y a lésion même par le travail actif de culture, comme par celui de bureau : l'un excède les membres et viscères, l'autre vicie les solides et fluides.

C'est pis si le travail actif ou inactif est continu pendant des mois, des années entières. Aussi voit-on dans certains pays un huitième de

la population ouvrière affligée de hernies, indépendamment des fièvres nées d'excès et de mauvaise nourriture. Diverses fabriques de produits chimiques, de verrerie et même d'étoffes sont un véritable assassinat des ouvriers, par le seul fait de continuité du travail. Il serait exempt de danger, si on n'y employait que de courtes séances de deux heures, tenues seulement deux ou trois fois par semaine.

C'est par cette brièveté de séances qu'une série, ne fût-elle que de trente personnes, peut introduire ses sectaires dans cent autres séries, former avec elle des liens d'amitié et d'intérêt. On verra que cet engrenage est indispensable pour arriver aux deux buts principaux qui sont : 1° la répartition équitable du triple dividende affecté au capital, au travail et au talent ; 2° l'accord parfait en intérêt par voie de la cupidité qui est aujourd'hui la plus féconde source de discordes.

C'est donc par emploi de la passion la plus proscrite des philosophes, de la Papillonne, que nous allons résoudre tous les problèmes sur lesquels ils ont échoué. Combien ils vont se désespérer de n'avoir jamais fait le calcul des courtes séances et des résulats qu'elles produiraient !

Il faut être, comme les moralistes, ennemi de la nature et de l'évidence, pour nier ce besoin de variété, qu'on voit dominer même en affaires matérielles. Toute jouissance longtemps prolongée devient abusive, émousse les organes, use le plaisir : un repas de quatre heures ne se

terminera pas, sans excès, un opéra de quatre heures finit par affadir le spectateur. L'âme est exigeante autant que le corps sur cette variété; aussi les cœurs sont-ils très sujets au variable chez la grande majorité des deux sexes.

(*Le nouveau monde*, p. 74-76).

Les services domestiques

Nous abordons ici le sujet le plus important en Harmonie domestique, l'accord passionné des serviteurs avec les maîtres, l'art d'exciter le dévouement respectif entre les deux classes. Est-il un art dont la civilisation soit plus éloignée? ou pour mieux dire, n'est-elle pas antipathique avec tout accord des inégaux, notamment celui des maîtres et des valets? On va voir comment cette branche d'unité domestique, si impraticable dans l'état actuel, s'établit en Association sans aucune sagesse politique, et par le seul essor des passions.

Rien n'est plus opposé à la concorde que l'état actuel des classes de domesticité et de salariés. En réduisant cette multitude pauvre à un état très voisin de l'esclavage, la civilisation impose par contre-coup des chaînes à ceux qui semblent commander aux autres. Aussi les grands n'osent-ils pas se divertir ouvertement dans les années où le peuple souffre de la misère. Le riche est sujet aux servitudes individuelles comme aux collectives. Tel homme opulent est souvent parmi nous l'esclave de ses valets; tandis que le valet même jouit dans

l'Harmonie d'une complète indépendance, quoique les riches y soient servis avec un empressement et un dévouement dont on ne peut pas trouver l'ombre en civilisation. Expliquons cet accord.

Aucun sociétaire dans l'Harmonie composée n'exerce la domesticité individuelle ; et pourtant le plus pauvre des hommes a constamment une cinquantaine de pages à ses ordres. Cet état de choses dont l'énoncé fait d'abord crier à l'impossible, comme tous ceux du mécanisme des Séries, va être facilement compris.

Dans une Phalange, le service domestique est géré, comme toute autre fonction, par des Séries qui affectent un groupe à chaque variété de travaux. Les dites Séries, dans les moments de service, portent le titre de *pages* et *pagesses*. Nous le donnons à ceux qui servent les Rois ; on le doit à plus forte raison à ceux qui servent une Phalange ; car elle est un Dieu agissant ; elle est l'esprit de Dieu, puisqu'elle se compose des douze passions harmonisées par Attraction passionnelle, Vérité pratique, Justesse mathématique et Unité d'action.

C'est donc servir Dieu que de servir la Phalange *collectivement* ; et c'est ainsi qu'en Harmonie le service domestique est envisagé. Si on ravalait comme aujourd'hui cette branche primordiale d'industrie, l'équilibre passionnel deviendrait impossible.

A cet ennoblissement idéal du service, on joint l'ennoblissement réel, par la suppression de dépendance individuelle qui avilirait un

homme en le subordonnant aux caprices d'un autre.

(Théorie de l'unité universelle, t. 3, p. 526-527).

La bourse

Chaque jour aux environs de midi, tous les groupes épars dans la campagne et les ateliers rentrent au palais pour assister à la Bourse et ensuite au dîner. Chacun est fort libre de dîner quand il lui plaît, même à sept heures du soir, comme à Paris ; mais celui qui distribuerait ses repas de cette manière manquerait ses assemblées et s'ennuierait beaucoup pour l'honneur de dîner tard. C'est pourquoi riches et pauvres commenceront assez régulièrement leur dîner de une heure à une heure et demie. La Bourse commence pour tous à midi ou midi et demi. L'intervalle de midi à une heure est employé aux négociations, et comme tout individu, riche ou pauvre, homme, femme et enfant, aime à opiner sur la fixation d'assemblée des groupes dont il est membre, chacun se rend autant qu'il lui est possible à la Bourse, qui est fort récréative par la multitude des intrigues.

Chaque jour on y négocie au moins 1.000 assemblées de groupes, environ 600 pour le lendemain, environ 300 pour les jours suivants, et 100 pour le service extérieur avec les Phalanges voisines.

Si l'on considère que, pour déterminer une seule des mille assemblées de groupes, il faut souvent consulter, solliciter et intriguer une

trentaine de personnes avant d'avoir une majorité absolue, on concevra aisément qu'il se fait chaque jour plus de négociations à la Bourse d'une Phalange qu'à la Bourse de Paris, bien que Paris contienne sept cent mille habitants, et qu'une Phalange n'en ait que mille à douze cents.

Si l'on négociait verbalement comme en Civilisation, l'on ne pourrait pas, dans le court espace d'une heure, fixer tant d'assemblées, concilier tant d'intérêts entre des personnes qui ont des projets différents par chaque heure du lendemain ou du surlendemain. Il faudra donc une méthode d'accélération qui dispense de convoquer et argumenter, comme le logarithme dispense d'opérer. Voici cette méthode dont l'exposé sera un peu long, mais il est indispensable de la faire connaître ; elle a pour but de conduire en masse toutes les négociations et sans aucune assemblée séparée. On va voir comment chaque individu peut assister à trente négociations à la fois.

Il y a dans chaque Phalange une classe d'officiers qui sont négociateurs titrés, et sont chargés par divers groupes et diverses sectes de diriger leurs affaires.

Les négociateurs et négociatrices sont en même temps ambassadeurs de Phalanges voisines. Chacune ayant des affaires à régler avec les Phalanges qui l'environnent à quelques lieues de distance doit y élire un ambassadeur et une ambassadrice.

Les négociateurs en titre sont pris parmi les

personnes des deux sexes les plus habiles à l'intrigue. C'est pour remplir ces fonctions que la nature a formé certains caractères passionnés pour s'entremêler partout, habiles à décider un mariage, un marché, une partie de plaisir, etc., se donnant des peines gratuites pour concilier les intérêts d'autrui, gens qui connaissent tout le monde, savent tous les secrets et toutes les anecdotes, qui sont oracles et factotons de toutes les coteries. De tels caractères seront précieux dans l'ordre combiné ; ils conviendront éminemment pour les fonctions de négociateurs, qui sont très lucratives et très considérées. — Ils ont une agence d'acolytes qui les informe des intrigues de toute espèce du dedans et du dehors.

La salle de la Bourse est entourée d'une vingtaine de bureaux, pour placer chaque négociateur et négociatrice. Chacun d'eux gère les affaires d'une cinquantaine de groupes et de quelques Phalanges voisines dont il a l'ambassade. Au centre de la salle est le bureau du directeur de la Bourse.

Au-devant de chaque bureau est une enceinte fermée de balustrades, derrière lesquelles se placent quelques officiers de chaque groupe ou secte qui négocie. De là, ces officiers confèrent avec le public, qui, en se promenant autour de la salle, passe le long des balustrades de chaque bureau ; parfois ils détachent des acolytes pour aller traiter avec les autres négociateurs.

Lorsqu'on veut entamer une négociation pour un groupe, une secte, une phalange, une administration, sa bannière ou son emblème est ap-

porté au-dessus du bureau des négociateurs, sur un échafaudage où l'on peut poser sept à huit de ces emblèmes, selon le nombre de négociations qu'il y a à conduire.

Un acolyte, placé dans une galerie, pose et change au-dessus de la bannière divers signaux pour expliquer au public la proposition qui est en traité et les variations qui surviennent dans les négociations. A cet effet, on créera un langage de signaux, comme on en a créé pour les évolutions maritimes, le télégraphe, les sourds-muets, etc.

Chaque individu, connaissant fort bien les emblèmes des groupes et sectes dont il est membre, aperçoit tout en entrant dans la salle quels sont les groupes de sa compétence qui négocient, et à quel point en est le débat. Chacun, en se promenant le long des balustrades, donne son avis aux officiers placés derrière. On peut en un tour de salle donner trente votes d'adhésion, ou refus de délai ou avancement, et c'est ainsi qu'un homme suit vingt négociations à la fois, tout en intriguant dans la salle et observant les mouvements des signaux sur les bannières.

(*Publication des manuscrits*, t. 1, p. 103-105).

§ 2. *L'organisation de la production*

En épargnant la complication de vente, l'abus d'envoyer trois cents personnes au marché au lieu d'une seule, faire trois cents négociations au lieu d'une seule, on épargne du même coup

la complication d'emploi. Si un canton vend 3.000 quintaux de blé à trois autres cantons, les soins de mouture et de manutention ne s'étendront pas à neuf cents ménages, mais seulement à trois. Ainsi après avoir épargné sur la vente les 99/100es du travail distributif, on renouvellera cette épargne sur l'emploi et la gestion du consommateur. Ce sera donc une économie deux fois répétée des 99/100es : et combien en opérera-t-on de semblables !

Observons, à ce sujet, que les économies sociétaires sont presque toujours de mode composé, comme celle-ci qui, à l'épargne des frais du vendeur, ajoute par contre-coup celle des frais du consommateur.

Passons des grains au liquide. Les trois cents ménages villageois ont trois cents caves et cuveries, soignées d'ordinaire avec autant d'ignorance que de maladresse. Le dommage est bien pire encore dans les caves que dans les greniers, la manutention du liquide étant beaucoup plus délicate et plus chanceuse que celle du solide.

Une Phalange, soit pour ses vins, soit pour ses huiles et laitages, n'aura guère qu'un seul atelier. La cave, en pays de vignoble, contiendra tout au plus une dizaine de cuves, au lieu de trois cents. Il suffit de dix pour classer les qualités de vendange, même en supposant la cueillette faite en deux et trois fois comme elle le sera lorsque l'Association, qui prévient tout risque de vol, permettra de cueillir à terme les trois degrés de fruit, vert, mûr et passé, qu'on

est obligé de confondre et vendanger à une seule époque dans l'état actuel. Dès que la cueillette serait répartie en trois actes, il n'existerait plus ni vert ni passé.

Quant aux futailles, il suffirait d'une trentaine de foudres, au lieu d'un millier de menus tonneaux qu'emploient les trois cents familles civilisées. Il y aurait donc, outre l'économie de 9/10es sur l'édifice, une économie de 19/20es sur la tonnellerie, objet très coûteux et doublement ruineux pour nos cultivateurs : souvent, avec de grands frais, ils ne savent pas maintenir la salubrité dans les vaisseaux de leurs caves, et exposent le liquide à la corruption, par mille fautes qu'éviterait la gestion sociétaire.

(*Théorie de l'unité universelle*, t. 3, p. 10-12).

Les trois cents greniers qu'emploient aujourd'hui trois cents familles de villageois (15 à 1.600 habitants) seraient remplacés par un grenier vaste et salubre, divisé en compartiments spéciaux pour chaque denrée et même pour chaque variété d'espèce. On pourrait s'y ménager tous les avantages de ventilation, de siccité, d'échauffement, d'exposition, etc., auxquels ne peut songer un villageois ; car souvent son hameau tout entier se trouve mal placé pour la conservation des denrées. Une Phalange, au contraire, choisit un local favorable, soit pour l'ensemble, soit pour les détails, caves, greniers, etc.

Les frais de ce vaste grenier, en construction, murs, charpentes, couverts, portes, pou-

lies, surveillance d'incendie, garantie d'insectes, etc., coûteraient à peine le 10me de ce que coûtent les 300 greniers de villageois, bornés à un seul étage, quand on pourrait en faire trois sous un même couvert. Le grenier sociétaire n'emploierait que dix portes et ferrements là où nos villages emploient trois cents portes ; ainsi de tout le reste.

C'est surtout dans les précautions contre l'incendie, l'épizootie et les dégâts que le bénéfice deviendrait colossal. Toute mesure de sûreté générale est impraticable parmi 300 familles civilisées, les unes trop pauvres, les autres maladroites ou malveillantes. Aussi voit-on, chaque année, l'imprudence d'un seul ménage incendier toute une bourgade, infecter contagieusement tous les bestiaux du pays.

(*Théorie de l'unité universelle*, t. 3, p. 8-9).

Tout canton se borne aux productions agricoles et manufacturières où il peut briller, et se procure les autres par voie de commerce. Une Phalange aime mieux spéculer sur les variétés que sur les espèces, mieux sur les espèces que sur les genres : si son terrain comporte la pomme d'api et non la reinette, elle ne s'obstinera pas à cultiver des reinettes médiocres, selon les principes des civilisés qui veulent, disent-ils, avoir de tout pour se passer de leurs voisins ; elle se mettra, au contraire, à la merci de ses voisins pour les pommes reinettes ; mais elle les rendra ses tributaires pour la pomme d'api dont

elle cultivera les variétés, les ténuités, les minimités.

On ne verrait pas en Harmonie un canton élever des animaux, cultiver des fruits, mesquins dans leur espèce ; la Phalange met en éclipse tout groupe qui ne produit que de médiocres qualités ; on ne le contraint pas à renoncer, car tout est libre en Harmonie ; mais il est exclu de la liste des travaux dont le canton s'honore ; il porte la bannière écartelée de noir, il est hors de ligne dans les conflits de la bourse, et obligé de céder le pas à tout autre négociation de rassemblement agricole, obligé de porter le panache à sommité noire. Ce n'est pas un déshonneur, mais un signe d'éclipse et de réprobation nécessaire à laver le canton du reproche de médiocrité. Un tel groupe n'attire que faiblement et se réduit toujours à un petit nombre de sectaires.

(*Théorie de l'unité universelle*, t. 3; p. 405-406).

Dans l'état sociétaire, chaque canton ne produira que des denrées exquises; mais chacun aura besoin de s'approvisionner chez vingt de ses voisins, contre l'usage des civilisés. Le commerce vicinal des harmoniens sera au moins centuple du nôtre, car sur chaque légume, rave ou chou, une phalange tirera dix approvisionnements de dix phalanges voisines, chez qui elle prendra dix chargements de choux renommés, en leur envoyant autant de chargements de la qualité de choux où elle excellera, et qu'elle livrera par échelle de saveurs graduées.

Cet énorme commerce ne s'établira que sur les bonnes qualités seulement; les médiocres ne trouveront pas d'acheteur, parce que leur emploi fausserait le mécanisme d'attraction industrielle, les trois règles de rivalité, exaltation, engrenage.

Un tel mécanisme sera le contraire de notre monde à rebours, de notre civilisation perfectible, où tout le mouvement industriel s'opère à contre-sens des trois règles ci-dessus. Aussi voit-on chez nous les denrées de mauvaise qualité vingt fois plus abondantes et plus faciles à placer que les bonnes, auxquelles personne ne veut mettre un juste prix, et qu'on ne sait pas même distinguer des mauvaises, la morale habituant les civilisés à manger le bon et le mauvais indifféremment. Cette brutalité de goûts est l'appui de toutes les fourberies mercantiles et agricoles, ainsi qu'on en jugera par le parallèle des deux mécanismes sociétaire et civilisé.

(*Le nouveau monde*, p. 91).

B. La répartition

§ 1. *Le capital, le travail et le talent*

Après avoir évalué, en monnaie courante, les terres, machines, matériaux, meubles et fournitures quelconques apportées par chaque sociétaire, on les représente, ainsi que les capitaux versés, par 1.728 actions transmissibles et hypothéquées sur les meubles et immeubles du

canton, sur le territoire, les édifices, troupeaux, ateliers, etc. La régence délivre à chacun des actions ou coupons d'action, en équivalent des objets qu'il a fournis. On peut être sociétaire sans être actionnaire ; on peut aussi être actionnaire extérieur sans être sociétaire exerçant. Dans le deuxième cas, on n'a pas de droit sur les deux portions de revenu affectées au travail et au talent.

Le bénéfice annuel, après inventaire, est divisé en trois portions inégales et rétribué :

5/12 au travail manouvrier ;

4/12 au capital actionnaire ;

3/12 aux connaissances théoriques et pratiques.

Chacun peut, selon ses facultés, participer aux trois classes de bénéfice cumulativement ou séparément.

Le minimum

Comme chargée de la comptabilité, la régence fait à chaque sociétaire pauvre l'avance de vêtement, nourriture et logement d'une année. On ne court aucun risque à cette avance, car on sait que les travaux que le pauvre exécutera *par attraction et partie de plaisir* excéderont en produit le montant des avances à lui faites, et qu'après inventaire, la Phalange en solde de compte sera débitrice de toute la classe pauvre à qui elle aura fait cette avance de minimum qui comprend :

La nourriture aux tables de 3e classe, à cinq repas par jour ;

Un vêtement décent, et les uniformes de travail et de parade, ainsi que tout l'attirail industriel de culture et manufacture ;

Le logement individuel d'une chambre avec cabinet, et l'accès aux salles publiques, aux fêtes de 3e classe et aux spectacles en 3es loges.

(*Traité de l'unité universelle*, t. 3, p. 444-445).

§ 2. *Le classement des séries*

Le classement des Séries est réglé selon les convenances générales, et non selon les produits. Posons plus régulièrement le principe : on estime leur priorité de rang en raison composée des bases suivantes :

1. En raison directe de concours aux liens d'unité, au jeu de la mécanique sociale ;
2. En raison mixte des obstacles répugnants ;
3. En raison inverse de la dose d'attraction que peut fournir chaque industrie.

1° *Titre direct; concours à l'unité.* Le but est de soutenir l'association dont on obtient tant de richesse et de bonheur; la Série la plus précieuse est donc celle qui, *productive* ou *improductive*, concourt le plus efficacement à serrer le lien sociétaire. Telle est la Série des Petites Hordes [1], sans laquelle tout le mécanisme de haute Harmonie serait dissout, et le ralliement d'amitié impossible. Elle est donc la première en titre direct ou concours à l'unité.

2° *Titre inverse ; dose d'attraction.* Plus un travail excite d'attraction, moins il a de prix

1. Chargée des « travaux répugnants ».

pécuniaire: dès lors l'opéra et les vergers devraient être deux séries de 3e classe ou agrément. La Série des vergers est renvoyée à ce rang, parce qu'elle n'est que de titre inverse, ne concourant pas plus à l'unité que tous les divers travaux agricoles. Mais la Série d'opéra concourt spécialement à l'unité, par sa propriété de former l'enfant à toutes les harmonies matérielles : cette Série est donc précieuse à double titre, en direct et inverse, et prend place aux premiers rangs dans la catégorie de nécessité.

3° *Titre mixte ; obstacles répugnants*, comme travail des mineurs, ou des infirmistes et pouponnistes. L'obstacle purement industriel est souvent un sujet d'amusement, les athlètes s'en font un jeu ; mais on ne peut pas se faire un jeu d'une répugnance qui fatigue les sens comme serait le curage d'un égout, la descente dans une mine : on peut la surmonter par point d'honneur, comme le font les Petites Hordes et les infirmistes ; elle n'est pas moins lésion sensuelle ; tandis que la fatigue simple et sans dégoût, comme celle d'un homme qui monte sur des poiriers et cerisiers, peut devenir amusette et plaisir réel. De là vient que l'ordre sociétaire n'estime pour mérite que les fatigues répugnantes.

Les obstacles purement industriels et sans fatigue sensuelle seraient une fausse base de classement, qui élèverait la Série des vergers au rang des travaux de nécessité. Elle ne doit point y figurer quant au dividende ou rétribution pécuniaire, étant trop bien pourvue de contre-poids agréables, et dépourvue de concours

spécial à l'unité. C'est en combinant bien les trois règles ci-dessus qu'on parvient à classer exactement et équitablement les rangs de chaque Série, en prétention au dividende pécuniaire.

(*Théorie de l'unité universelle*, t. 4, p. 524-525).

Chaque Série étant *associée* et non pas *fermière*, elle perçoit un dividende, non sur le produit de son propre travail, mais sur celui de toutes les Séries, et sa rétribution est en raison du rang qu'elle occupe dans le tableau divisé en trois classes, *nécessité*, *utilité* et *agrément*.

Par exemple, telle Série qui cultive les graminées ne perçoit ni demi, ni tiers, ni quart du produit des grains recueillis : ces grains entrent dans la masse du revenu à vendre ou à consommer ; et si la Série qui les a produits est reconnue de haute importance en industrie, elle est rétribuée d'un lot de 1er ordre dans sa classe.

La Série qui produit les grains est évidemment de 1re classe ou de nécessité. Mais dans la classe de nécessité on peut distinguer environ cinq ordres, et il est probable que celle de la culture des grains sera tout au plus de 3e ordre : je ne dis pas de 1er, car le travail de labour et de manutention du grain n'est nullement répugnant, et doit être classé après les répugnants, qui sont au 1er des cinq ordres de nécessité.

Le travail des Petites Hordes est le premier de tous. Vient ensuite celui de boucherie, où

elles interviennent pour la partie fétide ou triperie.

La fonction de boucher est très prisée dans l'Harmonie. On y a beaucoup d'affection pour les animaux, et l'on se tient très obligé envers ceux qui ont le courage de les tuer avec toutes les précautions imaginables pour leur éviter les souffrances et jusqu'à l'idée de la mort[1].

D'autres fonctions peu considérées parmi nous, comme celle des infirmistes ou curateurs de malades, jouissent en Harmonie de la plus haute considération.

(*Théorie de l'unité universelle*, t. 4, p. 519-521).

§ 3. *Le mécanisme de la répartition*

Enfin nous arrivons à l'objet principal, à

1. Dans notre civilisation perfectible, on s'évertue à raffiner les souffrances des animaux, en disant : pourquoi sont-ils bœufs, pourquoi sont-ils poulets, pourquoi sont-ils poissons ? Le boucher les entraîne à coups de fouet et morsures de chiens dans les abattoirs fumants de sang, et dont l'odeur les effarouche, leur fait souffrir une mort anticipée. Tout cuisinier éclatera de rire si on l'invite à tuer ou étourdir les poissons avant de les écailler et les ouvrir.

La Série des bouchers harmoniens raffine sur les précautions qui peuvent éviter aux animaux l'idée de la mort. On a soin de laver par un canal et parfumer l'abattoir ; on les y attache en masse, afin que le groupe d'abatteurs les frappe simultanément ; on prend enfin toutes les précautions qui peuvent leur éviter la souffrance réelle ou idéale. Le détail de ces soins serait ridicule aux yeux des Français, qui se délectent partout à torturer les animaux, quadrupèdes, oiseaux, poissons et jusqu'aux papillons. L'affection des harmoniens pour les bêtes donne un grand relief aux fonctions d'un boucher intelligent à les ménager, et cette fonction est classée au 1er rang en nécessité.

l'effrayant problème d'établir une justice éclatante, une pleine harmonie dans le partage des bénéfices et une rétribution satisfaisante pour chacun, selon ses trois facultés industrielles, *travail, capital* et *talent.* Ce prodige tient à élever la cupidité du mode simple au mode composé.

Voici le triomphe de la cupidité tant diffamée par les moralistes ; Dieu ne nous aurait pas donné cette passion, s'il n'en eût pas prévu un emploi utile en équilibre général. Déjà j'ai prouvé que la gourmandise, également proscrite par les philosophes, devient voie de sagesse et d'accords industriels dans les Séries passionnées. On va voir que la cupidité y produit le même effet, qu'elle y devient voie de justice distributive, et qu'en créant nos passions *Dieu fit bien tout ce qu'il fit.*

L'homme civilisé ne trouvant son bénéfice que dans la rapine et la rapacité, il doit s'abandonner à ces vices tant qu'on ne sait lui créer d'autres stimulants de justice que l'honneur d'être philosophe, d'obéir à Sénèque et Diogène : ce ne sont pas là des contre-poids à la cupidité. Il est connu que le monde n'estime que la fortune acquise *per fas et nefas* ; qu'on n'a que raillerie et duperie à recueillir en pratiquant l'équité ; dès lors le civilisé s'en garde comme d'un piège. Il faut donc, pour l'y rallier, un régime où l'individu trouve son bénéfice personnel dans la justice distributive ; il ne la pratiquera qu'à cette condition. Les harmoniens seront justes en répartition, parce que l'équité

leur vaudra bénéfice, bonheur et plaisir; puis elle procurera mêmes avantages à la masse, qui aujourd'hui est froissée en tous sens par les prétentions individuelles: notre cupidité est donc *simple, égoïste*, étrangère aux intérêts de nos voisins; elle deviendra *composée* quand elle servira leur intérêt et le nôtre à la fois. Examinons :

Si chacun des harmoniens était, comme les civilisés, adonné à une seule profession, s'il n'était que maçon, que charpentier, que jardinier, chacun arriverait à la séance de répartition avec le projet de faire prévaloir son métier, faire adjuger le lot principal aux maçons s'il est maçon, aux charpentiers s'il est charpentier, etc. Ainsi opinerait tout civilisé; mais en harmonie, où chacun, homme, femme ou enfant, est associé d'une quarantaine de Séries, exerçant sur l'industrie, les arts, les sciences, personne n'a intérêt à faire prévaloir immodérément l'une d'entre elles; chacun, pour son bénéfice personnel, est obligé de spéculer en sens inverse des civilisés, voter sur tous les points pour l'équité. Décrivons d'abord ce mécanisme en action, j'en expliquerai ensuite la théorie.

Je distingue en générales et spéciales les impulsions qui entraînent tout harmonien à l'équité.

1° *Impulsions générales* appliquées aux 3 facultés, capital, travail et talent. Alcippe est un des riches actionnaires; telle somme, dont il tirait en civilisation 3 à 4 0/0 (revenu des do-

maines), lui rendra dans la phalange 12 à 15 0/0, selon les aperçus d'inventaire, si l'on parvient à s'accorder en répartition. Il lui importe donc d'opiner pour la justice distributive, et de repousser toute mesure qui léserait une des trois facultés. Si à titre de fort capitaliste il veut faire allouer moitié du produit aux *capitaux*, par exemple : capital 6/12, travail 4/12, talent 2/12, les 2 classes nombreuses qui n'ont à percevoir que sur les deux autres facultés, *travail* et *talent*, seront mécontentes : l'attraction se ralentira, le produit et les accords diminueront, et dès la 3e année le lien sociétaire se dissoudra. Alcippe voit que pour son intérêt même il faut fixer la répartition comme il suit : capital 4/12, travail 5/12, talent 3/12. Calculée sur ce pied, elle donnera encore à Alcippe un revenu quadruple de celui qu'il avait en civilisation ; elle garantira en outre le contentement des deux classes peu fortunées et le maintien du lien sociétaire. Alcippe incline d'autant mieux pour cette justice, qu'il a lui-même bon nombre de lots à percevoir, dans diverses séries, sur le capital et le talent ; car les plaisirs, tels que chasse, pêche, musique, art dramatique, soin des fleurs, des volières, sont payés comme le travail des champs et des vignes. En outre, il a formé beaucoup de liaisons amicales avec la classe des non capitalistes ; il la protège, il veut que justice lui soit rendue.

Dans ce cas, la cupidité, qui l'aurait poussé à voter un lot de moitié pour le capital, se trouve contre-balancée par deux impulsions honora-

bles; ce sont: l'affection qu'il a conçue pour les divers sociétaires des séries qu'il fréquente, et où il a de plus des lots de travail et talent à percevoir, puis la conviction de trouver son intérêt dans l'intérêt collectif, dans le contentement de la phalange entière, dans le progrès de l'attraction industrielle, source de richesses à venir.

Jeannot n'a point de capitaux, point d'actions; opinera-t-il à favoriser la faculté de travail aux dépens du capital ou du talent ? faire adjuger en proportion de : travail 7/12, capital 3/12, talent 2/12 ? Ici l'impulsion dominante est pour favoriser le travail, au préjudice des deux autres facultés, capital et talent. Tel serait l'avis de tout civilisé pauvre ; le paysan dit : *c'est moi qui produis tout ;* il croit de bonne prise tout ce qu'il vole au seigneur qui, de son côté, se croit en droit de tout ravir au paysan. Tel est l'équilibre des passions dans l'état civilisé, une lutte de pillage et d'astuce, nommée perfectibilité.

En harmonie, le pauvre Jeannot pensera bien différemment. Sa plus forte impulsion est de favoriser le travail, puisqu'il n'a rien à prétendre sur les dividendes alloués au capital ; mais deux autres impulsions viennent contre-balancer cet essor brut de la cupidité. Jeannot a des lots à prétendre sur le talent ; il brille dans certaines parcelles de divers travaux, il lui convient que le talent conserve ses droits. D'autre part, il connaît l'importance des capitalistes dans une phalange, les avantages que le pauvre

tire de toutes leurs dépenses, la participation aux spectacles gratuits, aux voitures et chevaux, aux repas de corps, aux dessertes de tables riches, aux adoptions industrielles pour ses enfants ; lors même qu'il né saurait pas apprécier le fruit de toutes ces chances de bénéfice, il l'apprendrait dans la compagnie des 40 groupes qu'il fréquente : les corporations ne se trompent pas sur leurs intérêts.

Ces deux impulsions disposent Jeannot à ménager le talent et le capital, et à se réduire de 7/12 à 5/12 sur le lot du travail ; réduction qui, tout balancé, tourne à son avantage ; car il ne peut être heureux qu'en soutenant la phalange et l'attraction, qui péricliteraient du moment où le capital et le talent seraient mal rétribués. Ici la cupidité brute, la passion dominante, qui chez nous absorberait tout, se trouve pondérée par deux contre-poids, deux impulsions favorables au talent et au capital, facultés sur lesquelles Jeannot a le moins de prétentions. C'est, comme chez Alcippe, l'influence de deux forces extrêmes balançant la double influence de la force moyenne.

Les harmoniens des trois classes, riche, moyenne ou pauvre, sont constamment entraînés à ces vues de justice, par impulsion de deux intérêts collectifs luttant contre la rapacité déraisonnée qui, chez les civilisés, ne rencontre aucun contre-poids, aucune chance de bénéfice fondée sur le soutien de l'intérêt général, sur la justice distributive.

Observons que le pauvre, en harmonie, a de

nombreuses chances de fortune : il n'est point découragé comme nos salariés qui n'entrevoient aucun moyen de s'élever au rôle de maître ; il a l'espoir de voir ses enfants parvenir à de hautes dignités, par la science, le talent, la beauté, les alliances monarcales ; il a une petite fortune croissante du fruit de ses économies que la caisse d'épargne reçoit écu par écu ; il ne fait pas de dépense, parce qu'il est bien nourri et bien vêtu aux frais de la phalange qui lui fournit tous les habits de travail, et trois uniformes de parade pour les trois saisons ; il ne songe pas comme nos ouvriers à fréquenter la guinguette et le cabaret, parce qu'il trouve à ses cinq repas excellente chère, vins à option, joyeuse compagnie ; dès lors, il économise, et place en coupons d'actions tout le bénéfice qui lui reste après le paiement de son compte de frais ; il est petit propriétaire, il a l'esprit de propriété, le droit de vote en divers conseils, et de suffrage en toutes élections ; il ne peut donc pas ressentir d'aversion pour les riches qu'il fréquente, dont il a sans cesse à se louer, et dont il espère devenir l'égal. Sans cet espoir d'avènement à la fortune, la vie devient un fardeau pour l'homme.

2° *Impulsions spéciales*. Analysons maintenant l'équilibre de cupidité dans les détails. Philinte est membre de 36 séries qu'il désigne en 3 catégories : A, B, C. Dans les 12 séries de l'échelle A, il est ancien sectaire, expérimenté, tenant l'un des premiers rangs en importance et en droits au bénéfice ; dans les 12 séries C,

il est nouveau sectaire, peu exercé, ne pouvant espérer que de faibles lots ; et dans les 12 de l'échelle B, il est en moyen terme d'ancienneté, de talent et de prétentions. Ce sont trois classes d'intérêts opposés, stimulant Philinte en triple direction et le forçant, par cupidité et par amour-propre, à opter pour la stricte justice. En effet, s'il y a fausse estimation du mérite réel de chaque série, Philinte sera lésé, d'abord sur les dividendes à recueillir dans les 12 séries où il excelle, et où il a droit aux plus fortes parts ; en outre, il sera piqué de voir leur travail et le sien mal appréciés. A la vérité, cette injustice pourra favoriser les 12 séries C, mais comme il n'est que subalterne, rétribué de faibles lots, il ne serait pas compensé des réductions à éprouver sur les 12 séries A, où il obtient les lots supérieurs. D'autre part, il ne veut pas qu'on ravale les séries C, où son penchant l'a enrôlé récemment ; il estime et protège leur industrie, il les soutient par amitié cabalistique et par amour-propre. Quant aux 12 séries B, où il est sectaire de moyen rang, obtenant des lots moyens, il convient à ses intérêts qu'elles aient ce qui leur est dû, sans empiéter sur les catégories A et C.

Sous tous les rapports, il se trouve entraîné à vouloir l'exacte justice en répartition ; elle est l'unique moyen de satisfaire à la fois son intérêt, son amour-propre et ses affections.

Ajoutons une preuve de détail. S'il parvenait à faire favoriser les 12 séries A, où il perçoit de forts dividendes, il serait dupe ; l'injustice,

dans l'état sociétaire bien organisé, tourne au détriment de son auteur. Je le démontre.

Les 12 séries A sont de 3 ordres : environ 4 de *nécessité*, 4 d'*utilité*, 4 d'*agrément* ; or, si Philinte réussissait à faire dominer la faveur, il ne pourrait pas l'étendre aux trois ordres de nécessité, utilité, agrément, mais seulement à l'un des trois ; dès lors, obtenant du gain sur 4 de ces 12 séries A, il perdrait d'autant sur les 4 de l'ordre opposé et ne gagnerait rien sur les 4 moyennes. Il n'aurait aucun bénéfice réel sur l'ensemble des 12 ; il ne recueillerait de cette injustice que le déshonneur, la défiance générale et la perte de tous les suffrages pour divers emplois lucratifs qui sont très nombreux. La défaveur de l'opinion est très préjudiciable à un harmonien ; elle est indifférente à un civilisé, car les places lucratives ne sont pas électives, et quand elles le seraient, ce ne serait pas l'honnête homme qui les obtiendrait en civilisation, où la masse électorale est toujours le jouet des intrigues.

Le besoin de justice distributive existera donc dans les détails comme dans l'ensemble de la répartition. Le régime des séries passionnées est un mécanisme qui *sue la justice* et qui transforme en soif de justice le prétendu vice nommé *soif de l'or*. Nos passions deviennent toutes bonnes, si on les développe dans l'ordre sériaire auquel Dieu les destine ; mais ce développement doit être conforme aux règles d'engrenage. Si on observe bien ces règles, il arrivera que chaque individu sera attiré dans

une masse de séries bien échelonnées en tous sens, en nécessité, utilité et agrément, qu'il y figurera en échelle de rôles, expérimenté dans un tiers, novice dans un 2e tiers, et mixte dans un 3e tiers ; une fois engrené de cette manière, il ne ressentira que des impulsions de justice, tant sur l'ensemble que sur les détails de répartition aux trois facultés : capital, travail et talent.

En conséquence, ma théorie, loin de tomber dans l'esprit systématique, est au contraire la première et la seule qui ait évité ce vice, et rallié l'étude des passions à des principes puisés dans la nature. Elle ouvre enfin la voie de ces équilibres si vainement rêvée par la philosophie ; car on a vu ci-dessus, dans le mécanisme de répartition, la propriété *d'absorber la cupidité individuelle dans les intérêts collectifs de chaque série et de la phalange entière, et d'absorber les prétentions collectives de chaque série par les intérêts individuels de chaque sectaire dans une foule d'autres séries.*

On peut réduire ce brillant effet de justice à deux impulsions, dont l'une milite en raison directe du nombre de séries que fréquente l'individu, et l'autre en raison inverse de la durée des séances de chaque série.

1° *En raison directe du nombre des séries fréquentées.* Plus ce nombre est grand, plus l'individu se trouve intéressé à ne point les sacrifier toutes à une seule, mais à soutenir les droits de 40 compagnies qu'il chérit, contre les prétentions de chacune d'entre elles.

2° *En raison inverse de la durée des travaux.* Plus les séances sont courtes et rares, plus l'individu a de facilité à s'enrôler dans un grand nombre de séries, dont les influences ne pourraient plus se contrebalancer, si l'une d'entre elles, par de longs et fréquents rassemblements, absorbait le temps et la sollicitude de ses sectaires et les passionnait exclusivement.

Dans ces équilibres de mécanisme des séries, observons que la boussole est *une ;* c'est toujours la déférence rigoureuse au vœu des trois passions rectrices, développées de manière à se satisfaire l'une par l'autre : la *Papillonne*, par la plus grande variété possible en fonctions attrayantes ; la *Cabaliste*, par le classement trinaire des intrigues de séries, leur contraste méthodiste, et l'échelle bien nuancée des espèces et variétés ; la *Composite*, par le double charme, les miracles redoublés, d'où naît le bonheur composé.

Je n'ai décrit que l'équilibre direct ; il sera un peu incomplet la 1re année : le défaut d'expérience et les lacunes d'attraction causeront quelques irrégularités ; mais la force des accords intentionnels y suppléera amplement, et l'on arrivera, au bout de deux ans, à des données expérimentales et certaines sur tous les détails relatifs à l'accord en répartition.

(*Le nouveau monde*, p. 308-316).

Ne perdons pas de vue que tout ralliement entre des classes extrêmes, comme riches et pauvres, suppose le régime des Séries passion-

nées, et les effets que j'en ai décrits ; entre autres le minimum proportionnel ou aisance de la classe inférieure, les manières polies chez le cultivateur et l'ouvrier, l'élégance des ateliers, le faste des cultures, la division du travail, la brièveté des séances, l'option sur les emplois, l'activité des intrigues, etc. A défaut de ces germes de concorde générale qui naissent du régime sériaire, il serait inutile de songer à aucun ralliement passionné entre des antipathiques tels que riches et pauvres.

Le lecteur devra donc éviter avec soin la bévue de comparer les tableaux d'Harmonie avec les moyens de la civilisation, où il serait de toute impossibilité d'opérer des rapprochements entre castes ennemies.

Envisageons bien l'emploi des ralliements ou accords affectueux entre classes opposées. Que deviendrait le lien sociétaire, si, au moment où une Phalange se rend à la salle de conseil pour statuer sur les répartitions du produit annuel, les Séries, les groupes arrivaient à la séance avec des haines corporatives, des antipathies de caste ? Il faut que tout soit disposé pour que cette séance de répartition resserre les liens, au lieu d'exciter les discordes que l'intérêt éveille si aisément dans l'ordre actuel.

Etudions l'esprit général que les sociétaires apporteront à ladite séance, les intentions conciliantes dont ils seront animés. C'est ce que nous allons déterminer par le calcul des ralliements affectueux que les Séries passionnées établissent entre les diverses classes antipa-

thiques parmi nous. Quand on connaîtra la surabondance de ces liens, leur influence colossale pour établir l'affection collective, on sera convaincu que les harmoniens, en séance d'évaluation, n'auront que des luttes de générosité et jamais de sordide intérêt.

Il est deux procédés à employer en opérations de ralliement passionnel : le négatif ou art de lever les entraves qui s'opposent à l'accord, et le positif ou art de créer des illusions sympathiques entre gens antipathiques.

Les divers accords dont je vais traiter sous le nom de Ralliement ne procéderont que par l'une ou l'autre de ces deux méthodes : la *négative*, *Entrave levée* ; la *positive*, *Illusion créée;* ou par la réunion de l'une ou de l'autre.

Distinguons les ralliements en directs et inverses.

L'art d'affectionner les pauvres aux riches sera procédé ascendant ou direct, puisque l'essor amical s'élèvera des inférieurs aux supérieurs, de la basse condition à la haute.

L'art d'affectionner les riches aux pauvres sera procédé d'ordre descendant ou inverse ; l'essor de la passion descendra de la haute classe aux inférieurs.

Passons aux exemples, et d'abord à l'essor ascendant d'amitié, qui est dû principalement au service charitable exercé par les Petites Hordes. Dans un état de choses où le peuple jouit d'un *minimum social* ou honnête nécessaire, sans obligation au travail, il refuserait les travaux immondes, pour peu qu'on y attachât

quelque mépris. On serait réduit à les faire exercer par une classe avilie, par des esclaves, des nègres, des parias.

Mais l'existence d'une classe avilie suffirait à troubler tout le mécanisme sociétaire : en effet, il doit se composer, dans chaque Phalange, de 810 caractères de franc titre et *sociables entre eux ;* puis de supplémentaires ou faibles titres, qui, étant analogues aux 810 de grand clavier, et devant les remplacer en cas d'absence ou maladie, sont également gens honorables et *sociables avec la masse.*

Une classe méprisée ne serait plus sociable avec les autres : on ne déciderait pas aujourd'hui une compagnie de ducs et pairs à fréquenter habituellement une troupe de savetiers. Cependant la Série de savetiers d'une Phalange faisant partie de 810 caractères actifs et des supplémentaires, doit être *sociable avec la masse.* Il faut que ses fonctions soient honorables et considérées, et que les savetiers soient gens d'aussi bon ton que les marquis pour que les marquis se décident à fréquenter les savetiers. Il faut enfin créer double lien d'amitié : l'*ascendant*, des plébéiens aux grands, et le *descendant*, des grands aux plébéiens.

C'est à quoi l'ordre sociétaire procède par quatre moyens.

1° L'*éducation unitaire* et les Petites Hordes sont le moyen principal de rapprochement, en ce qu'elles préviennent la scission du riche au pauvre ; elle naîtrait des fonctions avilissantes ; il n'en existe plus d'après l'entremise de cette

corporation nécessairement chère à toute la classe populaire, à qui elle ouvre les voies à la considération. Elle passionne le peuple pour les riches dont il voit les enfants intervenir pour lui épargner des travaux humiliants, et rendre honorables toutes les fonctions industrielles. L'éducation unitaire est le vrai moyen de préparer la sociabilité générale, et faire naître chez le pauvre l'amitié pour le riche, *le ralliement ascendant*.

2° La *division sériaire*. S'il faut, comme en civilisation, qu'un riche surveille toutes les fonctions sous peine d'être dupé, friponné sans cesse, et de voir péricliter toute branche où il n'intervient pas, le travail lui devient odieux; ceux qui l'exercent lui sont suspects ; il les traite en ennemis. Mais si, par les charmes de division sériaire, Mondor est excité à cette culture, s'il s'y empare d'une branche telle que l'émondage, il devient bienveillant pour ces industrieux qu'il dédaignait ; eux, de leur côté, s'attachent vivement à Mondor qu'ils voient coopérer à leurs travaux favoris, et les aider de son crédit. La distribution sériaire est donc deuxième voie de ralliement *ascendant* ou direct, qui excite l'affection des pauvres pour les riches.

3° Les *intrigues de série*. L'obstacle d'amitié causé par l'inégalité des fortunes et des rangs disparaît du moment où l'esprit cabalistique peut intervenir, et où la garantie de minimum rassure le riche contre le danger de sollicitations, pièges et friponneries. On a vu, en affai-

res de révolution, ces grands s'abaisser à des cajoleries avec les derniers plébéiens. Caton et Scipion, en un jour d'élection, serrent la main aux petits électeurs de campagne : il est donc évident que le riche ne craint pas d'entrer en commerce avec la classe inférieure, quand le levier de l'intrigue est mis en jeu, et quand cette classe est à l'abri du besoin ; ce qui a lieu en Harmonie.

Ajoutons que le riche, éprouvant comme d'autres le désir de rivalités cabalistiques (essor de la 10e passion), s'affectionne aux réunions où il jouit de ce plaisir qui est porté au plus haut degré dans toutes les Séries passionnées. Dès lors tout homme riche en épouse les intrigues, en aime les sociétaires, dont un tiers au moins est de classe inférieure.

En s'associant aux cabales industrielles de 30 Séries, le riche en vient donc à aimer la classe pauvre de la Phalange. Ces cabales sont voie de ralliement *descendant*, qui affectionne les riches aux pauvres. (Observons que le nom de pauvre, appliqué à l'Harmonie, équivaut à celui de classe bourgeoise, qui n'est jamais pauvre, puisque son minimum lui assure le train de vie de nos riches bourgeois).

4° La *domesticité passionnée*. Le salaire transforme les inférieurs en mercenaires mécontents et jaloux des supérieurs : ceux-ci, par contre-coup, haïssent la classe qui les sert, ouvrière ou domestique. Le service harmonien, dégagé de salaire, est passionné, affectueux de la part des inférieurs ; c'est une voie de liens

descendants, du riche au pauvre. Une gouvernante, qui veut maîtriser un vieux garçon, lui persuade toujours qu'elle le sert par amitié. Cela est quelquefois vrai, et malgré que l'intérêt soit fréquemment le mobile des gouvernantes, on voit beaucoup de célibataires, pris au piège, épouser ou doter celle qui les sert.

L'affection du riche naîtra bien mieux pour les serviteurs, quand il sera prouvé que leur entremise est une préférence affectueuse, puisqu'ils ne seront point payés par celui qu'ils serviront. Chacun se livrera à l'impulsion de la nature, à l'amitié pour des êtres de qui on reçoit des soins gratuits.

(*Théorie de l'unité universelle*, t. 4, p. 380-386).

3. L'ADMINISTRATION

L'Harmonie n'admettant aucune mesure coercitive, les travaux à faire y sont indiqués et non pas ordonnés par l'Aréopage, qui est conseil suprême de l'industrie. Il se compose des officiers supérieurs de chaque Série, et n'exerce qu'à titre de consultant passionnel. Ses opinions et décisions sont subordonnées au vœu de l'Attraction, chaque Série étant maîtresse de statuer librement sur ses intérêts industriels. Ainsi l'Aréopage ne peut pas ordonner la moisson, la fauchaison ; il déclare seulement que telle époque est opportune, d'après telles observations météorologiques ou agronomiques ; là-

dessus, chaque Série opère selon sa volonté, qui ne peut guère différer de l'Aréopage, puisqu'il est puissance d'opinion.

(*Théorie de l'unité universelle*, t. 3 p. 447).

La régence, chargée de diriger les affaires courantes et pourvoir au service général, n'est que le délégué de l'aréopage, qui est une autorité d'opinion ; il se compose : 1° des chefs de chaque série d'industrie ou de plaisir, les plaisirs étant aussi utiles en harmonie que les travaux ; 2° des trois tribus de révérends, vénérables et patriarches ; 3° des actionnaires principaux, ayant un vote par action, et des actionnaires d'épargne, qui ont obtenu une action par petites économies cumulées ; 4° des magnats et magnates de la phalange.

L'aréopage n'a point de statuts à faire ni à maintenir, tout étant réglé par l'attraction et par les esprits de corps des tribus, des chœurs, des séries. Il prononce sur les affaires importantes, moisson, vendange, constructions, etc. Ses avis sont accueillis passionnément comme boussole d'industrie, mais ils ne sont pas obligatoires : un groupe serait libre de différer sa récolte, malgré l'avis de l'aréopage.

Il n'a aucune influence sur l'opération principale, qui est la répartition des dividendes en triples lots proportionnels au capital, au travail et au talent. C'est l'attraction seule qui est arbitre de justice dans cette affaire.

Ni l'aréopage, ni la régence ne sont chargés de responsabilités illusoires, comme celle de la

finance civilisée qui, avec des fatras de chiffres, sait masquer tous les grivelages. La comptabilité, en harmonie sociétaire, est l'ouvrage d'une série spéciale, chargée de la tenue des livres, que chacun peut inspecter.

D'ailleurs, les comptes sont très peu compliqués dans ce nouvel ordre. On n'y connaît pas les paiements journaliers, la coutume civilisée d'avoir toujours l'argent à la main. Chacun a un crédit ouvert en proportion de sa fortune connue ou de ses bénéfices présomptifs *en industrie attrayante.* Les phalanges vicinales ne paient point jour par jour ce qu'elles se vendent réciproquement : bestiaux, volailles, légumes, fruits, beurre, laitage, fourrage, vin, huile, bois, etc. On en fait écriture, et on balance à termes convenus, après virements ou compensations entre les cantons et régions. Quant aux comptes individuels, pour avance de subsistance et autres fournitures, ils ne se règlent qu'au bout de l'année à l'époque d'inventaire et répartition.

Les contributions pour le fisc et les armées industrielles ne donnent lieu à aucun travail de percepteurs ; chaque phalange règle avec le fisc en quatre billets payables par trimestre au chef-lieu de province ; quant aux armées industrielles, chaque troupe envoyée par une province ou un district jouit d'un crédit fixe, sa dépense est payée par elle-même en mandats sur son district. Aucun fournisseur ne peut griveler.

Le contentieux est réduit à quelques arbitrages. Chacun peut retirer à tout instant le

montant de ses actions, sauf le dividende courant à régler lors d'inventaire.

(*Le nouveau monde*, p. 113-114).

4. L'ÉDUCATION

A. Les principes

En toute opération d'Harmonie, le but n'est autre que l'unité. Pour s'y élever, l'éducation doit être *intégrale composée.*

Composée, formant à la fois le corps et l'âme ; elle ne remplit aujourd'hui aucune de ces deux conditions. Il sera prouvé que les méthodes civilisées négligent le corps et pervertissent l'âme.

Intégrale, c'est-à-dire embrassant tous les détails du corps et de l'âme, introduisant la perfection sur tous les points. Il sera prouvé que nos systèmes civilisés ne tendent qu'à fausser pièce à pièce les développements du corps et de l'âme, vicier l'un et l'autre par l'égoïsme et la duplicité.

La politesse générale et l'unité de langage et de manières ne peuvent s'établir que par une éducation collective, qui donne à l'enfant pauvre le ton de l'enfant riche. Si l'Harmonie avait, comme nous, des instituteurs de divers degrés, pour les trois classes, riche, moyenne et pauvre, des académiciens pour les grands, des pédagogues pour les moyens, des magisters pour les pauvres, elle arriverait au même but que

nous, à l'incompatibilité des classes et à la duplicité de ton, qui serait grossier chez les pauvres, mesquin chez les bourgeois, et raffiné chez les riches. Un tel effet serait gage de discorde générale : c'est donc le premier vice que doit éviter la politique harmonienne ; elle s'en garantit par un système d'éducation qui est *un* pour toute la Phalange et pour tout le globe et qui établit partout l'unité de bon ton.

L'*unité composée* qui doit être *matérielle* et *passionnelle*, et qui ne peut s'établir qu'en Harmonie, exige que les humains soient identiques en ce qui touche aux essors de l'âme comme en développements du corps, qu'ils soient homogènes par le langage et les manières, quoique très inégaux en fortune.

Du moment où le travail sera devenu attrayant, il n'y aura nul inconvénient à ce que le pauvre soit poli et instruit. Il y aurait au contraire lésion pour le riche et pour l'industrie générale, si le pauvre conservait les mœurs grossières de la civilisation ; il doit se rencontrer sans cesse avec les riches dans les *travaux attrayants* des Séries passionnées. Il faut, pour charmer et intriguer ces réunions, que les manières soient unitaires, généralement polies.

Les Harmoniens s'aiment entre eux autant que les civilisés se détestent ; la Phalange se considère comme une seule famille bien unie ; or il ne peut convenir à une famille opulente qu'un de ses membres soit dépourvu de l'éducation qu'ont reçue les autres.

(*Théorie de l'unité universelle*, t. 4, p. 2-6).

Le système s'éloigne en tout sens du régime civilisé.

1° La Phalange établit deux divisions principales dans les fonctions, afin de laisser un libre essor aux divers caractères. C'est l'opposé du régime civilisé, où chaque instituteur, chaque législateur veut assujettir tous les caractères à un même régime, qui pourtant varie d'une école à l'autre, d'une ville à l'autre, d'un empire à l'autre; de sorte que, dans un pays comme la Suisse, qui peut avoir 22 systèmes approuvés dans 22 cantons et beaucoup de méthodes, etc., il faudrait que Dieu eût créé au moins trente espèces d'hommes pour convenir à trente systèmes, tous également vicieux, en ce que, dans chaque école, ils assujettissent les caractères à un même régime, qui est l'étude sans industrie productive, sans alliage aux travaux agricoles et manufacturiers, et qu'aucun d'eux n'admet la division fondamentale voulue par la nature, le quadruple essor, deux partis contrastés en 2 genres d'industrie gracieuse et 2 genres d'industrie triviale.

Ces 4 genres sont un vaste champ ouvert aux rivalités, à l'émulation et surtout à l'attraction.

2° Ici les enfants ne seront élevés ni par les pères ni par les précepteurs, mais par eux-mêmes, par la seule rivalité des divers partis. Ils auront bien l'assistance des chœurs les plus âgés et des chefs d'enseignement ; mais chaque enfant sera pleinement libre, ne travaillera, n'étudiera qu'autant qu'il lui plaira ; et, avec cette entière liberté, l'attraction l'amènera à s'initier à toutes les fonctions agricoles, manu-

facturières et scientifiques, exceller dans quelques-unes, effleurer les autres, mais prendre des notions sur le tout et s'intéresser par suite à l'ensemble de la Phalange et de toutes ses Séries.

3° Concurrence émulative entre les sexes, même dans les âges au-dessous de la puberté. Notre éducation s'applique à étouffer chez les femmes le caractère avant l'âge de puberté et le fausser dans l'âge pubère, en leur interdisant l'amour. L'association opère en sens contraire, et dès l'âge de 4 1/2 à 15 elle s'étudie à mettre les sexes en concurrence d'industrie et d'étude par la lutte des grandes corporations.

4° L'esprit de corps dirigé au bien. J'ai vu des enfants civilisés sortant des instituts les plus vantés, comme Pestalozzi et autres ; ils avaient, comme tous les autres, une tendance collective et individuelle à faire le mal, à briser, à ravager. Un enfant harmonien, même un lutin de 3 ans, serait honteux d'avoir par mégarde gâté une feuille, et bien plus d'avoir maladroitement fêlé une assiette. Il redouterait les mépris des Chérubins, le sobriquet de petit lourdaud et petit civilisé, le refus à l'examen d'admission.

5° Perfection intégrale du corps qui est méthodiquement estropié dans le système civilisé. La coutume d'exercer un seul travail ne donne de force qu'à une partie du corps aux dépens de toutes les autres qui restent débiles et imparfaites, vice qu'on évite par le fréquent alternat des fonctions, même chez les enfants, qui varient leur travail de 2 en 2 heures, et plus souvent encore.

6° Perfection intégrale de l'esprit, par l'union de la pratique à la théorie et l'enchaînement de toutes les connaissances. L'enfant civilisé ne trouve dans l'éducation qu'il reçoit aucun de ces avantages. On fait de lui un théoricien sans pratique ; on se borne à un genre d'études et souvent à celui pour lequel il a le moins de penchant, d'aptitude. Sa jeunesse est un long tourment. Celle de l'enfant sociétaire est une chaîne de fleurs. S'il s'instruit un peu sur tout (quoi qu'adoptant spécialement quelques branches), c'est qu'il est entraîné dans les divers groupes industriels par la manie commune aux enfants de fureter partout et par les intrigues dont il voit ses camarades occupés dans tels groupes qu'il n'a pas encore fréquentés.

7° Facilité et succès de la vertu. L'ordre sociétaire n'enseigne point aux enfants à aimer la vertu ; il la leur rend aimable par le charme attaché aux fonctions diverses et par la considération accordée à celles qui aujourd'hui sont proscrites ou avilies, comme le goût des parures ou des emplois malpropres et répugnants, transformés en vertus sociales dans les corporations des petites hordes, tandis que le goût de la parure est transformé en vertu par les résultats utiles qu'en obtient la corporation des petites bandes, qui fait contribuer au luxe collectif ce goût toujours vicieux en application individuelle.

8° Enfin l'*unité de système*. L'éducation sera la même en tous pays, parce qu'on n'aura partout d'autre but que de satisfaire en plein l'attraction

des enfants, même dès les premières années d'organisation sociétaire ; car les enfants ignorant la passion de l'amour, il ne sera pas besoin de rien réprimer dans leurs inclinations, tandis qu'il faudra pendant une génération conserver pour l'âge adolescent bon nombre de routines répressives de l'amour.

(*Publication des manuscrits*, t. 2, p. 178-180).

B. Le plan général

L'impulsion aux grandes choses doit être donnée par la haute enfance, par les trois tribus supérieures : *lycéens*, *gymnasiens*, *jouvenceaux*. Ces trois tribus doivent entraîner les trois de basse enfance. J'ai dû me borner à traiter, en 1re et 2e phases, du matériel de l'éducation, du luxe qui comprend santé et richesse, et qui est le premier but vers lequel on doive diriger le jeune âge, puisque c'est le premier foyer d'Attraction.

L'enfant harmonien sera parvenu à ce point dès l'âge de 9 ans ; il aura acquis la vigueur et la dextérité de toutes les parties du corps ; il possèdera de plus le gage de richesse dans les nombreux travaux auxquels il se sera formé en fréquentant les ateliers des Séries passionnées.

Il restera à élever *son âme* et *son esprit* à la même perfection, le rendre capable d'exceller dans les vertus sociales productives et les études utiles.

Les Harmoniens s'attacheront aux développements progressifs, ils cultiveront :

les facultés corporelles, en 1re phase ;
les facultés industrielles, en 2e phase ;
les facultés de l'âme, en 3e phase ;
les facultés de l'esprit, en 4e phase.

(*Théorie de l'unité universelle*, t. 4, p. 131-133).

Rappelons ici le grand problème que doit résoudre l'éducation sociétaire : c'est d'employer les caractères de Néron, Tibère, Louis XI, aussi utilement que ceux de Titus, Marc-Aurèle, Henri IV.

Pour atteindre ce but, il faut, dès le berceau, développer franchement le naturel que l'éducation familiale tend à étouffer et travestir même chez l'enfant au berceau.

Le régime civilisé ne donne à cet âge que des soins purement matériels ; il n'en est pas ainsi de l'éducation sociétaire qui, dès l'âge de six mois, opère très activement sur les facultés intellectuelles, comme sur les matérielles, faussées chez nous dès le plus bas âge.

Observons d'abord que l'entretien des âges extrêmes, petits enfants jusqu'à trois ans, et patriarches ou infirmes, étant considéré en association comme œuvre de charité obligée pour le corps sociétaire, la phalange donne gratuitement tous les soins à l'enfant jusqu'à trois ans ; c'est le canton entier qui supporte les frais des séristères de nourrissons, poupons et lutins. (Je n'y ajoute pas les bambins, âgés de trois ans à quatre ans et demi, qui gagnent déjà leur entretien). Quant aux séries de bonnes et bonnins, elles sont rétribuées comme toutes les

autres, par un dividende sur le produit général.

La boussole à suivre dans les détails de l'éducation sociétaire est la même que dans tout le mécanisme ; il s'agit toujours de former les séries soit de fonctionnaires, soit de fonctions; il faudra donc former la série des bonnes, la série des salles et la série des enfants, toutes trois distinguées en genres et espèces.

(*Le nouveau monde*, p. 170-171).

Dès que l'enfant peut marcher et agir, il passe de la classe des poupons et pouponnes à celle des lutins et lutines. S'il a été élevé dès sa naissance dans les séristères d'une phalange, il sera dès l'âge de 21 mois assez fort pour passer aux lutins. Parmi ces enfants, on ne distingue point les deux sexes; il importe de les confondre à cette époque pour faciliter l'éclosion des vocations et l'amalgame des sexes à un même travail. On ne commence à distinguer les sexes que dans la tribu des bambins.

J'ai dit que la nature donne à chaque enfant un grand nombre d'instincts en industrie, environ une trentaine, dont quelques-uns sont primaires ou dirigeants et doivent acheminer aux secondaires.

Il s'agit de découvrir d'abord les instincts primaires : l'enfant mordra à cet hameçon dès qu'on le lui présentera ; aussi, dès qu'il peut marcher, quitter le séristère des poupons, les bonnins et bonnines à qui il est remis s'empressent-ils de le conduire dans tous les ateliers et toutes les réunions industrielles peu

éloignées ; et comme il trouve partout de petits outils, une industrie en miniature, exercée déjà par les lutins de 2 1/2 à 3 ans, avec qui il veut s'entremettre, fureter, manier, on peut discerner, au bout d'une quinzaine, quels sont les ateliers qui le séduisent, quels sont ses instincts en industrie.

La phalange ayant des travaux excessivement variés, il est impossible que l'enfant qui les parcourt n'y trouve pas l'occasion de satisfaire plusieurs de ses instincts dominants ; ils éclateront à l'aspect des petits outils maniés par d'autres enfants plus âgés que lui de quelques mois.

(*Le nouveau monde*, p. 180-181).

Envisageons le système d'éducation sociétaire dans sa plénitude.

Il faut d'abord, comme dans toutes les branches de mécanisme sociétaire, former une série régulière bien contrastée en ses groupes et corporations, et bien assujettie aux trois règles de rivalité, exaltation, engrenage. Nous allons la construire en mode quaternaire plus parfait encore que le trinaire.

Tribu de transition ou lien : Bambins.

Tribu du quadrille industriel : Chérubins, Séraphins, — Lycéens, Gymnasiens.

Tribu de pivot : Jouvenceaux.

La tribu des Bambins est considérée comme troupe d'aspirants ; elle n'a pas de rôle actif dans les rivalités du canton, sinon à l'égard des bambins ses inférieurs.

Lorsque l'enfant harmonien, vers l'âge de 9 ans, passe des Séraphins aux Lycéens, l'éducation corporelle est à peu près finie. Ses talents scolastiques se bornent à peu de choses, à quelques notions élémentaires en grammaire, botanique, chimie ; mais son éducation en matériel est très raffinée ; il est praticien dans les arts et surtout dans la musique et la chorégraphie, et d'une extrême dextérité en toutes sortes de travaux (puisqu'il lui a fallu faire ses preuves pour s'élever de chœur en chœur), hors ceux réservés à l'âge de haute enfance comme l'équitation, à laquelle il se formera bien vite dans l'âge de 9 à 15 ans. C'est alors qu'on s'occupe à développer les facultés spirituelles plus que les matérielles.

L'âge destiné aux études est en moyen terme fixé à 9 ans. On verra dans l'éducation naturelle quelques enfants devancer l'époque, d'autres seront en arrière, mais la masse ne prendra parti pour les grandes études que vers l'âge de 9 ans ; jusque-là l'enfant trouvera trop de charme en pratique d'industrie pour se livrer à l'étude théorique.

Lorsqu'il aura, jusqu'à l'âge de 9 ans, meublé sa mémoire d'une foule d'observations pratiques, lorsqu'il aura, par les rivalités des groupes qu'il fréquente et par les rivalités de la phalange avec les cantons voisins, contracté l'habitude de s'intriguer sur la plupart des produits agricoles et manufacturiers de la phalange et des cantons vicinaux, il sentira le besoin de s'instruire sur la théorie de toutes les bran-

ches d'industrie où il figure et dont il ne connaît que la manutention ; il se verra badiné par les Lycéens déjà experts en théorie ; il sollicitera l'admission aux écoles théoriques pour apprendre à classer toutes les connaissances acquises par un travail de 7 ans dans les tribus de lutins, bambins, chérubins et séraphins, qu'il aura parcourues dans ses jeunes années.

Alors l'enfant sera parvenu de l'émulation simple à la composée, ou émulation sur la théorie et la pratique réunies, sur le matériel et le spirituel.

Mais dans la basse comme dans la haute enfance, on peut travailler à former son moral, le façonner à la pratique des vertus sociales, à l'héroïsme d'honneur et d'amitié, au patriotisme, à la philanthropie. Cette culture du moral embrasse les 2 phases enfantines, moyenne et haute.

(*Publications des manuscrits*, t. 2, p. 170-171).

C. Les méthodes d'enseignement

1. *L'analyse directe* ou méthode visuelle. Cette méthode comprend les arbres généalogiques, et les tableaux en regard, en ordre composé, présentant, par colonne d'années ou de règnes, les événements et les individus historiques.

2. *L'analyse inverse* ou méthode alphabétique. Elle comprend les dictionnaires, plus multipliés que jamais ; quelques-uns en ordre composé ou classement de matières : l'Encyclopédie méthodique est une *analyse inverse composée.*

Ces deux méthodes sont généralement approuvées et employées; personne n'a songé à accuser de ridicule aucune des deux; elles se prêtent un appui mutuel. Il est surprenant qu'on n'ait pas opiné de même à l'égard des deux méthodes synthétiques, et qu'on ait raillé d'Alembert parce qu'il a eu le bon sens de remontrer son siècle sur l'étourderie qui, depuis 3.000 ans, fait négliger la synthèse inverse et prévaloir exclusivement la directe.

3. *La synthèse directe* est, en enseignement comme en histoire, la série des lumières acquises à partir de notions élémentaires, ou la série chronologique partant des âges les plus reculés, pour arriver successivement au temps présent ou au terme d'une période, comme l'histoire du Bas-Empire jusqu'à sa conquête par les Ottomans. C'est la méthode qu'on a toujours suivie en enseignement synthétique.

4. *La synthèse inverse* procède à contre sens. Elle remonte du présent au passé, ou des connaissances acquises aux éléments de la science; méthode aussi nécessaire que la précédente, mais inusitée. D'Alembert fut ridiculisé lorsqu'il osa la proposer en histoire. Je dénoncerai plus loin cette prévention des modernes, qui, en enseignement, admettent les deux analyses et ne veulent pas admettre les deux synthèses. Cependant on les voit tous assister à des expériences de physique, où ils prennent le goût de la synthèse inverse, qui du spectacle des connaissances acquises remonte aux principes de la science.

5. *Les progressions composées*, qui classent les hommes et les faits par degré d'importance. Par exemple, sur la série des rois de France ou d'Angleterre, on peut former divers tableaux gradués : tableaux d'effets politiques, tels que la célébrité, par échelle d'individus et échelle de classe; tableaux d'effets matériels, comme celui de la durée des règnes, de la proportion des dépenses et autres branches d'administration.

Cette méthode est cabalistique, en ce qu'elle oppose par premiers et derniers rangs les personnages, et les met en lutte graduée, assignant des premiers et derniers rangs, premiers et derniers ordres. J'ai dû la rapporter à la passion dite cabaliste, qui procède ainsi par Séries contrastées et graduées.

6. *Le genre ambiant* ou *haché*, débutant par un parcours superficiel, puis des retours partiels sur quelques portions de théorie, puis des examens plus approfondis, et des comparaisons de divers traités, gloses, controverses, variantes, etc.

Cette méthode alternante et papillonnante se rapporte à la 2e passion distributive, nommée papillonne. Celui qui procède ainsi a besoin de cumuler plusieurs études sans jamais se borner à une seule. Les écoles civilisées ne sont point en mesure de donner ce genre d'enseignement, et pourtant il est, comme tout autre, nécessaire à certains caractères qui ont la papillonne parmi leurs dominantes. C'est à peu près le seul dont je puisse faire usage.

7. *Les alliages et applications ;* il en est de

plusieurs espèces : les éphémérides présentent des relations qui aident beaucoup la mémoire; les mnémoniques la soulagent quand elles sont ingénieuses.

(*Théorie de l'unité universelle*, t. 4, p. 280-282).

5. LE PHALANSTÈRE ET LE MONDE

A. Le phalanstère

Le centre du Palais ou Phalanstère doit être affecté aux fonctions paisibles, aux salles de repas, de bourse, de conseil, de bibliothèque, d'étude, etc. Dans ce centre sont placés le temple, la tour d'ordre, le télégraphe, les pigeons de correspondance, le carillon de cérémonies, l'observatoire, la cour d'hiver garnie de plantes résineuses, et située en arrière de la cour de parade.

L'une des ailes doit réunir tous les ateliers bruyants, comme charpente, forge, travail au marteau ; elle doit contenir aussi tous les rassemblements industriels d'enfants, qui sont communément très bruyants en industrie et même en musique. On évitera par cette réunion un fâcheux inconvénient de nos villes civilisées, où l'on voit à chaque rue quelqu'ouvrier au marteau, quelque marchand de fer ou apprenti de clarinette briser le tympan de cinquante familles du voisinage.

L'autre aile doit contenir le caravansérai[1], avec ses salles de bal et de relations des étrangers, afin qu'ils n'encombrent pas le centre du palais et ne gênent pas les relations domestiques de la Phalange. Cette précaution d'isoler les étrangers et concentrer leurs réunions dans l'une des ailes sera très importante dans la Phalange d'essai[2], où les curieux afflueront par milliers, et donneront à eux seuls un bénéfice que je ne puis estimer au-dessous de 20 millions, en supposant une Phalange de 7e degré[3], et 4 millions au moins dans une Phalange de degré 1[4], qui sera déjà excessivement attrayante pour les curieux, parce que on y verra une nouveauté d'un prix inestimable : on y admirera l'équilibre passionnel, qui, à la vérité, sera très incomplet au degré 1 ; il n'aura pas moins le mérite de la plénitude, en ce que les lacunes auront été prévues, indiquées ; et d'après l'annonce, elles seront autant de preuves en faveur des degrés supérieurs, où les vides passionnels seront comblés à mesure qu'on s'élèvera en échelle.

Le *Phalanstère* ou Manoir de la Phalange doit contenir, outre les appartements individuels, beaucoup de salles de relations publiques : on les nommera *Séristères* ou lieux de réunion et développement des Séries passionnées.

Les étables, greniers et magasins doivent

1. Orthographe de Fourier.
2. Cf. p. 159-179.
3. C'est une phalange normale de 1.500 individus.
4. C'est une phalange réduite, de 100 à 300 membres.

être placés, s'il se peut, vis-à-vis l'édifice. L'intervalle situé entre le Palais et les étables servira de cour d'honneur ou place de manœuvre qui doit être vaste. Pour donner sur ces dimensions un plan approximatif, j'estime que le front du Phalanstère peut être fixé à 600 toises de Paris, dont 300 pour le centre et la cour de parade, et 150 pour chacune des deux ailes et des côtés joignant le centre.

Derrière le centre du Palais, les fronts latéraux des deux ailes devront se prolonger pour ménager et enclore une grande cour d'hiver, formant jardin et promenade, emplantée de végétaux résineux et verts en toute saison. Cette promenade ne peut être placée qu'en cour fermée, et ne doit pas découvrir la campagne.

Pour ne pas donner au Palais un front trop étendu, des développements et prolongements qui ralentiraient les relations, il conviendra (dans une grande Phalange) de redoubler les corps de bâtiments en ailes et centre, et laisser dans l'intervalle des corps parallèles contigus un espace vacant de 15 à 20 toises au moins, qui formera des cours allongées et traversées par des corridors sur colonne à niveau du 1er étage, avec vitrage fermé, et chauffé ou ventilé selon l'usage de l'Harmonie.

Si ces cours allongées entre deux corps de logis parallèles avaient moins de 15 toises, elles ne pourraient pas comporter de plantations, et seraient inadmissibles en Harmonie, où l'on doit réunir partout les agréments de toute espèce.

Les jardins doivent être placés, aufant que possible, derrière le Palais, et non pas derrière les étables, au voisinage desquelles conviendra mieux la grande culture. Au reste, cette distribution est subordonnée aux localités; mais nous spéculons ici sur un terrain à choix.

La Phalange n'a point de rue extérieure ou voie découverte exposée aux injures de l'air ; tous les quartiers de l'édifice peuvent être parcourus dans une large galerie, qui règne au 1er étage et dans tous les corps de bâtiment. Cette communication abritée est d'autant plus nécessaire en Harmonie que les déplacements y sont très fréquents, les séances des groupes ne durant jamais qu'une heure ou deux. S'il fallait, dans ces transitions d'une salle à l'autre, d'une étable à un atelier, communiquer en plein air, il arriverait que les Harmoniens, en une semaine de gros hiver, de temps brumeux, seraient criblés de rhumes, de fluxions et de pleurésies, quelle que fût leur vigueur. Un état de choses qui oblige à des déplacements si fréquents exige impérieusement les communications abritées.

(*Théorie de l'unité universelle*, t. 3, p. 458-465).

B. L'ordre nouveau

L'ordre opposé à la civilisation et à ses neuf caractères ne peut naître que d'un état de choses qui aura pour résultat :

1° *D'identifier l'intérêt individuel avec le col-*

lectif, de telle manière que l'individu ne puisse trouver son bénéfice que dans les opérations profitables à la masse entière ;

2° *De classer l'intérêt collectif en boussole de l'individuel, de manière que l'ambitieux ne tende qu'à l'intérêt collectif, devenu gouvernail de l'intérêt individuel.*

Dans une telle situation, les hommes seront spéculativement et passionnément philanthropes.

Ils le seront *spéculativement*, par conviction que la moindre tentative de bénéfice opposé au bien de la masse les mettrait en conflit avec cette masse qui les honnirait.

Ils le seront *passionnément*, parce que l'état des choses, l'affection cabalistique pour 30 à 40 groupes les entraînera à travailler pour l'intérêt de cette masse, où le leur se trouvera compris.

(*Théorie de l'unité universelle,* t. 3, p. 578-579).

C. L'unité du monde

Lorsqu'il sera avéré par l'aspect de la 1re phalange qu'elle atteint à l'unité domestique et industrielle, à l'accord passionné en relations de caractères et en relations d'intérêt ou de dividendes à répartir, on en conclura que l'unité va s'établir dans toutes les relations du globe ; et pour faire juger de l'enthousiasme qu'excitera cette espérance, il suffira d'énumérer ici quelques emplois de l'unité. Elle règnera :

1° En langage, signes typographiques et voie de communication ;

2° En mesures sanitaires, quarantaines et purgations collectives de l'espèce humaine ;

3° En extinction des genres hostiles ou nuisibles du règne animal, et de quelques végétaux, des marécages, etc. ;

4° En restauration des espèces animales et végétales, substitution des races précieuses aux mauvaises ;

5° En restauration *composée* des climatures ;

6° En relations matérielles, monnaies, poids, mesures, méridiens, etc., jusqu'au diapason ;

7° En relations industrielles, travaux publics des armées, entreprises relatives aux sciences et arts ;

8° En relations commerciales et fiscales, approvisionnements combinés du globe, et garanties de *minimum* proportionnel aux classes ;

9° En accords généraux de passions, art de les lier et développer coopérativement par tout le globe.

A ne parler que du 1er de ces accords, celui de langage, signes typographiques et autres voies de communication, comment le monde civilisé ose-t-il parler d'unité, se vanter de perfectionnement, de vol sublime, quand il n'est pas même arrivé au plus bas ressort d'harmonie, en voies de communication ? Deux civilisés, un Français et un Allemand, qui se

disent perfectibilisés par la métaphysique de Kant ou de Condillac; ne savent pas même s'entendre, se parler ; ils sont, dans cette branche de relations, fort au-dessous des brutes; car chaque animal sait de prime abord établir entre lui et son semblable toutes les communications dont leur espèce est susceptible.

Cependant l'unité de langage et d'écriture, qui est voie d'acheminement à toutes les autres, est matériellement possible en civilisation ; car on y en voit de beaux germes. La langue italienne est unitaire pour toutes les côtes maritimes de la Méditerranée et même pour le Portugal, Maroc et la mer Noire. La langue anglaise est unitaire pour toutes les côtes maritimes du Nord, au-dessus de la Manche. Les signes musicaux et leurs mots italiens sont unitaires en tous pays civilisés, malgré les diversités typographiques.

Si donc la civilisation échoue sur les unités les plus urgentes, celles de communication dont elle possède tous les germes, que sera-ce des unités sur lesquelles elle est réellement entravée, comme les quarantaines sanitaires, l'extirpation générale de toutes les maladies accidentelles, virus psorique, variolique, siphylitique, épizootique, etc., qui seront extirpés par toute la terre dès la 5e année d'harmonie?

(*Le nouveau monde,* p. 291-292).

IV

LES VOIES ET MOYENS

1. LA PREMIÈRE PHALANGE

Il faut, pour une Association de 1.500 à 1.600 personnes, un terrain contenant une forte lieue carrée, soit une surface de six millions de toises carrées (n'oublions pas qu'il suffira du tiers pour le mode simple).

Que le pays soit pourvu d'un beau courant d'eau, qu'il soit coupé de collines et propre à des cultures variées, qu'il soit adossé à une forêt et peu éloigné d'une grande ville, mais assez pour éviter les importuns.

La Phalange d'essai, étant seule et sans appui de Phalanges vicinales, aura, par suite de cet isolement, tant de lacunes d'attraction, tant de calmes passionnels à redouter dans ses manœuvres, qu'il faudra lui ménager soigneusement le secours d'un bon local approprié aux variétés de fonctions. Un pays plat, comme Anvers, Leipsick[1], Orléans, serait tout-à-fait inconve-

1. Orthographe de Fourier.

nant et ferait avorter beaucoup de Séries, à égale surface de terrain. Il faudra donc rechercher un pays coupé, comme les environs de Lausanne, ou tout au moins une belle vallée pourvue d'un courant d'eau et d'une forêt, comme la vallée de Bruxelles à Halle[1]. Un beau local près Paris serait le terrain situé entre Poissy et Conflans, Poissy et Meulan.

On rassemblera 1.500 à 1.600 personnes d'inégalité graduée en fortunes, âges et caractères, en connaissances théoriques et pratiques; on ménagera dans cette réunion la plus grande variété possible; car plus il existera de variété dans les passions et facultés quelconques des sociétaires, plus il sera facile de les harmoniser en peu de temps.

On devra donc réunir dans ce canton d'essai tous les travaux de culture praticable, y compris ceux de serres chaudes et fraîches; y ajouter, pour l'exercice d'hiver et des jours de pluie, au moins trois manufactures accessoires; plus diverses branches de pratique en sciences et arts, indépendamment des écoles. On adaptera une Série passionnée à l'exercice de chaque branche: elle établira parmi ses sectaires des divisions de genre, des groupes d'espèce.

On devra, avant tout, statuer sur l'évaluation des capitaux versés actionnairement : terres, matériaux, troupeaux, instruments, etc. Ce détail paraît être un des premiers dont il faudrait s'occuper ; je crois à propos de le

1. Orthographe de Fourier, pour *Hal.*

renvoyer. Bornons-nous à dire qu'on représentera tous ces versements en actions transmissibles et coupons d'actions. Laissons ces comptes minutieux, et dissertons préférablement sur des questions de politique attractionnelle.

Une grande difficulté à surmonter dans la Phalange d'essai sera de parvenir à former les nœuds de haute mécanique ou liens collectifs des Séries avant la fin de la belle saison. Il faudra, avant le retour de l'hiver, parvenir à liguer passionnément la masse des sociétaires ; les amener au dévouement collectif et individuel pour le soutien de la Phalange, et surtout à l'accord parfait dans les répartitions de bénéfice, en raison des trois facultés, *Capital*, *Travail* et *Talent*.

Cette difficulté sera plus forte dans les pays du nord que dans ceux du midi, vu la différence de huit mois à cinq mois sur le temps d'exercice agricole.

Une Phalange d'essai ne pouvant débuter que par les travaux agricoles, elle n'entrera en plein exercice qu'au mois de mai (en climat de 50 degrés), comme aux environs de Londres ou Paris ; et, puisqu'il faudra, avant la cessation des travaux champêtres, avant le mois d'octobre, parvenir à former les liens généraux, les nœuds harmoniques des Séries, on n'aura guère que cinq mois de plein exercice dans les régions du 50e : l'opération devra être consommée dans ce court délai.

L'épreuve se ferait donc bien plus commo-

dément en pays tempéré, comme Florence, Naples, Valence, Lisbonne, où l'on aurait huit à neuf mois de pleine culture, et d'autant plus de facilité à consolider les nœuds qu'il ne resterait à franchir que trois ou quatre mois de calme passionnel pour atteindre au deuxième printemps, époque où la Phalange, dès sa rentrée aux travaux agricoles, reformerait ses liens et cabales avec beaucoup plus d'activité, leur donnerait un degré d'intensité bien supérieur à celui de la première année ; elle serait dès lors en état de pleine consolidation, et assez forte pour éviter les calmes passionnels dans le cours du second hiver.

(*Théorie de l'unité universelle*, t. 3, p. 427-429).

Elle devra avoir, en cultivateurs et manufacturiers, au moins les 7/8 de ses membres ; le surplus se composera de capitalistes, savants et artistes, qui ne seraient pas nécessaires dans le petit essai d'Harmonie hongrée ou simple, borné à 80 ou à 100 familles de villageois et artisans. Mais il est entendu que nous spéculons sur le mode composé, à 1.500 ou 1.600 sociétaires ; mode qu'il faut expliquer d'abord, avant de descendre au simple, puisque le simple est une réduction du composé.

Continuons donc à spéculer sur une grande Phalange de 1.500 habitants, exploitant un terrain de 6 millions de toises carrées (je dirais 2 millions en mode simple).

La Phalange serait mal graduée et difficile à équilibrer, si, parmi ses capitalistes, il

s'en trouvait plusieurs riches à 100.000 fr., plusieurs riches à 50.000 fr., sans fortunes intermédiaires. En pareil cas, il faudrait chercher à se procurer des fortunes moyennes de 60, 70, 80, 90.000 fr. La Phalange la mieux graduée en tout sens élève l'Harmonie sociale et les bénéfices au plus haut degré.

En préparant les plantations et ateliers de la Phalange d'essai, il faudra prévoir et estimer à peu près la dose d'attraction qui doit exciter chaque branche d'industrie. La dose d'attraction sera la seule règle à suivre dans chaque branche d'industrie agricole et manufacturière.

Des économistes raisonneraient différemment ; ils poseraient en principe qu'il faudra cultiver ce qui rendra le plus et forcer en dose sur les objets les plus productifs. La Phalange d'essai doit se garder de cette erreur ; elle doit avoir une politique différente de celles qui la suivront : quand toutes les régions passeront à l'Harmonie et s'organiseront combinément, sans doute il sera nécessaire de proportionner les cultures aux convenances d'intérêt et d'attraction ; mais dans le canton d'essai, on a un tout autre but à atteindre : il s'agit d'arriver à faire travailler une masse de 15 à 1.600 personnes, par pure attraction ; et si l'on pouvait prévoir que les chardons et les ronces attireront plus activement au travail que les vergers et les fleurs, il faudrait abandonner vergers et fleurs, et leur préférer chardons et ronces, dans le canton d'épreuve.

(*Théorie de l'unité universelle,* t. 3, p. 431-432).

Des lacunes d'attraction

Ce serait mal connaître un mécanisme que de n'en pas indiquer d'avance les côtés faibles. On sait que les débuts sont pénibles en toutes choses, et le premier canton sociétaire devra rencontrer divers obstacles de circonstance : il a fallu les prévoir et aviser aux moyens de les surmonter. Il aura à vaincre le vice de transition ou d'initiative, les lacunes d'attraction. En voici un aperçu :

En matériel. 1° *Inhabileté de la classe riche aux fonctions agricoles et manufacturières.* Heureusement elle sera peu nombreuse dans une Phalange d'Harmonie simple ; mais encore faudra-t-il savoir l'intéresser au mécanisme, l'attirer à s'y entremettre. Cet obstacle disparaîtrait d'emblée en Harmonie composée ; la simple n'aura pas les mêmes ressources.

2° *L'inexpérience des industrieux*, habitués à un seul travail et non pas à 20 ou 30. Ils seront donc neufs et maladroits dans la plupart de leurs nouvelles fonctions : ils auront la gaucherie d'une troupe de recrues arrivant au dépôt.

3° *Le défaut de fonctions hivernales :* elles reposent principalement sur les manufactures, qui ne pourront pas attirer suffisamment sans le concours de rivalités avec des Phalanges voisines. Or, la Phalange d'essai sera seule ; son premier hiver et le 2e abonderont donc en calmes passionnels, et les Séries y seront fréquemment dépivotées, c'est-à-dire en fausse attraction ou tendance imparfaite au luxe et à l'unité,

obligées de prolonger la durée des séances, ct commettre maintes fautes contre l'équilibre passionnel.

4° *Le défaut d'animaux exercés.* Quelque bon qu'en puisse être le choix, ils n'auront pas reçu l'éducation harmonienne ; ils seront viciés par des habitudes contraires au mécanisme des Séries. Les vices originels ne se corrigent guère chez les animaux ; et les plus précieux aujourd'hui pourront, dans divers emplois, se trouver les plus défectueux par convenance et obstination pour les procédés civilisés.

5° *Le défaut de végétaux.* On manquera de vergers, travail de la plus haute importance en attraction, et qui ne s'organise pas d'une année à l'autre. Les vergers qui existent aujourd'hui ne sont ni assez grands, ni distribués pour des Séries passionnées. On n'aura pas non plus de forêts classées ; elles sont partout confuses et incompatibles avec les développements d'une Série contrastée. Toutes ces lacunes de fonctions réagiront fâcheusement sur le mécanisme industriel, et par contre coup sur le passionnel.

Lacunes en affectives, absence des 16 ou de portion de chacune des 16 voies de ralliement.

Par exemple, en amitié, on n'aura, dans une Phalange d'Harmonie simple, ni Petites Hordes, ni domesticité passionnée, ou du moins très peu des ressources que ces deux ressorts peuvent fournir. On ébauchera l'opération autant que possible ; mais on ne pourra compter, en mode simple, que sur une approximation très faible : et de même sur tous les ressorts de ral-

liement; à peine sur 16 en est-il 4 dont on puisse tenter l'introduction en Harmonie simple ; vide bien fâcheux dans le cadre des liens sociaux de la 1re Phalange. On y verra donc régner partiellement les duplicités qu'engendre parmi nous la dissidence des 3 classes, riche, moyenne et pauvre. Cependant les liens de ralliement sont des ressorts si puissants, que si on réussit à en ébaucher seulement 4 des 16, je dis *ébaucher et non pas former*, la petite Phalange d'essai semblera déjà un colosse de vertu et d'Harmonie, en parallèle avec les infamies du mécanisme civilisé.

Une des plus utiles précautions contre cette mésintelligence des 3 castes sera de choisir un peuple très poli, comme celui des environs de Paris et Tours en France, de Rome et Florence en Italie, de Dresde et Berlin en Allemagne. La politesse du peuple sera d'un grand secours en mécanisme d'essai. Je me hâte donc de recommander ce moyen en concours avec les autres palliatifs dont il sera fait mention.

Lacunes en distributives. La première sera celle d'éducation, le défaut d'enfants élevés à l'Harmonie passionnelle. En admettant qu'on fasse parmi les enfants civilisés le meilleur choix, ils seront toujours dépourvus des connaissances et habitudes qui seraient le fruit de l'éducation harmonienne. Ils ne pourront pas opérer avec régularité, comme feraient des enfants élevés dans le nouvel ordre.

Ce vice deviendra plus sensible encore chez

les pères ou hommes faits, qui, plus habitués que leurs enfants aux méthodes civilisées, seront d'autant plus inhabiles aux procédés harmoniens. Il faudra pourtant surmonter toutes ces entraves. Je ne les cite que pour prévenir les détracteurs et ergoteurs, et en induire que, si l'on a su prévoir tous les obstacles, on a su de même aviser au remède.

2° *Absence de coopération externe*, de liens vicinaux et secours de cohortes. La Phalange d'essai sera tout à fait dépourvue de cet appui et réduite à elle-même. Des emprunts de mercenaires civilisés ne l'aideraient pas en liens passionnels; ils ne pourraient pas intervenir en intrigues de Série et fausseraient le mécanisme. On les emploiera pourtant, mais sans se lier d'intrigues avec eux. Ils fourniront un secours matériel et non passionnel.

3° *Rareté de Séries*. La première Phalange, même en mode composé, en aura à peine le tiers de ce qu'en formerait une Phalange de 3e génération. Et si l'on descend du mode composé au simple, on essuiera encore une réduction portée au tiers, c'est-à-dire que la première phalange, organisée en mode simple, n'aura guère que le 9e des Séries qu'on peut former en pleine Harmonie.

Elle éprouvera dans son mécanisme, dans ses liens sociaux, un ralentissement proportionnel, et comparable à celui d'une usine qui, au lieu de recevoir de son bief neuf pieds cubes d'eau, en temps donné, n'en recevrait qu'un pied.

K *Vices de transition. Défaut d'essor passionnel interne et externe*

En interne. Les civilisés habitués à un régime vicieux, coercitif, guindé, une fausseté continue, feront à chaque instant des démarches qui fausseront le mécanisme : ceux qui se croient les plus raffinés seront souvent les plus gênants en manœuvre sociale. Par exemple, des philosophes qui veulent à chaque pas alambiquer les sensations de perceptions, des gens du monde prodiguant les formules polies seront des caricatures incommodes en se croyant des phénix d'atticisme.

On voit, en civilisation, foule de ces gens qui ne sauraient parler ni agir sans travestir leur intention. Mangent-ils, comme Tartuffe, deux perdrix aux choux, c'est, disent-ils, pour modérer leurs passions ; boivent-ils un flacon de Bordeaux, c'est pour la balance du commerce ; courtisent-ils une femme, c'est pour l'équilibre des perceptions de sensations. Cette manie de distiller la perfectibilité et quintessencier les sensations existe du plus au moins chez tous les civilisés, et même dans les classes inférieures ; car on voit des paysans qui, au moment de boire une rasade, diront au maître de maison : *Ce n'est pas pour boire, c'est pour avoir l'honneur de vous saluer.* Les philosophes ont cette manie : farder chacun de leurs mouvements de quelque perfectibilité imaginaire. Ces manières guindées seront nuisibles en Harmonie, où il faut du laconisme en actions comme en paroles.

En externe. La Phalange d'essai souffrira du

vice de contact avec les fourbes civilisés ; il sera force de communiquer avec eux, tant qu'il n'existera pas de Phalanges circonvoisines, pas de négoce véridique ; et ces relations avec des civilisés feront sur le moral des harmoniens l'effet d'un commerce avec des pestiférés ; on s'en isolera le plus que possible, mais sans pouvoir y renoncer tout à fait.

⋊ *Vices pivotaux. Défaut de corporations harmoniques*

On manquera des plus influentes en mécanisme, telles que les corps de vestalat et damoisellat[1], et toutes les corporations d'âge pubère autres que celles d'industrie. On manquera de même de toutes les corporations externes, telles que Grandes Hordes, armées industrielles, congrès d'évaluation commerciale, dispositions de quarantaine générale sur les maladies pestilentielles, psoriques, siphylitiques, etc. On manquera de toutes les dispositions unitaires en langage, poids et mesures, monnaies, et mille autres détails.

Ainsi, les entraves seront bien nombreuses pour la première Phalange. Quel sera le remède ? Beau problème à proposer aux plagiaires qui pourraient se vanter d'intervention dans la découverte ! Je les attends à l'énigme de ce remède qu'il faudra appliquer à toutes les lacunes d'attraction collectivement.

(*Théorie de l'unité universelle*, t. 4, p. 575-580).

La Phalange simple est une société destinée

1. Sociétés et réunions mixtes de jeunes gens et jeunes filles.

à louvoyer pendant la 1re année, où elle sera mal pourvue du nécessaire en manœuvre passionnelle. Il lui conviendra donc de ne pas enrôler d'emblée toute la masse à réunir, et de ne débuter qu'avec les 3/4 du nombre auquel on comptera la porter. Dès qu'elle sera installée, on aura assez d'option pour compléter et se pourvoir des titres caractériels dont le mécanisme paraîtra manquer.

Si le clavier d'Harmonie composée est de 810, plus les titres hors de ligne et les complémentaires, il faudrait en mode simple débuter avec 405 au moins, afin que les chœurs et les tribus ne fussent pas réduits au dessous de moitié. La mécanique serait trop gênée si on ne s'élevait pas à moitié de la table.

Je suppose donc une réunion de 90 familles à 5 individus ; c'est 450 personnes. Il faudra choisir environ 40 familles pauvres, 30 moyennes et 20 de richesse relative ; car la Phalange simple n'a pas besoin de sectaires de grande fortune ; ils y sont moins nécessaires que dans la composée.

Elle devra être installée en trois corps distincts et à trois époques différentes. On commencera par la classe pauvre, qui devra entrer en exercice pendant l'automne, et passer l'hiver dans le Phalanstère en organisation demi-civilisée, c'est-à-dire soumise à une discipline, et exercée seulement à quelques dispositions de Série, principalement pour les repas. On ne pourrait pas, avant la réunion des trois classes, riche, moyenne et pauvre, tenter les manœu-

vres d'attraction : c'est pourquoi il faudra installer ce premier corps en régime ambigu et mi-parti de civilisation, les habituer aux localités, afin qu'ils soient façonnés et experts lorsqu'on entrera définitivement en exercice. Ils auront pendant l'hiver appris à connaître les animaux, les ateliers, etc. Ce dégrossissement sera d'un grand secours au début de pleine manœuvre qui n'aura lieu qu'en avril, à l'entrée de la classe riche.

Une convention nécessaire avec ces familles de basse fortune et d'ouvriers sera d'abonner pour la rétribution sociétaire ; stipuler l'avance de nourriture, vêtement et logement ; plus l'option d'une somme fixe au bout de l'an, si leur part de produit sociétaire se trouvait moindre. Ce traité plaira beaucoup à la classe pauvre ; et grâce aux notions qu'elle aura acquises pendant l'hiver sur le mécanisme sériaire, on la trouvera parfaitement disposée en février, lorsqu'on procédera à l'installation de la classe moyenne.

Celle-ci devra entrer en fonctions dès le mois de mars, pour s'exercer à la culture combinée dès les premiers beaux jours. Alors commenceront les opérations de mécanisme sériaire, qui seront très faibles jusqu'à l'époque de pleine culture, en avril et mai, parce que la 2e classe manquera d'habitude, et que la 3e ne sera pas entrée. La cuisine, jusque là, sera bornée à deux sortes : moyenne et basse.

La Phalange d'essai commettrait une erreur si elle entreprenait en petit les travaux d'une

:ande Phalange, comme le 1/4 ou le 1/3 de bour. Elle devra adopter moins de fonctions, s'appliquer à y introduire une subdivision ›mplète. Ce n'est pas sur la quantité de Séries, ais sur leur plein essor et leur bonne organition qu'il faudra spéculer : qu'elles soient ›u nombreuses, peu importe, pourvu qu'on y ›ie naître le mécanisme des rivalités contrases et des gradations de nuances ; on ne l'obendrait pas d'une affluence de petites Séries ıparfaitement distribuées : *paucæ, sed bonæ.*

La Phalange simple ne pouvant pas établir en ein la domesticité passionnée, faute de Petites ›rdes, elle y suppléera par une corporation :terne composée de domesticité salariée et ›n sociétaire, affectée aux corvées qui seraient 'ovisoirement hors de mécanisme et hors attraction ; mais non plus à celles qui, comme service des cuisines, conviennent de prime ›ord au régime sériaire. Ainsi les employés ›s cuisines et des étables seront sociétaires non pas salariés.

(*Théorie de l'unité universelle,* t. 4, p. 581-586).

Choix des manufactures spéculatives et industrielles

Ce choix est une des opérations les plus délites. Il s'agit d'établir entre les manufactures l'agriculture une réciprocité de convenance ıi fasse concourir ces deux classes d'industrie succès l'une de l'autre : elles se heurteraient, l'on manquait à la règle de favoriser l'essor › l'Attraction industrielle, préférablement aux

vues de bénéfice pécuniaire; c'est le vice où tomberait tout pilote civilisé.

Conformément à cette règle, on devra, dans le choix des fabriques de la phalange, veiller à ce que chacune soit avec l'agriculture en double affinité,

En lien de passion cabalistique,

Et en lien d'intérêt local.

Les manufactures tant prônées dans le système politique des modernes, qui les met au niveau de l'agriculture, ne figurent dans l'état sociétaire qu'à titre d'accessoires et compléments du système agricole, fonctions subordonnées à ses convenances.

Je ne prétends pas dire qu'elles seront peu considérées dans le nouvel ordre, car toute phalange sera manufacturière, et tout individu riche ou pauvre qui aura été élevé dès le bas-âge en harmonie sera coopérateur passionné d'une dizaine de manufactures ; mais elles ne tiendront que le second rang en industrie, et seront, malgré les chances de bénéfice, abandonnées quand elles ne pourront pas alimenter les intrigues cabalistiques alliées avec l'agriculture du canton.

Celui qui proposerait d'établir dans la phalange d'essai une filature à coton commettrait une faute choquante, car cette phalange, que je suppose fondée en France, Allemagne ou Angleterre, ne cultiverait pas le coton ; ses voisins ne le cultiveraient pas non plus : elle adopterait donc une fabrique dépourvue de lien avec ses cultures et passions locales.

Ce genre de fabrique sera très admissible quand les phalanges seront fortifiées par un exercice de quelques années, par des liens et rivalités avec les phalanges voisines, par un mécanisme de commerce véridique, etc. Alors il conviendra d'avoir dans toute phalange une fabrique opérant sur des produits exotiques ; ce sera pour elle une voie de liens avec des régions lointaines.

Mais la phalange d'essai, faible en mécanisme par défaut de voisines, et par tant d'autres lacunes d'attraction, ne pourra pas admettre les fabriques dépourvues de lien avec l'agriculture locale ; ce sera un enfant au berceau qu'il faudra gouverner différemment des hommes faits ; elle devra donc se concentrer, quant aux manufactures, dans le cercle de ses productions locales ou vicinales, et ne fabriquer que des objets liés à ses intrigues agricoles.

Distinguons en deux ordres les manufactures qu'elle devra adopter, les *usuelles* et les *spéculatives*.

Je nomme usuelle toute fabrique de besoin journalier, comme celles des ouvriers répandus partout, menuisiers, cordonniers, tailleurs, blanchisseuses, etc. Ces sortes de fabriques sont usuelles, indispensables, et non pas spéculatives ; car aucun canton ne peut s'en passer. J'y ajoute celles dont on a besoin dans tout arrondissement vicinal, comme un atelier de sellier, de tonnelier, de chapelier-repasseur, de coutelier, etc., etc.

Les fabriques spéculatives sont celles dont le

produit doit être objet de commerce extérieur, et sur le choix desquelles nous aurons à statuer. Posons d'abord sur ce choix des principes généraux au nombre de trois.

Le premier est d'établir l'attraction en doses proportionnelles pour les trois sexes : chaque fabrique pourra ne pas convenir également à tous trois ; on devra même observer cette graduation, choisir l'une au goût des enfants, l'autre au goût des femmes, l'autre au goût des hommes, de manière que l'ensemble des fabriques spéculatives ménage à chacun des trois sexes des doses d'attraction proportionnées.

Le deuxième est de réserver aux femmes une moitié d'emploi dans les branches lucratives ; on devra éviter de les reléguer comme parmi nous aux fonctions ingrates, aux rôles serviles que leur assigne la philosophie, qui prétend qu'une femme n'est faite que pour écumer le pot et ressarcir les vieilles culottes.

Les femmes, en association, reprendront bien vite le rôle que la nature leur assigne, le rôle de rivales et non pas sujettes du sexe masculin. Il faut veiller à ce que cet effet s'opère d'emblée dans la phalange d'essai ; à défaut l'on verrait son mécanisme chanceler sur divers points.

Le troisième est d'organiser chaque fabrique en série de rivalités, en triple et quadruple méthode ; il faudra donc engager les ouvriers instituteurs en triple nombre et triple système.

Ces ouvriers étant enrôlés pour éduquer la phalange, former des élèves cabalistiques, il faudra se garder, en chaque genre, d'un maître

unique ; on devra en avoir trois ou quatre pour chaque industrie, car un seul pourrait se trouver de mauvaise école, ainsi qu'on le voit parmi les barbiers de Paris, dont la plupart ne savent pas raser, n'ont point de principes sur la pose et le maniement du rasoir, encore moins sur les nombreux accessoires de leur art. Aucun d'eux ne sait maintenir la mousse de savon au degré de chaleur ; ils commettent vingt fautes également ridicules, et quand on les leur reproche, quand on leur apprend ce qu'ils ont à faire, ils sont ébahis, et disent : « On ne nous a jamais parlé de cela. »

Il faudra donc, en toute fonction, enrôler, autant que cela se pourra, des ouvriers *controversistes sur leur art*, des maîtres à prétentions, propres à *faire école*, à créer des rivalités, des luttes émulatives. On ne pourra pas, dans la phalange d'essai, observer strictement cette règle ; cela exigerait trop d'enrôlements d'ouvriers, car les bons sont très rares ; et comme ils ne savent souvent ni enseigner ni analyser leurs procédés, il faudrait enrôler des théoriciens et des praticiens, ce serait trop de dépense, on se bornera à approcher du but.

Après cet exposé des principes à suivre en choix des fabriques spéculatives, je vais désigner une série de celles qui m'ont paru préférables pour une phalange d'essai ; je les indique sauf meilleur avis.

Fabriques spéculatives primaires

1. Pour hommes et enfants masculins : *Ébénisterie* A.

2. Pour femmes et enfants féminins: *Parfumerie* B.

3. Pour hommes, femmes et enfants: *Confiserie* C.

Spéculatives secondaires pour les trois sexes :

4. *Fromagerie* D. 5. *Charcuterie* E.

6. *Conserve artificielle* F. 7. *Grèneterie de fleurs* G.

Pivotale ⋈ la *Lutherie.* Ambiguë K l'*Oisellerie.*

⋈ Examinons si ce choix s'accorde avec les attractions collectives, et s'il satisfait à la règle posée plus haut, de faire naître les deux liens de *passion* et d'*intérêt* entre les fabriques et l'agriculture locale.

1 —. A *L'Ébénisterie :* le travail sur bois plaît aux hommes de tout âge et surtout aux enfants, pour qui le bonheur suprême est de manier les petites scies, petites haches, petits rabots, le tour, le ciseau, etc. ; la boutique du menuisier les charme presque autant que celle du confiseur.

Cette fabrique établira *lien de passion* entre les deux classes du sexe masculin, les pères et les enfants, puis *lien d'intérêt local*, convenance avec les productions du pays ; car on emploiera, à la superficie des meubles fabriqués, les bois du pays, en France, noyer, cerisier, orme, frêne, érable, concurremment avec les bois étrangers ; puis les bois de chêne et autres à l'intérieur des meubles.

La phalange, en s'instruisant sur les défauts des bois, par emploi dans son atelier d'ébénisterie, mettra d'autant plus de soin à éviter ces

défauts dans la culture de ses forêts et la manutention des bois coupés ; ainsi s'établiront les deux liens de *passion* et d'*intérêt local* avec l'objet manufacturé qu'elle voudra faire briller à double titre, comme produit de sa culture et de ses fabriques.

2 —. B *La Parfumerie* plaît aux femmes de tout âge, adultes ou enfants ; elle s'allie fort bien à la culture des champs de fleurs qui est, dans l'ordre sociétaire, une attribution féminine. Cet atelier présentera encore l'avantage d'intéresser les femmes aux travaux champêtres, en les habituant à cultiver en grand, et en plein champ, sous tente mouvante, les fleurs qu'elles ne soignent aujourd'hui qu'en pots, sans aucune vue de rivalité cabalistique ni d'enthousiasme pour leur pays et sa renommée.

La parfumerie et les cultures attenantes s'allient aux goûts du sexe faible, comme le travail sur bois s'allie aux goûts du sexe fort. D'ailleurs les deux fabriques pourront comporter divers alliages des sexes, chacune offrant des fonctions applicables à l'autre sexe ainsi qu'aux enfants.

3 —. C *La Confiserie :* elle fournit des travaux adaptés aux goûts des trois sexes et de tous les âges.

La gestion des fours et manutention des bassines est un travail de force propre aux hommes.

Les femmes s'occuperont à la préparation des fruits et matières, à l'empotage, etc.

Les enfants y trouveront quantité de menues

fonctions, comme encartage, triage, moulage, etc.

Cette fabrique, opérant sur le sucre, les fleurs, les fruits, les végétaux, les parfums, les liqueurs, a de quoi satisfaire tous les goûts des divers âges et sexes ; elle est très bien liée à l'industrie locale, employant les produits indigènes combinément avec les exotiques.

(Le nouveau monde, p. 139-144).

2. Le Garantisme[1]

A. Le comptoir communal

Comptoir communal actionnaire, maison de commerce et de manutention agricole, exerçant l'entrepôt et faisant des avances de fonds au consignateur. Ledit comptoir affecté à des subdivisions de 1.500 habitants au moins serait pourvu de jardin, grenier, cave, cuisine et manufactures communales : au moins deux.

Je ne veux qu'indiquer les principaux avantages du comptoir communal actionnaire qui aurait, entre autres propriétés, celles de

Réduire de moitié la gestion domestique des ménages pauvres et même des moyens ;

Payer à jour fixe, par anticipation et sans frais, les impôts de la commune ;

1. Ici sont décrites les principales institutions de la période sociale qui doit suivre la civilisation.

Avancer des fonds au cours le plus bas à tout cultivateur dont les domaines présenteraient garanties ;

Procurer à chaque individu toutes les denrées indigènes ou exotiques au plus bas prix possible, en l'affranchissant des bénéfices intermédiaires que font les marchands et agioteurs ;

Assurer en toute saison des fonctions lucratives à la classe indigente, des occupations variées, et sans excès ni sujétion, soit à la culture, soit aux ateliers.

L'établissement dont il s'agit, le Garantisme communal, a été pressenti *en sens général* et *en sens partiel.*

Tentative en sens général : on sentit le besoin de secourir la classe pauvre des campagnes, lorsqu'on réserva, sous le nom de *communaux*, des bois et pâturages affectés au pauvre comme au riche. Il est reconnu que c'est une opération mal entendue, que le pauvre dévaste les communaux, et qu'ils sont gérés au plus mal. On a donc, dans cette opération d'utilité générale, manqué le moyen de secourir le pauvre.

On a bien mieux échoué dans les tentatives *partielles*, comme les banques territoriales et autres compagnies qui, feignant de secourir l'agriculture et le petit propriétaire, ont été convaincues d'usure vexatoire, de prêt à 17 pour 100 l'an. Le génie actuel n'est fécond qu'en ce genre d'inventions.

Ces divers secours et cent autres seraient fournis par le comptoir communal actionnaire.

Supposons-le formé, sans nous arrêter aux détails d'organisation. C'est un vaste ménage qui épargne au pauvre tous ses menus travaux. Ce pauvre possède un petit champ et une petite vigne ; mais comment peut-il avoir un bon grenier, une bonne cave, de bonnes futailles, des instruments et agencements suffisants ? Il trouve le tout au comptoir communal : il peut y déposer, moyennant une provision convenue, son grain et son vin, et recevoir une avance des 2/3 de la valeur présumée. C'est tout ce que désire le paysan, toujours forcé de vendre à vil prix au moment de la récolte. Il ne craindrait pas de payer l'intérêt d'une avance ; il le paie toujours à 12 pour 0/0 aux usuriers ; il bénira le comptoir qui lui avancera à 6 pour 0/0 l'an, taux de commerce, en lui épargnant les frais de manutention ; car un petit cultivateur se trouvera payé au comptoir pour faire sans fournitures l'ouvrage qu'il aurait fait gratuitement chez lui, avec frais de fournitures. En effet :

Il a consigné au comptoir sa récolte, vingt quintaux de grain et deux muids de vin : ce n'est pas lui qui fournit les sacs, les futailles, les chariots et animaux pour conduire au marché ; sa récolte faite et consignée, il travaille à journée pour le comptoir, et il se trouve payé tout en soignant son blé et son vin qui gagnent en valeur ; car on les réunit à une masse de grain, à un foudre de même qualité ; on peut même lui épargner les soins de cuverie, et recevoir sa vendange selon les évaluations d'usage.

Le travail, pour garantir le grain des rats et charançons et pour manutentionner quatre ou cinq foudres, ne s'élève qu'au dixième de ce qu'il serait dans une foule de petits ménages dont le comptoir emploie accidentellement les plus pauvres dans ses greniers, caves, jardins et ateliers. Ils ne peuvent en aucun temps y manquer d'occupation, et c'est pour eux un bénéfice d'autant plus notable qu'en consignant au comptoir ils ont beaucoup de temps de reste, par épargne de manutention et même de cuisine ; car ils obtiennent, lorsqu'ils ont consigné des denrées, un crédit quelconque à la cuisine communale, et imitent nos petits ménages qui prennent chez le traiteur pour épargner les frais.

Le comptoir s'approvisionne de tous les objets de consommation assurée : étoffes communes, denrées de première nécessité et drogues d'emploi habituel. En les tirant des sources, il peut les donner à petit bénéfice aux consignateurs, leur en exhiber les comptes d'achat et de frais. Ces avantages sont autant d'amorces à la consignation : si le comptoir est bien organisé, il doit, en moins de 3 ans, métamorphoser tout le système agricole en demi association ; car il sera recherché du riche comme du pauvre : tout riche briguera l'avantage d'y être actionnaire votant ; le petit consignateur non actionnaire y aura, en séance de Bourse, voix consultative sur les chances de vente ; l'actionnaire opinera sur les ventes et achats.

Rien n'est plus agréable au campagnard et surtout au paysan que les assemblées d'intrigue commerciale. C'est un charme dont il jouirait chaque semaine au comptoir communal, en séance de Bourse, où l'on communiquerait les avis de correspondance commerciale, et où l'on débattrait sur les convenances d'achat ou de vente. Le paysan, quoique peu enclin aux illusions, convoiterait avidement la gloriole d'actionnaire délibérant sur les achats et ventes du comptoir communal, ou tout au moins le rang de consignateur à voix consultative. Les paysans tiennent chaque dimanche *la bourse*, à la porte de l'église, avant ou après la grande messe ; ils la tiennent dans les marchés et cabarets, où ils s'épuisent en informations et caquets sur l'état des affaires, sur la hausse et la baisse des denrées : ils auraient au comptoir une véritable bourse, et s'empresseraient, pour y figurer, de devenir actionnaires ou consignateurs, ou l'un et l'autre.

L'initiative de cette fondation aurait bien convenu aux bourgades qui ont un monastère vacant. Elles auraient pu facilement l'adapter au service du comptoir communal ; d'autant mieux que les religieux construisaient avec beaucoup de soin les greniers et les caves, avaient de grands jardins, chose nécessaire audit établissement, et de vastes salles très convenables pour des réunions et pour trois manufactures dont le comptoir doit être pourvu, afin de fournir en hiver comme en été des occupations variées à la classe pauvre, ne pas la

dégoûter du travail par l'uniformité qui règne dans nos ateliers publics ou particuliers ; monotonie tout-à-fait opposée au vœu de la nature, qui veut de la variété en industrie comme en toutes choses.

Le comptoir communal, dans son organisation, se rapprocherait autant que possible des procédés harmoniens : il pourrait avoir à son compte des cultures et des troupeaux, selon les moyens dont il serait pourvu, et il donnerait toujours à ses agents, même les plus pauvres, une portion d'intérêt sur quelques produits spéciaux, comme laines, fruits, légumes, etc., afin d'éveiller en eux cette activité, cette sollicitude industrielle qui naît de la participation sociétaire, les préserver de l'insouciance qui caractérise les salariés civilisés.

Telle est la première entreprise qui aurait dû fixer l'attention des sociétés vouées au soutien de l'industrie agricole, comme sont en France les 400 académies d'arrondissement. Elles en ont médité quelques menus détails ; telle est l'entreprise de *fermes expérimentales* qui échoueraient comme toute affaire confiée à des salariés. Il faut amener un canton à une ombre d'association sur l'ensemble du mécanisme, sur la culture, la fabrique, le commerce, et surtout la cuisine et le soin des enfants, choses infiniment dispendieuses pour le villageois, en ce qu'elles détournent du travail les femmes les plus aptes à y intervenir.

(*Théorie de l'unité universelle*, t. 3, p. 281-285).

On trouve ici triple accord avec le gouvernement.

1° *Perception facile de l'impôt.* Les comptoirs, arrivés à leur pleine organisation, le lui payent à jour fixe et en masse. L'administration épargne les frais de perception qui, en France, peuvent s'élever pour les campagnes à 100 millions sur 140. Les comptoirs fournissent de l'emploi aux agents fiscaux retirés et cumulant leur pension avec le bénéfice des nouvelles fonctions.

2° *La cessation de l'indigence* et du vagabondage. Les comptoirs ont des moyens d'occuper lucrativement et agréablement tout le peuple, de lui procurer une douce existence, et de subvenir aux besoins des infirmes; il ne reste ensuite à secourir que les pauvres des villes.

3° *L'accroissement du produit.* Il sera démontré que cette organisation l'élèverait pour le moins à moitié en sus, et que la France, au lieu de 4 milliards et demi, en produirait 7 par entrée en Garantisme. Ce serait servir les vues de tous les gouvernements.

(*Théorie de l'unité universelle*, t. 3, p. 287).

B. L'entrepôt concurrent

Nous avons depuis longtemps sous la main le secret de nous passer de tous les marchands, et ce sont eux-mêmes qui nous l'apprennent. Ce secret est la *Consignation sur avances.* On ne s'est jamais exercé à déterminer les dévelop-

pements que ce procédé pouvait subir; on aurait reconnu que la consignation peut devenir universelle et continue. C'est ce que je démontrerai au traité de l'*Entrepôt concurrent*; j'y donnerai le plan d'un ordre industriel dans lequel toute denrée, ne fût-ce qu'un paquet d'allumettes, pourra aller d'entrepôt en entrepôt jusqu'au bout du monde sans jamais devenir propriété intermédiaire, ni être grevée arbitrairement. Je prouverai que cet entrepôt assurera au consommateur tant d'avantage que nul consommateur ne voudra traiter avec le producteur sans intervention de l'Entrepôt, qui sera très peu coûteuse. Les relations ne seront pas moins directes, puisque l'Entrepôt ne sera ni propriétaire, ni évaluateur arbitraire ; mais il évitera au consommateur les pièges mercantiles dans lesquels on tombe en traitant directement avec le propriétaire.

Le 3e vice du mécanisme commercial est *la fraude impunie*, dont chacun de nous est sans cesse victime par suite de la liberté assurée aux marchands. — On n'a jamais fait le calcul des entraves et dommages effrayants qui naissent de l'impunité de fraude. C'est un tableau que je donnerai au traité des crimes du commerce. L'Entrepôt concurrent présentera pleine garantie contre ces vexations. Chacun pourra confier à un enfant les achats les plus importants sans aucun risque de fraude. On sera d'avance informé et assuré par registres de toutes les qualités, bonnes et mauvaises, d'un objet mis en vente.

L'Entrepôt concurrent aura, pour constater ainsi l'exacte vérité, des moyens que je ne puis faire connaître qu'au traité. En attendant, on conçoit que, pour prix de ces garanties et pour jouir des nombreux avantages attachés à son entremise, chacun lui payera volontiers une légère rétribution, comme un pour cent. La dame la plus économe n'hésitera pas à payer des draperies 101 fr. au lieu de 100 fr., si l'Entrepôt lui donne la garantie qu'elle n'aurait pas chez le fabricant contre le faux teint, le défaut des laines, etc.

En résumé, un système commercial conforme à la vérité se fondera sur les 3 procédés suivants :

Évaluation intermédiaire,
Propriété directe,
Vérité garantie,

complètement opposés, comme on le voit, à la méthode civilisée que nos économistes ont prônée parce qu'ils n'en connaissaient pas d'autre.

(*Publication des manuscrits*, t. 3, p. 200-202).

Les innovations que l'Entrepôt concurrent opère sur les systèmes politiques permettront de réduire les armées de terre au tiers du nombre actuel. C'est encore une économie qui ne sera pas médiocre.

Il faut ajouter d'autres bénéfices :

1° Retour au travail productif, culture et fabrique, de toute la masse de douaniers, agents de droits réunis, octrois, et produit

effectif du travail de ces agents redevenus employés utiles ;

2° Retour au travail productif de 2/3 de la jeunesse, employée habituellement dans les armées et la marine militaire, et d'un bon nombre de la marine marchande, qui fera une grande économie d'expéditions et déplacements ;

3° Retour au travail productif des 9/10 des familles commerçantes devenues inutiles, parce que l'Entrepôt concurrent, pour sa gestion extrêment simplifiée, emploiera à peine le dixième des fourmilières qu'occupe le commerce mensonger ;

4° Retour au travail productif des immenses capitaux qu'emploie le commerce, parce que l'Entrepôt concurrent, loin d'avoir besoin de capitaux, en a toujours une masse énorme à offrir, au plus bas prix, à l'agriculture et aux entreprises garanties ;

5° Bénéfice de la vérité pratique, dont l'existence abrégera souvent de 9/10 et même de 99/100 les frais de diverses opérations aujourd'hui entravées par la fausseté ;

6° Bénéfice des développements que l'industrie générale trouvera dans les relations directes ;

7° Bénéfice de la libre circulation sur toutes les mers par la cessation de tous les monopoles maritimes.

Sur cette perspective, j'entends le lecteur s'écrier que ce sont là des rêves magnifiques, mais qu'il faudrait en voir la preuve. Sans

doute, mais nous en sommes aux préludes et annonces et non pas aux preuves. Les annonces peuvent sembler des visions, mais bientôt on verra que la véritable vision c'est le système civilisé, qui organise sur le globe les quatre éléments du malheur et qui les perpétue sous tous les systèmes inventés par nos prétendus savants.

Faisons observer que l'Entrepôt concurrent qui promet tant d'avantages est une mesure empruntée de 7e période, et par conséquent fort éloignée déjà des coutumes des civilisés ou de la 5e période. Si les solidarités et la concurrence réductive, qui ne sont que mesures de 6e période, parviennent déjà à [réduire][1] la banqueroute, réduire l'agiotage, l'usure, la contrebande et une foule d'autres scandales contre lesquels on voit lutter en vain nos coryphées de législation, on doit en proportion s'attendre à des résultats bien plus brillants d'un système commercial de 7e période, puisque cette période sort déjà du mouvement divergent qui comprend les 5 sociétés Sauvage, Patriarcale, Barbare, Civilisée, Garantiste, et s'allie légèrement au mécanisme d'harmonie universelle des 8e et 9e périodes.

(*Publication des manuscrits,* t. 3, p. 205-206).

C. La ferme d'asile

Obligé de franchir les détails, je transporte-

1. Il y a ici une lacune d'un mot dans le texte de Fourier.

rai le lecteur à l'époque où les *fermes fiscales*, *fermes d'asile*, auraient pris consistance, et commenceraient à opérer grandement sous la direction du ministre de l'intermédiaire, à l'époque où elles approcheraient de leur but, qui est de rendre le peuple heureux, fier d'être admis à la ferme, aussi fier de cette nouvelle condition qu'il est confus aujourd'hui de son sort philosophique, de sa chaumière sans pain, de ses légions d'enfants à qui il est obligé de donner le fouet quand ils demandent du pain.

Qu'en coûterait-il à la ferme d'asile pour opérer cette métamorphose ? Presque rien : quelques améliorations faciles, comme les salles d'éducation des petits enfants, les tentes, ou dais mobiles, fournis aux groupes de jardiniers, les avances en uniformes de travail bien remboursées sur le produit. Ces bagatelles, jointes à l'avantage de nourriture saine et copieuse et de vie insouciante, suffiraient pour amener toute la classe gênée à détester ses petits ménages moraux, demander l'admission à la ferme, en lui vendant leurs lambeaux de champs.

Dès leur début, ces fermes extirperaient l'indigence dans les campagnes ; aucun mendiant n'obtiendrait d'aumônes : chacun lui répondrait : « Allez à la ferme d'asile où tout indigent trouve bonne nourriture et travail varié à option. » Quant aux infirmes, la ferme s'en chargerait moyennant quelques centimes additionnels fournis par le canton d'environ 2 à 3.000 habitants.

Il ne resterait aucun risque de disette ; la ferme aurait des approvisionnements en silos, en greniers ; aucun gouvernement ne redouterait les famines ; la restauration des climatures et des forêts serait assurée, en ce que la consommation de bois serait très diminuée et le vol de bois en même proportion ; quelques poêles remplaceraient les feux de 50 et de 100 pauvres familles prodigues du bois qu'elles volent dans les communaux, le vol étant l'occupation des paysans pauvres, des petits ménages si chers à la morale.

On aurait dans tout canton une grande affluence de volailles et bestiaux, de bons légumes et bons fruits, par le jardin et la ferme d'asile : pour l'agrément de ses ouvriers, elle s'adonnerait au soin des jardins et étables, de préférence aux travaux de grande culture. Enfin on verrait naître en petit la plupart des biens que j'ai décrits dans l'abrégé de l'association.

Le plus remarquable des avantages serait la chute du commerce. Toutes les fermes d'asile se concerteraient, par entremise du ministre et des préfets, pour se passer des négociants, faire leurs achats et ventes directement les unes chez les autres : elles auraient abondance de denrées en vente, car elles tiendraient entrepôt pour les petits cultivateurs ou propriétaires qui, n'ayant ni bons greniers, ni bonnes caves, ni valets nombreux, déposeraient volontiers à la ferme, sauf modique rétribution pour les frais de manutention et vente. D'ailleurs le pro-

priétaire, en versant à l'entrepôt, recevrait des avances à un prix modique, et serait dispensé par là des ventes prématurées qui avilissent les denrées.

Dès lors tous les amis du commerce, les légions de marchands se trouveraient dénués, comme des files d'araignées qui périssent dans leur toile, faute de moucherons, quand une fermeture exacte en interdit l'entrée. Cette chute de marchands serait effet de *libre concurrence*, car on ne les empêcherait pas de trafiquer ; mais personne n'aurait confiance en eux, parce que les fermes d'asile et leurs agences provinciales présenteraient des garanties suffisantes de vérité. Les vertueux amants du commerce n'auraient d'autre ressource que de sonner la retraite, en déplorant le *bon temps du mensonge*, les beaux jours de l'anarchie philosophique ou liberté mercantile sans concurrence; car la licence mercantile n'a aucune concurrence, il n'existe de lutte qu'en fourberie : ce sont toujours les plus fourbes qui réussissent le mieux.

La retraite des marchands amènerait la formation de l'entrepôt trinaire, ou triple agence opérant sous la direction du ministre. La concurrence est pleinement établie à 3 compétiteurs : chacun des 3 entrepôts aurait ses agences dans les diverses villes et dans les grands marchés d'où elles correspondraient avec les fermes fiscales, dont chacune serait libre de consigner, soit à tel des 3 entrepôts, soit à chacun des 3, selon son choix.

Les capitaux disponibles se trouveraient tous entre les mains des fermes fiscales, car on n'en aurait plus le placement chez les accapareurs, banquiers ou marchands qui n'existeraient plus. Les capitalistes n'auraient d'emploi qu'en terres, fabriques, entreprises judicieuses. Les 3 entrepôts n'auraient besoin d'autre capital que de la petite somme nécessaire aux frais de manutention.

Toutes les fabriques, ou du moins la très majeure partie abandonneraient les villes pour se disséminer dans les fermes fiscales, où l'ouvrier, pouvant varier ses travaux, alterner entre les jardins, les étables, les fabriques, etc., jouirait d'une existence aussi douce qu'elle est pénible dans les greniers des villes, où il fait du matin au soir, pendant 365 jours, le même ouvrage, au grand préjudice de sa santé.

Je ne parle pas de la nourriture et du bien-être du peuple dans les fermes d'asile; on a vu, dans le cours de cet abrégé, combien les grands établissements sont favorables à la bonne tenue du peuple, pourvu qu'on ne les organise pas à la manière philosophique, sous la direction de *prétendus économes* dont personne ne peut inspecter les comptes ni les tours de bâton. La comptabilité des fermes fiscales serait visible à tout porteur d'un certain nombre d'actions, à tout représentant des porteurs.

Redisons que la classe pauvre se hâterait de se défaire de ses lambeaux de terre pour acheter des coupons d'actions à la ferme, s'y enrôler, y mener une vie joyeuse, et abandonner

son ménage moral et sans pain. Il ne resterait d'exploitations séparées que celles des propriétaires ou fermiers aisés, qui paieraient cher les domestiques mieux disposés pour la ferme que pour eux. Elle joindrait à ces parcelles de terrain beaucoup de domaines acquis des emprunteurs obérés ; elle posséderait bien vite le tiers du territoire et des établissements industriels, dont le produit estimé six milliards en France, donnerait un revenu de deux milliards, élevé à trois : un au fisc, et deux aux actionnaires et coopérateurs.

Observons que la ferme serait lucrative, en raison du charme qu'elle procurerait aux classes inférieures. A l'instar des phalanges d'harmonie, on donnerait au peuple une *fête réelle* aux jours de festivité, repas plus délicats, danses, jeux, etc., au lieu des tortures et pénitences auxquelles on l'assujettit dans nos dépôts de mendicité: un pauvre y coûte 25 sous par jour à l'État (*voyez* les comptes détaillés sur le dépôt de mendicité de Clermont en Auvergne, établi sous le règne de Bonaparte) ; il en rendrait au contraire 25 dans les fermes d'asile : on le stimulerait par les chances d'avancement en grade, esprit de propriété inhérent aux coupons d'action, insouciance de l'éducation dont se chargerait la ferme ; elle se rapprocherait du régime sériaire et de l'attraction industrielle, dès que les enfants seraient assez nombreux pour former les tribus et les chœurs, au moins trois tribus, au lieu de cinq.

(*Le nouveau monde*, p. 431-434).

D. La banque rurale

L'ensemble des banques exploitant chacune un petit canton, soit 1.200 âmes, se subdiviserait en arrondissements dont la ferme serait concédée par le fisc. Les petits usuriers de campagne, qui prêtent à 12 et 24 p. 0/0, verraient avec douleur la banque prêter à 6 0/0, deux tiers de la valeur de l'objet consigné, le 3e tiers payable à la vente, sauf provision sur la manutention, à laquelle tout consignateur pauvre pourrait être employé comme salarié.

Si ces banques étaient organisées en mode rapproché du comptoir on y trouverait :

1° L'avantage d'extirper et prévenir l'indigence dans toutes les campagnes, au moyen d'un jardin et d'une fabrique annexés à l'édifice, et fournissant aux agents pauvres des occupations agréables et variées. On pourvoirait les infirmes par convention avec les banques.

2° Opérer en plein un bien qu'on a si vainement rêvé, la restauration des forêts, conservation des pentes et sources.

3° Etablir en tout canton une caisse d'épargne où l'on recevrait, aux conditions d'usage, les petites sommes du pauvre, en lui procurant, dans l'intérieur de l'édifice, délassements et repas aux jours de chômage, pour le détourner des vicieuses habitudes, cabaret, etc.

4° Se ménager, par la correspondance des banques avec le ministère, une influence contre les menées d'accaparement, fluctuations

du prix des denrées, extorsions du commerçant.

5° Épargner les poursuites contre le petit contribuable, pour qui les banques rurales feraient l'avance d'impôt, vu les moyens qu'elles auraient de se récupérer par son travail à journée, le dépôt de ses petites récoltes, et même l'affermage de ses terres.

6° Placer avantageusement 300.000 individus, environ 15 par banque rurale actionnaire.

7° Faire verser 300.000.000 fr. à la caisse d'amortissement ; car chacune des 20.000 banques rurales actionnaires fournirait au moins 15.000 fr. de cautionnement, total 300.000.000, y compris celui des régents supérieurs.

C'est ainsi qu'une politique initiée au calcul du mouvement social et de ses effets futurs saurait s'emparer à temps des germes de mal et les transformer en voies de bien, au lieu d'abandonner l'industrie à la rapacité individuelle dite concurrence mercantile.

(*Théorie de l'unité universelle*, t. 1, p. 136-137).

3. LES INSTITUTIONS TRANSITOIRES

Le besoin et l'instinct forcent chaque période à emprunter sur ses voisines : ainsi le système monétaire, tout opposé aux règles de la libre concurrence, est un emprunt sur la période 6, *Garantisme,* où l'on saurait organiser les vraies

garanties sociales dont la civilisation n'a aucune connaissance dans ses bavardages de liberté.

Les barbares mêmes opèrent cet engrenage de caractères, et franchissent la période civilisée pour aller emprunter, sur la période 6e, garantisme, le caractère nommé parmi nous *système monétaire*, qui n'est qu'un rameau de la concurrence véridique ou *régie exclusive contre-balancée*. La civilisation, 5e période, franchit de même le garantisme, 6e période, pour emprunter sur la 7e, *sociantisme*, *séries industrielles simples*, une coutume très ingénieuse : celle des postes en relais, qui est une véritable série industrielle simple, opérant : 1° en courtes séances, 2° en exercice parcellaire, 3° en échelle compacte. Ce sont les trois conditions requises pour une série industrielle.

Sur une liste d'environ cinquante caractères de répercussion harmonique, il en est très peu qui ne soient d'un vif intérêt, par la surprise et la confusion qu'ils exciteraient, en prouvant que la civilisation n'a de bon que ce qu'elle vole aux périodes supérieures, comme les caractères suivants qui sont autant de larcins, ou si l'on veut des emprunts, des engrenages sur le mécanisme des garanties, 6e période.

1. L'unité scientifique, ou accord des sociétés savantes, malgré les guerres et rivalités nationales.

2. La guerre mixte ou relations amicales, hors de combat, entre les troupes belligérantes.

3. Les ouvriers artistes, figurant au théâtre en acteurs et choristes (usage d'Italie, de Toulouse).

4. Les quarantaines sanitaires.

5. Les lettres de change avec solidarité d'endosseurs.

6. Les assurances tant individuelles que mutuelles.

7. Les défenseurs d'office.

8. Les caisses d'épargne, de coopération parcellaire.

9. Les retenues de vétérance.

10. Les caisses d'amortissement.

11. Les prud'hommes et arbitres.

12. Les cautionnements en garantie industrielle.

X. L'ébauche du système d'unité métrique.

(*Le nouveau monde*, p. 406-408).

TABLE DES MATIÈRES

Ce volume a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués.

PITHIVIERS. — IMP. L. GAUTHIER

SOCIÉTÉ NOUVELLE DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITION

BIBLIOTHÈQUE SOCIALISTE

VOLUMES PRÉCÉDEMMENT PARUS

Nº 1. MAURICE LAUZEL. *Manuel du coopérateur socialiste.*

Nos 2-4. ÉMILE VANDERVELDE. *Le collectivisme et l'évolution industrielle.*

Nº 5. HUBERT BOURGIN. *Proudhon*, avec portrait.

Nos 6 et 7. LÉON BLUM. *Les Congrès ouvriers et socialistes français* (1876-1900).

Nº 8. KARL MARX et F. ENGELS. *Le Manifeste communiste*, I, traduction nouvelle par CHARLES ANDLER.

Nos 9-10. KARL MARX et F. ENGELS. *Le Manifeste communiste*, II, introduction historique et commentaire par CHARLES ANDLER.

Nos 11 et 12. WILLIAM MORRIS. *Nouvelles de nulle part (News from nowhere)*. Extraits traduits par P.-G. LA CHESNAIS, avec un portrait de William Morris.

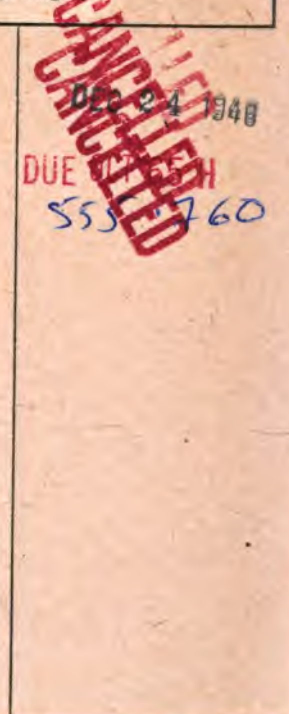
Nos 13 et 14. ANATOLE FRANCE. *Opinions sociales.*

Nº 15. A. MILLERAND. *Le Socialisme réformiste français.*

Nº 16. F. FAGNOT. *Le Syndicalisme anglais.*

Nº 17. A. CRÉHANGE

LE GAZ A PARIS


CANCELLED
DEC 24 1948